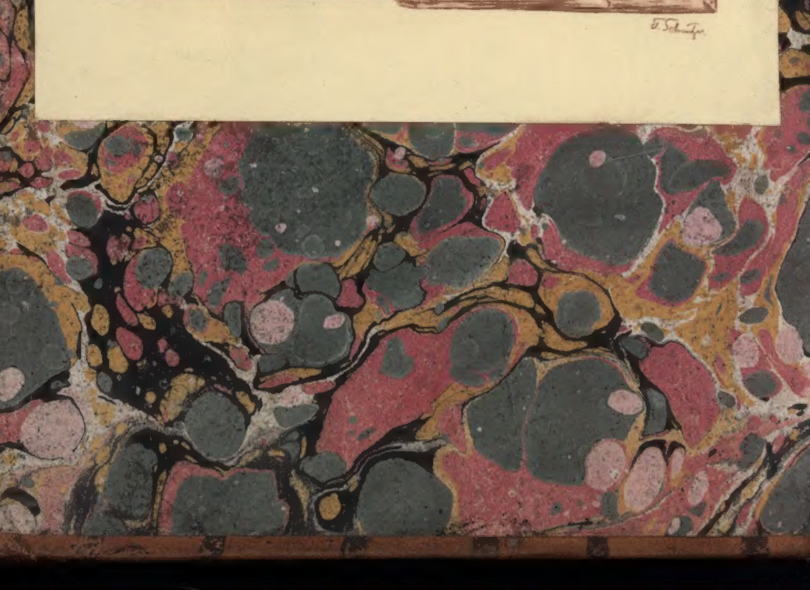
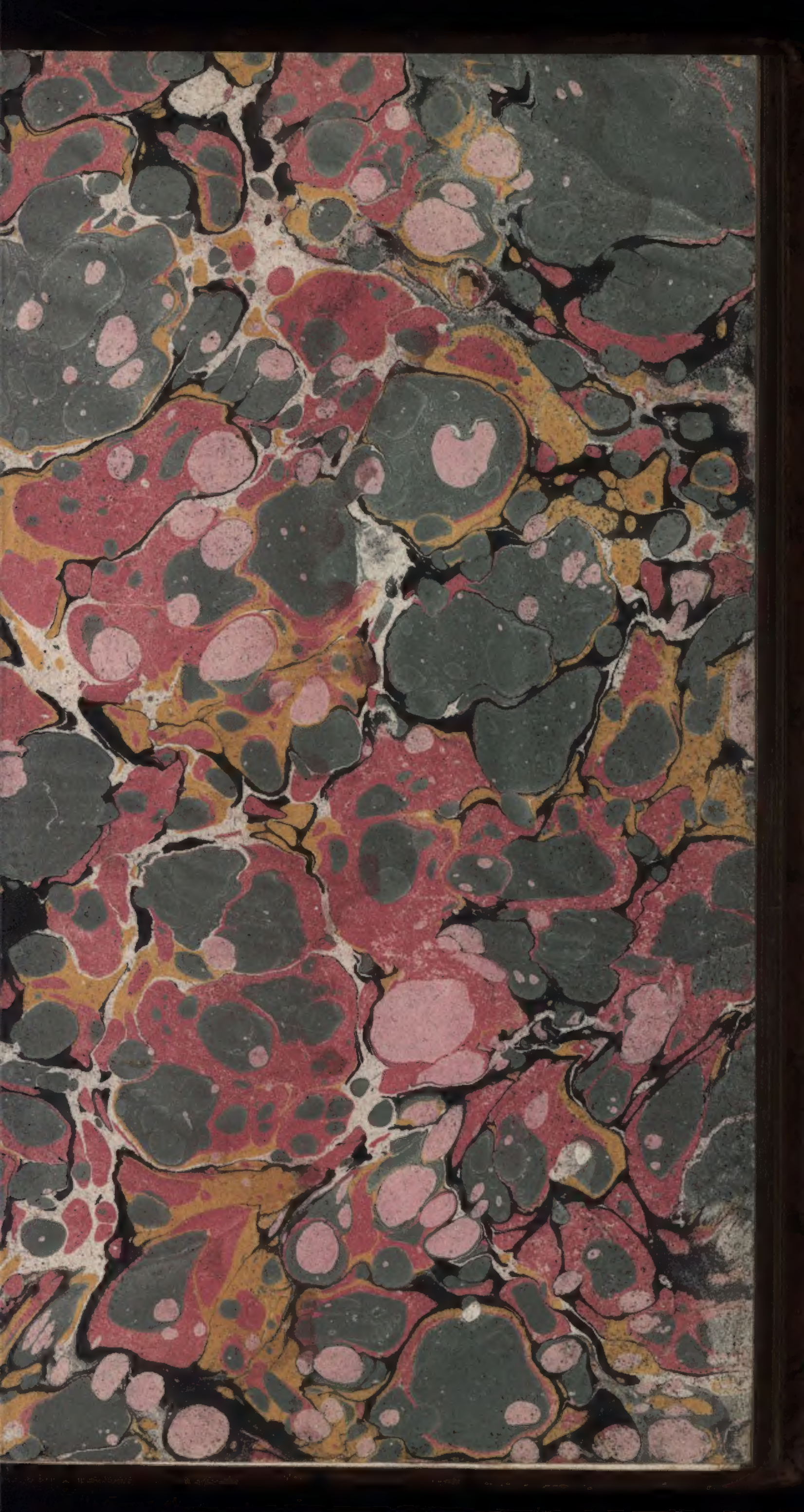
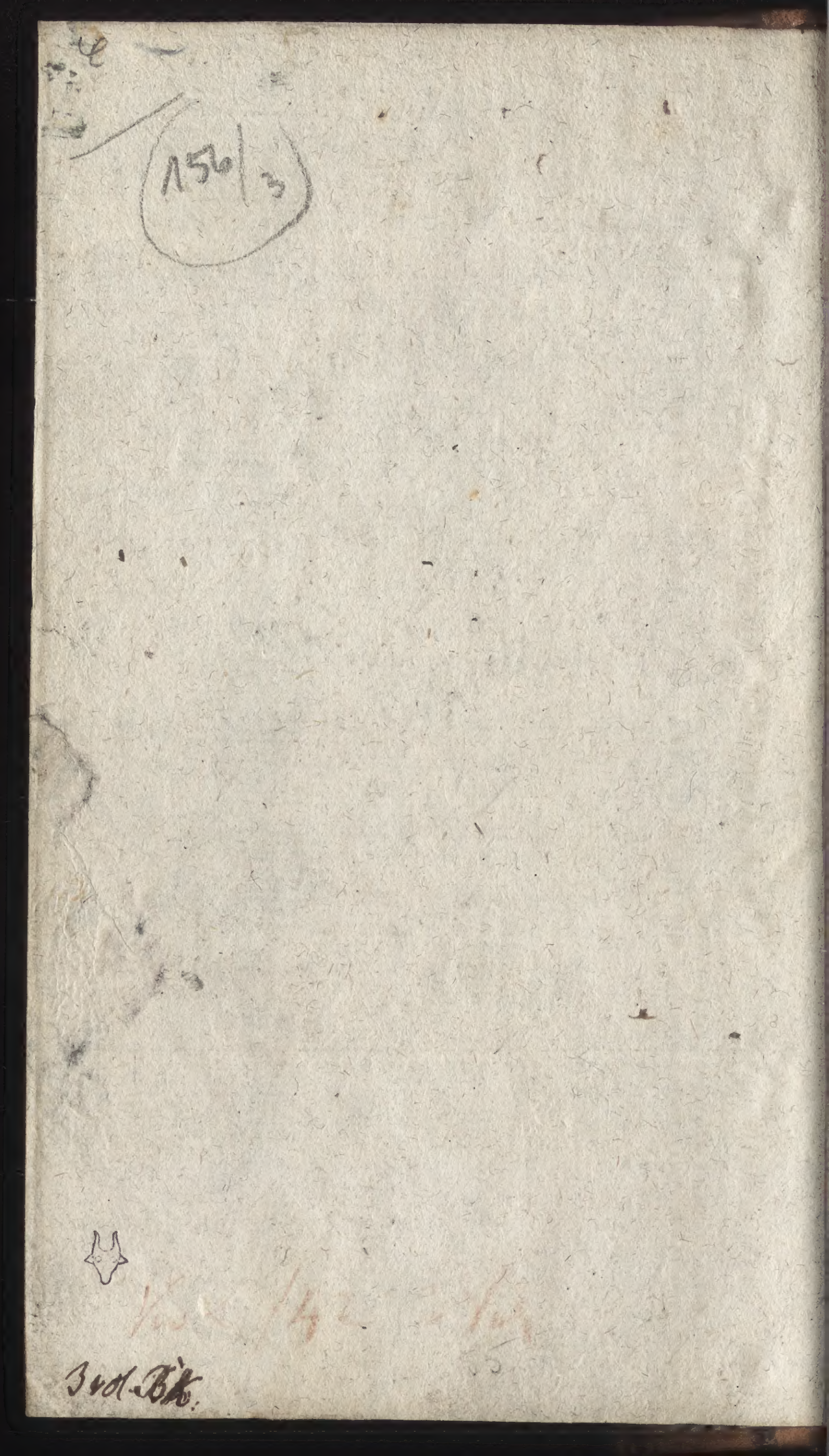







156/3

HEPTAMERON

FRANÇOIS.



Dunker del: et fec: a: f: Eichler sc:

LES
NOUVELLES
DE
MARGUERITE,
REINE DE NAVARRE.



BERNE,
Chez la NOUVELLE SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

1780.

AVERTISSEMENT

SUR CETTE ÉDITION.

ON regarde ordinairement Bocace le Florentin, qui vivoit dans le XIV. ſiecle, comme l'inventeur de ces narrations galantes qui ont eu tant de ſuccès, & tant d'imitateurs. Ceux qui connoiſſent mieux l'hiſtoire de la littérature, ſavent que leur origine remonte au-delà des tems de Saint-Louis. Ces fabliaux François, dont il y a des manuſcrits dans la bibliotheque de Florence, ne furent pas inconnus à Bocace. Un homme de lettres a donné, il y a quelques années, au public, un recueil de ces vieux contes & fabliaux en vers, où l'on trouve des récits très-plaiſans,

& quelquefois de l'eſprit enveloppé dans le ſtyle peu châtié & groſſier du moyen âge. C'eſt dans cette ſource qu'il faut chercher l'idée de quelques comédies de Moliere, telles que le Médecin malgré lui, & de pluſieurs contes de la Fontaine. (*)

Le décameron ſera tranſmis à tous les âges, & durera auſſi long-tems que la langue Italienne dont ſon auteur a fixé l'époque.

On eſt étonné de voir après quatre ſiecles que le langage de Bocace n'a pas vieilli. La langue françoiſe a eu un ſort bien différent. On a de la peine aujourd'hui à comprendre des livres écrits du tems de Louis XI, & même de Fran-

(*) Fabliaux & contes des poëtes François du XII. XIII. & XIV ſiecles, Paris 1756, 3 vol. 8. par M. Barbazan.

çois I. C'eſt-ce qui a engagé les éditeurs des Nouvelles de la Reine de Navarre à les mettre en langage nouveau pour en faciliter la lecture à tout le monde. Il n'y a que les gens de lettres qui regrettent quelquefois cette naïveté de ſtyle & cette énergie d'expreſſions qu'on a perdue à force de polir la langue & de bannir des mots dont elle eſt aujourd'hui privée, & qui n'ont pas été remplacés. On ne doit pas confondre ces contes avec les cent nouvelles, ouvrage antérieur, composé en 1456, imprimé la premiere fois en lettres gothiques à Paris, & dont on attribue l'origine à la cour de Philippe, duc de Bourgogne, chez qui Louis XI alors dauphin, brouillé avec ſon pere, s'étoit retiré. Le dauphin eut ſoin de faire recueillir ce fruit de l'amuſement des

jeunes ſeigneurs qui lui avoient tenu compagnie. Quoique ces contes ſoient plus libres que ceux de la Reine de Navarre, il faut avouer que ces derniers le ſont aſſez pour avoir donné lieu de s'étonner qu'une princeſſe dont la vertu n'a point été ſoupçonnée, ſe ſoit amuſée à compoſer elle-même un pareil ouvrage.

Marguerite de Valois, ſœur de François I, mariée d'abord au duc d'Alençon, & après être devenue veuve, remariée à Henri d'Albret, roi de Navarre, fut non-ſeulement la protectrice des lettres, elle s'occupa encore à écrire des ouvrages de piété. Celui qui porte le titre de *Miroir de l'ame pécheresse*, fut imprimé en 1531. C'étoit l'eſprit de ce tems, de mêler la religion avec les ſujets profanes, & d'allier la licence des

écrits avec des mœurs honnêtes. Ce fut le cas de la Reine Marguerite, qui pouvoit dire avec plus de juſtice qu'Ovide.

Vita verecunda eſt, Muſa jocoſa mihi.

Bayle a recueilli dans ſon dictionnaire, ſelon ſon uſage, des anecdotes fort agréables touchant cette princeſſe, qu'il mêle de réflexions ſur le contraſte de ſa vertu avec le ſujet de ces contes. La Croix du Maine & d'autres auteurs ont paru révoquer en doute qu'ils fuſſent en effet l'ouvrage de la Reine de Navarre. Bayle a réfuté cette conjecture par des preuves convaincantes; voici ce qu'il rapporte d'après Brantome. „Elle fit en ſes gayetés un livre „ qui s'intitule les nouvelles de la Reine „ de Navarre, où l'on voit un ſtyle ſi „ doux & ſi fluant, & plein de ſi beaux

„ diſcours & belles ſentences, que j'ai
„ ouï dire que la Reine mere & Ma-
„ dame de Savoye étant jeunes, ſe vou-
„ lurent mêler d'en écrire des nou-
„ velles à part à l'imitation de ladite
„ Reine de Navarre, ſachant bien qu'elle
„ en faiſoit; mais quand elles eurent
„ vu les ſiennes, elles eurent ſi grand
„ dépit des leurs, qui n'approchoient
„ nullement des autres, qu'elles les jet-
„ terent dans le feu & ne les voulurent
„ mettre en lumiere. Elle compoſa
„ toutes ces nouvelles la plupart dans
„ la litiere en allant par pays, car elle
„ avoit de plus grandes occupations
„ étant retirée. Je l'ai ouï ainſi conter
„ à ma grand-mere qui alloit toujours
„ avec elle dans la litiere comme ſa
„ dame d'honneur, & lui tenoit l'écri-
„ toire, & les mettoit par eſcrit auſſi-

„ tôt & habilement ou plus que ſi on „ lui eût dicté." La premiere édition de cet ouvrage, qui porte le nom de Heptameron fut imprimée, par Claude Gruget à Paris en 1559. quoique cette édition n'ait pas été citée par la Croix du Maine qui indique celle de 1567, comme la premiere ; Gruget la dédie à Jeanne d'Albret, fille de Marguerite & mere de Henri IV. Il s'explique clairement dans la dédicace : „ tel pré- „ ſent, dit-il à Jeanne d'Albret, ne „ vous ſera point nouveau, & ne ferés „ que le recognoitre par hérédité ma- „ ternelle ; toute fois je maſſure que „ le recevrés de bon œuil, pour l'avoir „ par cette ſeconde impreſſion remis „ en ſon premier état, car à ce que „ j'ai pu entendre, la premiere vous „ déplaîſoit." Nous rapporterons ici

une anecdote aſſez ſinguliere ſur cette Reine de Navarre, & qui ſert à faire voir que les dames les plus vertueuſes, ne ſont pas fâchées qu'on ſache quel pouvoir ont eu leurs charmes. C'eſt l'aventure qui lui arriva avec l'amiral de Bonnivet, ce favori de François I, homme hardi & trop confiant en ſa belle figure. Il oſa former le projet de ſurprendre la vertu de la reine en profitant d'une viſite qu'elle lui fit avec le Roi ſon frere, à ſa maiſon de campagne; aventure qu'elle a déguiſée dans le 4e. Conte de la premiere journée de ce recueil, qui a pour titre, *téméraire entrepriſe d'un Gentilhomme contre une Princeſſe de Flandre.* Brantome nous apprend cette anecdote dans ſon hiſtoire des dames galantes: „ & ſi „ voulés ſavoir, dit-il, de qui la nou-

„ velle s'entend, c'étoit de la Reine
„ Marguerite de Navarre & de l'admi-
„ ral de Bonnivet, ainſi que je tiens
„ de feu ma grand-mere, dont pour-
„ tant me ſemble que ladite Reine
„ n'en devoit céler ſon nom, puiſque
„ l'autre ne put rien gagner ſur ſa
„ chaſteté, & s'en alla en confuſion."
Varillas, auteur à la vérité peu digne de foi, renchérit ſur cette anecdote dans ſon hiſtoire de François I, en ajoutant que Bonnivet entreprit de forcer cette Princeſſe trois fois, dont elle ſe défendit ſi bien que la ſeconde fois il fut obligé de garder la chambre trois ſemaines à cauſe des égratignures. Il ajoute que le roi ayant ſu cette aventure arrivée chez l'admiral, n'en fit que rire, & délogea même auſſitôt, pour épargner la honte qu'auroit eu ſon fa-

vori, ſi la cour eut demeuré plus long-tems chez lui. Ces détails ſont viſiblement exagérés ; on peut préſumer qu'une princeſſe reſpectable pardonne une premiere tentative, mais la témérité de l'avoir trois fois réitérée ſans ſuccès n'eſt pas vraiſemblable, l'amiral devoit ſe trouver fort heureux d'en ſortir impunément la premiere ; la ſeule choſe qu'on pourroit ſuppoſer de la part d'un homme auſſi entreprenant, c'eſt que le pardon accordé à la premiere entrepriſe l'eût encouragé à en faire de nouvelles. On voit par la préface que la Reine a miſe à la tête de ces contes, que l'ouvrage de Bocace lui en fit naître l'idée. Le titre d'Heptameron eſt une imitation de celui de *décameron* que l'auteur Italien a donné à ſon livre. Ces mots grecs ſignifient *ſept journées*, &

dix journées ; c'eſt l'eſpace du tems employé par les interlocuteurs à raconter ces hiſtoires. Il eſt ſingulier que Bocace ait fixé l'époque de ces contes au tems d'une peſte qui ravageoit l'Italie, & que la Reine Marguerite faſſe aſſembler les perſonnages à la ſuite d'une inondation furieuſe dont ils avoient échappé comme par miracle. Il eſt vrai que pour ôter tout ſujet de ſcandale, elle commence par les faire tous aller à la Meſſe avant de s'aſſembler. Ces contes, de même que ceux de Bocace, ont en général le défaut d'être fort longs, défaut qu'on ne pardonne pas aiſément dans un livre dont le ſeul but eſt d'amuſer. Cette longueur exceſſive rebute dans la plupart des Romans & des Fabliaux anciens.

Des extraits bien faits, dans le goût de ceux qu'on a publiés dans la bibliotheque des Romans, ouvrage périodique, ferviroient à faire connoître ce genre de littérature & épargneroient une lecture trop fatigante. Nous ne parlerons ici que d'un feul petit ouvrage en ce genre qui n'eft pas auffi connu qu'il le mérite, c'eft le conte du *Manteau mal taillé.* M. le comte de Caylus, qui cultivoit la littérature françoife en même tems qu'il enrichiffoit les arts par fes recherches profondes fur les antiquités des Etrufques, des Grecs & des Romains, l'a fait imprimer il y a quelques années d'après un manufcrit de la bibliotheque du Roi écrit en profe. Ce joli conte a une origine fort ancienne. C'eft la coupe enchantée de l'Ariofte, autrement habillée. L'auteur dit que le roi Artus, fi connu

connu par les anciens Romans, tenant sa cour pléniere dans une ville de ses états nommé Kinatot, avec la Reine Genievre sa femme, se laissa surprendre par la malice de la Fée *Mourgue*, ou *Morgain*, qui étoit jalouse de la Reine Genievre à cause du chevalier Lancelet du Lac. Ce ne fut qu'après avoir obtenu d'avance la promesse du Roi, de lui accorder une demande dont il n'auroit ni honte ni dommage, que la Fée malicieuse lui fit remettre un manteau fort riche. Il apprit, mais trop tard pour se retracter, quelle en étoit la condition; la Fée exigeoit que toutes les dames de la cour, sans excepter la Reine, feroient publiquement l'essai du manteau. Toute dame qui avoit manqué de foi à son mari ou à son amant, devoit échouer à l'épreuve. Le Roi fut dabord seul in-

formé du ſecret. On n'eut garde de dire aux dames le danger de cet eſſai. Le manteau devoit appartenir à celle qui le trouveroit parfaitement juſte, ni trop long, ni trop court. La Reine en fit la premiere épreuve. Le conte dit, dans ſon langage naïf, qu'il lui fut un petit peu trop court devant, bien du travers d'un doigt, mais qu'il étoit de bonne longueur parderriere. Le ſecret ne fut pas bien gardé; on continua l'eſſai du manteau ſur toutes les dames. La Reine eut bien ſa revanche. Il ne ſe trouva juſte à aucune; à chaque eſſai c'étoit des brocards & des plaiſanteries nouvelles. La maîtreſſe de Meſſire *Korados Briſebras* eſt enfin aſſez heureuſe pour triompher, & gagne le manteau qui ſe trouve parfaitement juſte.

Ce conte eſt aſſaiſonné d'une naïveté charmante. L'auteur l'adreſſe à Mademoiſelle ſa couſine. Voici le compliment qui termine ce récit. Après avoir dit que meſſire Korados & ſa mie garderent le manteau toute leur vie bien chérement, & que depuis leur mort perſonne ne ſait ce qu'il eſt devenu, excepté lui auteur du conte, il ajoute : " Pourquoi
„ je veulx avertir vous ma couſine la
„ premiere que quand il vous plaira
„ l'eſſayer, il eſt en ma puiſſance le
„ faire apporter, ou pour vous ou pour
„ quelcune de vos bonnes amies; toute-
„ fois ſi vous croyez qu'on le doive
„ encore laiſſer là où il eſt, qu'il y
„ demeure, vous y penſerez; au regard
„ de moi je ne veulx ſinon ce que vous
„ voulez, car je ſuis & ſerai tant que
„ je vivrai votre meilleur ami, & puiſ-

„ que le manteau vous feroit un peu „ court, je ne laifferai pas de vous „ aimer. „

L'origine de ce conte eft fort ancienne. On le trouve déjà dans le Roman de Triftan, ouvrage du XIIe. fiecle, & dans des Fabliaux en vers du même tems. L'Ariofte en eft donc redevable à la nation françoife, à qui Bocace doit une partie de ces contes. Il faut rendre juftice aux nations, & à chacune ce qui lui appartient.

Les gravures dont on a orné cette édition des nouvelles de la Reine de Navarre n'en font pas le moindre mérite. Le fieur *Freudenberg*, connu par fon talent pour ce genre de peinture agréable, qui repréfente les actions & le coftume de la vie privée, & dont la main légere répand des graces

ſur tous les objets, eſt l'auteur des figures dont chaque conte eſt accompagné. Le ſieur *Dunker*, connu par les gravures du cabinet de Monſieur le duc de Choiſeul, & d'autres ouvrages, a deſſiné les ornemens, vignettes & culs-de-lampes. Les meilleurs graveurs de Paris ont été chargés d'exécuter tout cela au burin. On oſe donc mettre ce livre au rang de ceux qui méritent l'applaudiſſement des amateurs des arts, & les figures ſeules, indépendamment du texte, pourront orner des cabinets & des porte-feuilles.



S. Freudenberg inv. De Longueil, Sculp.

PREFACE
DE LA
REINE DE NAVARRE.

LE premier jour de ſeptembre que les bains des monts Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, pluſieurs perſonnes tant de France, d'Eſpagne que d'ailleurs ſe trouverent à ceux de Caulderets, les uns pour boire des eaux, les autres pour s'y baigner, & les autres pour prendre de la boue; choſes ſi merveilleuſes, que les malades abanbonnés des médecins s'en retournent guéris. Ma prétention n'eſt pas de vous parler ni de la ſituation, ni de la vertu des bains, mais ſeulement de raconter ce qui ſert à la matiere que je veux écrire. Les malades demeurerent à ces bains-là, juſqu'à ce que par leur amendement, ils reconnurent qu'ils pouvoient s'en re-

tourner. Mais vers le tems de ce retour vinrent des pluies ſi exceſſives & ſi extraordinaires, qu'il ſembloit que Dieu eût oublié la promeſſe qu'il avoit faite à Noé, de ne détruire plus le monde par l'eau. Les maiſons de Caulderets furent ſi remplies d'eau, qu'il fut impoſſible d'y demeurer. Ceux qui étoient venus d'Eſpagne, s'en retournerent par les montagnes, du mieux qu'il leur fut poſſible, & ceux qui ſavoient les chemins, furent ceux qui ſe tirerent le mieux d'affaire. Mais les François penſant s'en retourner à Therbes auſſi facilement qu'ils en étoient venus, trouverent les petits ruiſſeaux ſi enflés, qu'à peine purent-ils les paſſer à gué. Mais quand il fallut paſſer le Gave Béarnois, qui en allant n'avoit pas deux pieds de profondeur, il ſe trouva ſi grand & ſi impétueux, qu'ils furent obligés de ſe détourner pour aller chercher des ponts; mais comme ces ponts n'étoient que de bois, ils furent emportés par la violence

de l'eau. Quelques-uns ſe mirent en devoir de rompre la véhémence du cours pour ſe joindre pluſieurs de compagnie ; mais ils furent emportés avec tant de rapidité, que les autres n'eurent pas envie de les ſuivre. Ils ſe ſéparerent donc, ou pour chercher un autre chemin, ou parce qu'ils ne ſe trouverent pas de même avis. Les uns traverſerent les montagnes, & paſſant par l'Arragon vinrent dans le comté de Rouſſillon & de-là à Narbonne: les autres s'en allerent droit à Barcelonne, & paſſerent par mer, les uns à Marſeille, les autres à Aigues-mortes. Une veuve de longue expérience, nommée Oyſille, réſolut de bannir de ſon eſprit la crainte des mauvais chemins, & ſe rendit à Notre-Dame de Serrance, perſuadée que s'il y avoit moyen d'échapper d'un danger, les moines devoient le trouver. Elle eut des peines infinies; mais enfin elle y arriva, après avoir paſſé par des lieux preſque impraticables, & ſi difficiles à mon-

ter & à defcendre, que nonobftant fon grand âge & fa pefanteur, elle fut contrainte de faire la plus grande partie du chemin à pied. Mais la pitié fut que la plupart de fes gens & de fes chevaux moururent en chemin, & qu'avec un homme & une femme feulement elle arriva à Serrance, où elle fut reçue des religieux avec beaucoup de charité.

Il y avoit auffi parmi les François deux gentilshommes qui étoient allés aux bains plus pour accompagner les dames qu'ils aimoient, que pour le befoin qu'ils avoient de fe baigner. Ces gentilshommes voyant que la compagnie partoit, & que les maris de leurs maîtreffes les emmenoient féparément, jugerent à propos de les fuivre de loin, fans s'en ouvrir à perfonne. Les deux gentilshommes mariés étant un foir arrivés avec leurs femmes chez un homme plus bandit que payfan; les deux jeunes gentilshommes qui s'étoient logés à une borderie

tout proche, entendant un grand bruit vers le minuit, ſe leverent avec leurs valets & demanderent à leur hôte ce que c'étoit que ce tumulte. Le pauvre homme qui n'étoit pas ſans peur, leur dit, que c'étoit des garnemens qui venoient partager la proie qui étoit chez le bandit leur voiſin. Les gentilshommes prirent incontinent leurs armes, & coururent avec leurs valets au ſecours des dames, s'eſtimant beaucoup plus heureux de mourir avec elles, que de vivre ſans elles. En arrivant chez le bandit, ils trouverent la premiere porte rompue & les deux gentilshommes & leurs femmes ſe défendant vigoureuſement. Mais comme le nombre de bandits étoit le plus grand, & que les gentilshommes mariés étoient fort bleſſés & avoient déjà perdu une bonne partie de leurs valets, ils commencerent à prendre le parti de ſe retirer. Les amans mettant la tête aux fenêtres, virent les deux dames pleurant & criant ſi fort, que

la pitié & l'amour leur inſpirant un nouveau courage, ils ſe jetterent ſur les bandits comme deux ours enragés qui deſcendent des montagnes, & frapperent avec tant de fureur, qu'un grand nombre de bandits étant déjà ſur le carreau, le reſte lâcha le pied, & ſe retira en lieu qui ne lui étoit pas inconnu. Les gentilshommes ayant défait ces garnemens, dont l'hôte étoit l'un des morts, & ayant appris que l'hôteſſe valoit encore moins que ſon mari, l'envoyerent après lui par un coup d'épée, & étant entrés dans une chambre baſſe, ils trouverent un des gentilshommes mariés qui rendoit l'eſprit. L'autre n'avoit point eu de mal, & en avoit été quitte pour ſes habits percés & pour ſon épée rompue. Le gentilhomme voyant le ſecours que ces deux lui avoient donné, après les avoir embraſſés & remerciés, les pria de ne le point abandonner, ce qu'ils lui accorderent bien volontiers. Après avoir fait enterrer le mort,

& conſolé ſa femme du mieux qu'ils purent, ils partirent ſous les auſpices de la providence, ne ſachant où ils alloient.

Si vous voulez ſavoir le nom des trois gentilshommes, le marié ſe nommoit Hircan, & ſa femme Parlamente. La veuve avoit nom Longarine : l'un des deux gentilshommes s'appelloit Dagoucin, & l'autre Saffredant. Ils furent à cheval toute la journée, & découvrirent ſur le ſoir un clocher où ils ſe rendirent du mieux qu'ils purent, non ſans travail & ſans peine. L'abbé & les moines les reçurent humainement. L'abbaye ſe nomme Saint-Savin. L'abbé qui étoit de fort bonne maiſon, les logea honorablement dans ſon appartement, & les pria de lui raconter leurs aventures. Après lui en avoir fait le récit, il leur dit qu'ils n'étoient pas les ſeuls infortunés, & qu'il y avoit dans une autre chambre deux demoiſelles qui avoient eu pareille ou plus fâcheuſe deſtinée. Les hommes, ajouta l'abbé, ont encore

quelque compaſſion ; mais les bêtes n'en ont point : & ces pauvres dames à demi-lieue en deçà de Peyrchite ont rencontré un ours qui deſcendoit de la montagne, & ont pris la fuite à toute bride, en ſorte que leurs chevaux ſont tombés morts ſous elles en entrant ici. Deux de leurs femmes arrivées long-tems après elles, leur ont appris que l'ours avoit tué tous leurs domeſtiques. Les deux dames & les trois gentilshommes entrerent enſuite dans la chambre des demoiſelles. Ils les trouverent pleurant, & virent que c'étoit Nomerfide & Emarſuite. Ils s'embraſſerent les uns les autres, & après s'être conté leurs aventures, ils commencerent à ſe conſoler par les ſages exhortations du bon abbé, comptant pour beaucoup de s'être ſi heureuſement retrouvés. Le lendemain ils entendirent la meſſe avec beaucoup de dévotion, & rendirent graces à Dieu des périls dont il les avoit délivrés. Dans le tems que tout le monde étoit à la meſſe,

on vit entrer dans l'église un homme en chemise, fuyant comme si quelqu'un l'eût poursuivi, & criant secours. Hircan & les autres gentilshommes allerent d'abord à lui pour voir ce que c'étoit, & virent deux hommes qui le suivoient l'épée à la main. Ceux-ci voyant tant de gens voulurent prendre la fuite; mais Hircan & sa compagnie les suivirent de si près, qu'ils y laisserent la vie. Hircan de retour, il se trouva que l'homme en chemise étoit un de leurs compagnons nommé Guebron. Il leur conta comme étant à une borderie près de Peyrchite, il étoit arrivé trois hommes qui l'avoient pris au lit; qu'il avoit sauté en chemise à son épée, & blessé tellement un d'eux, qu'il avoit demeuré sur la place; que tandis que les deux autres étoient occupés à secourir leur compagnon, Guebron se voyant un contre deux, lui nud & eux armés, crut que le plus sûr étoit de chercher son salut dans la fuite, d'autant mieux

que ſes habits ne l'empêchoient point de fuir. Il loua Dieu de ſa délivrance, & remercia ceux qui l'avoient vengé de ſon ennemi. Après qu'on eut entendu la meſſe & dîné, ils envoyerent voir ſi l'on ne pourroit point paſſer la riviere de Gave. Voyant donc qu'il étoit impoſſible de paſſer, ils furent fort conſternés, quoique l'abbé les priât plusieurs fois de demeurer chez lui juſqu'à ce que les eaux fuſſent baiſſées; ce qu'ils ne voulurent jamais promettre que pour ce jour-là.

Sur le ſoir comme on alloit ſe coucher, il arriva un vieux moine, qui venoit réguliérement tous les ans à Serrance à la Notre-Dame de ſeptembre. On lui demanda des nouvelles de ſon voyage. Il dit qu'à cauſe des groſſes eaux il étoit venu par les montagnes, & avoit paſſé par les plus mauvais chemins qu'il eût jamais vus; mais qu'il avoit vu quelque choſe de bien triſte. C'eſt qu'il avoit rencontré un gentilhomme nommé

nommé Simontault, lequel ennuyé du long débordement de la rivière, avoit réſolu d'en tenter le paſſage, comptant ſur la bonté de ſon cheval, & avoit fait mettre ſes domeſtiques autour de lui pour rompre l'eau; mais qu'étant au gros courant, les plus mal montés avoient été emportés, & n'étoient plus revenus. Le gentilhomme voyant l'accident arrivé aux ſiens ſe mit en devoir de regagner le rivage d'où il étoit parti. Son cheval tout bon qu'il étoit, lui manqua au beſoin; mais heureuſement cela arriva ſi près du rivage, que le cavalier, non ſans boire beaucoup d'eau, ſe traînant à quatre pieds, ſe rendit enfin ſur les cailloux, mais ſi las & ſi épuiſé, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir.

Un berger qui remenoit le ſoir ſes brebis aux champs, le trouva aſſis ſur les pierres tout mouillé, & non moins triſte des gens qu'il avoit vu périr, que d'avoir penſé périr lui-même. Le berger qui comprit ſa néceſ-

ſité & à le voir & à l'entendre, le prit par la main, & le mena à ſa cabane, où il fit un petit feu, & le ſécha du mieux qu'il put. Le ſoir même la providence mena à la cabane le vieux religieux, qui lui enſeigna le chemin de Notre-Dame de Serrance, & l'aſſura qu'il y ſeroit mieux logé qu'ailleurs, & y trouveroit une veuve nommée Oyſille, à laquelle il étoit arrivé une aventure auſſi fâcheuſe que la ſienne. La compagnie témoigna une joie extrême au nom d'Oyſille & de Simontault ; & tout le monde loua Dieu de ce qu'il avoit ſauvé les maîtres après la perte des ſerviteurs. Parlamante en eut une joie particuliere ; car elle avoit eu autrefois de l'eſtime pour Simontault. Ils s'enquirent avec ſoin du chemin de Serrance, & quoique le vieillard le leur fît fort difficile, ils ne laiſſerent pas de partir dès le jour même, ſi bien pourvus de toutes les choſes néceſſaires, qu'ils n'avoient plus rien à deſirer. L'abbé leur

fournit les meilleurs chevaux qui fussent en Lavedan, de bonnes capes de Bearn, force vivres, & bonne escorte pour les mener sûrement au travers des montagnes. On les passa plus à pied qu'à cheval, & l'on arriva enfin après bien des peines & des travaux, à Notre-Dame de Serrance. Quoique l'abbé fût d'assez mauvaise composition, il n'osa refuser de les loger, craignant de désobliger le seigneur de Bearn, duquel il savoit qu'ils étoient considérés. Il leur fit donc le meilleur visage qu'il put, & les mena voir la dame Oysille & le gentilhomme Simontault. Chacun eut également de la joie de se voir ainsi miraculeusement rassemblés, & la nuit se passa à louer Dieu de la grace qu'il leur avoit faite. Après avoir pris vers le matin un peu de repos, ils allerent entendre la messe, & recevoir le saint sacrement d'union, par le moyen duquel tous les chrétiens sont unis en un, demandant à Dieu qui les avoit

rassemblés par sa bonté, la grace d'achever leur voyage à sa gloire.

Après dîné, l'on envoya savoir si les eaux avoient baissé ; mais trouvant au contraire qu'elles étoient plus hautes, & qu'ils ne sauroient de long-tems passer sûrement, ils résolurent de faire faire un pont sur le bout de deux rochers fort proches l'un de l'autre, & où il y a encore des planches sur lesquelles passent les gens de pied, qui venant de Cleron, ne veulent pas passer par le Gave. L'abbé bien-aise qu'ils fissent une dépense qui augmenteroit le nombre des pélerins, leur fournit des ouvriers ; mais il étoit si avare qu'il n'y voulut pas mettre un denier du sien. Mais les ouvriers ayant déclaré qu'il falloit du moins dix à douze jours à faire le pont, la compagnie commença de s'ennuyer. Parlamante, femme de Hircan, toujours active & jamais mélancolique, ayant demandé permission à son mari de parler, dit à madame Oysille. Je m'étonne,

madame, que l'âge vous ayant acquis tant d'expérience, que de l'heure qu'il eſt, vous tenez lieu de mere aux femmes; je m'étonne, dis-je, que vous n'imaginiez pas quelque divertiſſement pour adoucir le chagrin que nous va cauſer un ſi long ſéjour; car à moins que nous ne nous occupions à quelque choſe d'agréable & de vertueux, nous courons riſque de tomber malades. Longarine, la jeune veuve, ajouta à cela: le pis eſt encore que nous deviendrons fâcheuſes, qui eſt une maladie incurable; d'autant plutôt qu'il n'y a perſonne de nous qui n'ait ſujet d'être extrêmement triſte. Chacun n'a pas perdu ſon mari comme vous, répondit Emarſuite en riant. Pour avoir perdu des domeſtiques, il n'y a pas lieu à ſe déſeſpérer, puiſqu'on peut aiſément les remplacer. Cependant je ſuis bien d'avis que nous paſſions le tems le plus agréablement que nous pourrons. Nomerfide, ſa compagne, dit que c'étoit fort bien penſé: & que ſi elle

paſſoit un jour ſans divertiſſement, elle ſeroit morte le lendemain. Les gentilshommes trouverent la choſe de leur goût, & prierent la dame Oyſille d'ordonner de ce qu'il y avoit à faire.

Vous me demandez une choſe, mes enfans, répondit la vieille dame, que je trouve fort difficile. Vous voulez que j'invente un divertiſſement qui chaſſe vos ennuis. C'eſt un remede que j'ai cherché toute ma vie, & n'en ai jamais trouvé qu'un, qui eſt la lecture des ſaintes lettres. C'eſt dans cette lecture que l'eſprit trouve ſa vraie & parfai te joie; & c'eſt de cette joie de l'eſprit que procede le repos & la ſanté du corps. Si vous me demandez ce que je fais pour être ſi gaie & ſi ſaine dans un âge avancé, je vous dirai qu'auſſitôt que je ſuis levée, je lis la ſainte écriture. Je vois & je contemple la volonté de Dieu, qui a envoyé ſon fils en terre pour nous prêcher cette ſainte parole, & nous annoncer cette bonne

nouvelle, qui nous promet de nous pardonner nos péchés & de payer nos dettes, en nous donnant ſon fils qui nous a aimés, qui a ſouffert, & eſt enfin mort pour nous. Cette idée me donne tant de joie, que je prends mon pſeautier, & chante de cœur, & prononce de bouche le plus humblement qu'il m'eſt poſſible, les beaux cantiques que le Saint-Eſprit a inſpirés à David & aux auteurs ſacrés. Le plaiſir que j'en reçois, me ravit tellement, que je regarde comme des biens les maux qui m'arrivent tous les jours, parce que j'ai dans le cœur par la foi celui qui a ſouffert tous ces maux pour moi. Avant ſoupé je me retire pareillement pour donner quelque leçon à mon ame. Le ſoir je fais la revue de tout ce que j'ai fait durant la journée : je demande pardon de mes fautes ; je remercie Dieu de ſes graces & me couche en ſon amour, en ſa crainte & en ſa paix, l'eſprit dégagé de toute crainte. Voilà, mes enfans, quel a été depuis long-

tems mon divertiſſement. Après avoir bien cherché, je n'en ai point trouvé de plus ſolide & de plus ſatisfaiſant. Il me ſemble donc que ſi vous voulez donner tous les matins une heure à la lecture, & faire vos oraiſons dévotement durant la meſſe, vous trouverez dans cette ſolitude des charmes qui peuvent être dans toutes les villes. En effet qui connoît Dieu, trouve toutes choſes belles en lui, & ſans lui tout eſt laid & déſagréable. Ainſi je vous prie de me croire, ſi vous voulez trouver des agrémens dans la vie.

Hircan prit la parole & dit, ceux qui ont lu la ſainte écriture, comme je crois que nous avons fait, confeſſeront, madame, que ce que vous dites eſt vrai; il faut auſſi que vous conſidériez, que nous ne ſommes pas encore ſi mortifiés, que nous n'ayons beſoin de quelque divertiſſement & exercice corporel. Quand nous ſommes chez nous nous avons la chaſſe qui nous fait oublier

mille folles penſées. Les dames ont leur ménage & leurs ouvrages ; quelquefois même la danſe, qui ſont des exercices honnêtes. Ainſi je ſuis d'avis, pour ce qui regarde les hommes, que vous comme la plus ancienne, nous liſiez le matin l'hiſtoire de la vie de notre Seigneur Jéſus-Chriſt, & de ce qu'il a fait pour nous de grand & d'admirable. Après le dîné juſqu'à vêpres il faut choiſir quelque paſſe-tems qui ne ſoit pas préjudiciable à l'ame, & qui ſoit agréable au corps. C'eſt le moyen de paſſer gaiement la journée. La dame Oyſille répondit qu'elle avoit tant de peine d'oublier les vanités, qu'elle craignoit de mal réuſſir dans le choix d'un pareil paſſe-tems, & qu'il falloit renvoyer la choſe à la pluralité des voix ; & vous, monſieur, dit-elle parlant à Hircan, vous opinerez, s'il vous plaît, le premier.

Pour moi, répondit Hircan, ſi je croyois que le paſſe-tems que je voudrois choiſir, fût auſſi agréable à quelqu'une de la com-

pagnie qu'à moi, mon avis ſeroit bientôt dit; mais comme je crains que céla ne fût pas, je vous déclare que je n'ai rien à dire, & que je m'en rapporte à ce que les autres diront. Ce diſcours fit rougir ſa femme Parlamante, parce qu'elle crut qu'il s'adreſſoit à elle. Peut-être, Hircan, répondit-elle un peu en colere, & riant à demi, que celle que vous croyez la plus difficile, trouveroit ſi elle vouloit de quoi ſe récompenſer; mais laiſſons-là le paſſe-tems auquel deux ſeulement peuvent avoir part, & cherchons quelque choſe où tout le monde puiſſe entrer. Puiſque ma femme a ſi bien compris ma penſée, dit alors Hircan aux dames, & qu'un divertiſſement particulier n'eſt pas de ſon goût; je crois qu'elle inventera mieux que perſonne un paſſe-tems qui accommodera tout le monde: ainſi je déclare à l'avance que je ſuis de ſon ſentiment. Toute la compagnie en dit autant.

Parlamante voyant qu'on la laiſſoit maîtreſſe du jeu, leur dit. Si je me ſentois autant de capacité que les anciens qui ont inventé les arts, j'imaginerois un divertiſſement qui rempliroit l'obligation où vous me mettez ; mais comme je me connois, & que je ſais que j'ai de la peine à me ſouvenir de ce qui s'eſt fait de bon autrefois, je m'eſtimerai heureuſe, ſi je puis ſuivre de près ceux qui ont déjà fait ce que vous ſouhaitez. Je crois qu'il n'y a perſonne de vous qui n'ait lu les nouvelles de Bocace, nouvellement traduites en François. Le roi très-chrétien François I du nom , monſeigneur le dauphin, madame la dauphine, & madame Marguerite en ont fait tant de cas, que ſi Bocace les avoit pu entendre, les louanges que ces illuſtres perſonnes lui donnoient auroient dû le reſſuſciter. Je ſuis témoin que les deux dames que je viens de nommer, & pluſieurs autres perſonnes de la cour réſolurent d'imiter Bocace, ſi

ce n'eſt en une choſe, qui eſt de n'écrire rien qui ne ſoit véritable. Monſeigneur & ces dames arrêterent d'abord d'en faire chacun dix, d'aſſembler juſques à dix perſonnes, & de choiſir celles qu'ils croiroient les plus capables de conter avec grace ; les gens de lettres préalablement exclus, ſoit parce que monſeigneur ne voulut pas que l'art s'en mêlât, ou qu'il craignît que les fleurs de réthorique fuſſent en quelque maniere préjudiciables à la vérité de l'hiſtoire. Mais les grandes affaires qui ſurvinrent depuis au roi, la paix conclue entre ce prince & le roi d'Angleterre, les couches de madame la dauphine, & pluſieurs autres choſes dignes d'occuper toute la cour, firent oublier ce deſſein ; mais comme nous avons du tems de reſte, nous l'exécuterons en attendant que notre pont ſoit achevé. Si vous le trouvez bon, nous irons depuis midi juſqu'à quatre heures dans ce beau pré le long de la riviere de Gave, où les

arbres ſont un couvert ſi épais, que le ſoleil ne ſauroit le pénétrer, ni nous incommoder par ſa chaleur. Là aſſis à notre aiſe, chacun contera ce qu'il aura vu, ou entendu dire à des gens dignes de foi. Dix jours ſuffiront pour faire la centaine. Si Dieu veut que notre travail ſoit trouvé digne d'être vu des ſeigneurs & dames que je viens de nommer, nous le leur préſenterons à notre retour, & je ſuis perſuadé qu'un tel préſent ne leur déplaira pas. Toutefois ſi quelqu'un trouve quelque choſe de plus agréable, je me rends à ſon opinion.

Toute la compagnie répondit qu'on ne pouvoit imaginer rien de mieux, & chacun attendoit le lendemain avec impatience. Dès que le matin fut venu, ils allerent tous à la chambre de madame Oyſille, qu'ils trouverent déjà en oraiſon. Ils donnerent une bonne heure à ſa lecture, après cela ils entendirent la meſſe, & à dix heures ils allerent dîner. Chacun enſuite ſe retira dans

ſa chambre, & y fit ſes petites affaires. A midi chacun ne manqua pas de ſe rendre au pré, qui étoit ſi beau & ſi agréable, qu'il faudroit un Bocace pour en dépeindre tous les charmes. Il ſuffit de dire qu'il n'y en eut jamais un pareil.

L'aſſemblée étant aſſiſe ſur l'herbe verte, ſi molle & ſi délicate, que perſonne n'avoit beſoin ni de carreau, ni de tapis. Qui ſera celui de nous, dit alors Simontault, qui commandera aux autres? Puiſque vous en avez fait l'ouverture, répondit Hircan, il eſt juſte de vous déférer le commandement: car au jeu tout le monde eſt égal. Plût à Dieu, repliqua Simontault, que je n'euſſe d'autre bien au monde que de pouvoir commander à une telle compagnie. Parlamante qui comprit fort bien ce que cela vouloit dire, ſe mit à touſſer. Hircan s'apperçut qu'elle avoit changé de couleur, & dit à Simontault qu'il commençât à conter, & qu'on l'écouteroit. Simontault ſollicité par

toute la compagnie dit. J'ai été ſi mal récompenſé de mes longs ſervices, meſdames, que pour me venger de l'amour & de la belle qui me traite avec tant de cruauté, je vais faire un recueil des pieces que les femmes ont faites aux hommes; & en tout cela je ne dirai que la pure vérité.



S. Freudeberg inv — *Carl Guttenberg*



I. NOUVELLE.

Une femme d'Alençon ayant deux Amans, l'un pour le plaiſir & l'autre pour le profit, fit tuer celui des deux qui s'apperçeut le premier de ſes galanteries, & obtint ſa grace & celle de ſon mari qui étoit en fuite. Le mari pour ſauver quelque argent s'addreſſa depuis à un Necromancien. La choſe fut découverte & punie.

Du vivant du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Procureur nommé ſaint Aignan, qui avoit épouſé une femme du païs plus belle que vertueuſe. Quoi qu'avec ſa beauté elle eût beaucoup de legereté, elle ne laiſſa pas d'être fort pourſuivie d'un Prélat duquel par reſpect je tairai le nom. Le Prélat pour

parvenir à ses fins, sçeut si bien entretenir le mari, qu'il ne s'apperçeut ni du manege de sa femme, ni de celui du Prélat: bien loin de s'en appercevoir le Prélat fit si bien, que le mari oublia l'attachement qu'il avoit toûjours eu pour ses maîtres. Il passa tout d'un coup de la fidelité à la perfidie, & en vint finalement aux invocations pour faire mourir la Duchesse. Le Prélat eut un long commerce avec cette malheureuse femme, qui l'aimoit plûtôt par interêt que par amour; à quoi elle étoit solicitée par son mari. Mais elle aimoit si fort le fils du Lieutenant géneral d'Alençon, qu'elle en étoit demi folle. Elle se servoit souvent du Prélat pour faire donner commission à son mari, afin de pouvoir voir à son aise le fils du Lieutenant géneral. Ce commerce dura longtems, le Prélat étant pour la bourse de la Belle, & l'autre pour son plaisir. Elle juroit à ce dernier qu'elle ne recevoit bien le Prélat, que pour pouvoir lui continuer ses caresses avec plus de liberté. Que quoi qu'elle fît le Prélat n'avoit eu que des paroles, & qu'il pouvoit compter que personne que lui n'en auroit jamais autre chose. Un jour que le mari devoit aller chez le Prélat, elle lui demanda permission d'aller à la campagne, disant pour raison que l'air de la ville ne lui étoit

pas bon. Elle ne fut pas plûtôt à ſa métairie qu'elle écrivit au fils du Lieutenant de ne manquer pas à la venir trouver vers les dix heures du ſoir. Le jeune homme n'avoit garde d'y manquer ; mais en arrivant il trouva la ſervante qui avoit de coûtume de l'introduire, & qui lui dit, cherchez fortune ailleurs, Monſieur, car vôtre place eſt priſe. Le Galant s'imaginant que le mari fût venu, demanda à la ſervante comme tout alloit. Cette fille voyant un homme bien fait, jeune & honnête ne peut s'empêcher de voir avec pitié qu'il aimât ſi fort, & qu'il fût ſi peu aimé, & de lui apprendre le manege de ſa maîtreſſe, croyant qu'il ſe repentiroit de l'avoir tant aimée, & ne l'aimeroit plus ſi éperduëment. Elle lui dit que le Prélat ne faiſoit que d'entrer, & qu'il étoit couché avec ſa maîtreſſe : qu'elle avoit été trompée, & qu'elle n'attendoit cette viſite que le lendemain ; mais que le Prélat ayant retenu le mari chez lui, s'étoit dérobé la nuit pour venir voir la Belle. Qui fut bien conſterné ce fut le fils du Lieutenant, qui ne le pouvoit croire encore. Pour s'en éclaircir il ſe cacha dans une maiſon voiſine, où il demeura en ſentinelle juſqu'à trois heures après minuit. Il vit enfin ſortir le Prélat, qui n'étoit pas ſi bien déguiſé qu'il ne le reconnût

mieux qu'il n'auroit voulu. Il revint à Alençon dans ce desespoir, & la Belle y vint aussi bien-tôt après. Comme elle ne doutoit pas de le duper comme à l'ordinaire, elle ne manqua pas de lui venir parler. Il lui dit d'abord d'un air dédaigneux, qu'ayant touché aux choses sacrées elle étoit trop sainte pour parler à un pecheur comme lui; mais un pecheur si repentant, qu'il esperoit que son peché lui seroit bien-tôt pardonné. La Belle surprise de se voir découverte, & voyant que les excuses, les sermens, & les promesses de ne plus tomber dans la même faute, ne servoient de rien, s'en plaignit à son Prélat. Après avoir long-tems déliberé la Belle vint dire à son mari, qu'elle ne pouvoit plus demeurer à Alençon, parce que le fils du Lieutenant qu'il croyoit tant de ses amis, la poursuivoit incessamment; & le pria pour prévenir tout soupçon de prendre maison à Argentan. Le mari qui se laissoit mener y consentit aisément.

Ils n'eurent pas demeuré quelques jours à Argentan, que cette malheureuse fit savoir au fils du Lieutenant, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'elle n'ignoroit pas qu'il médisoit publiquement & d'elle & du Prélat; mais qu'elle pourroit trouver moyen de l'en

faire repentir. Le jeune homme qui n'en avoit jamais parlé qu'à elle même, & qui craignoit de se broüiller avec le Prélat, monta à cheval, & s'en fut à Argentan, accompagné de deux valets seulement. Il trouva la Belle aux Jacobins, où elle entendoit Vépres. Je viens ici, Madame, lui dit-il, pour vous protester devant Dieu, que je ne me suis jamais plaint de vous qu'à vous-même. Vous m'avez fait un si vilain tour, que je ne vous ai pas dit la moitié des injures que vous meritez. Mais s'il y a quelqu'un qui dise que j'aye mal parlé de vous, je suis ici pour lui en donner le démenti devant vous. Elle voyant qu'il y avoit beaucoup de monde à l'Eglise, & qu'il étoit accompagné de deux bons hommes, se fit violence, & lui parla le plus obligeamment qu'il lui fut possible. Elle lui dit qu'elle ne doutoit point de la verité de ce qu'il disoit; qu'elle le croyoit trop honnête homme pour dire du mal de qui que ce fût, & encore moins d'elle qui l'aimoit toûjours. Mais que comme il en étoit revenu quelque chose à son mari, elle le prioit de vouloir dire devant lui qu'il n'en avoit jamais parlé, & qu'il n'en croyoit rien. Il y consentit volontiers, & se mit en devoir de lui donner la main pour la conduire chez elle; mais elle le pria de ne la pas accompagner de

peur que ſon mari ne crût qu'elle lui eût fait ſa leçon. En diſant cela elle prit un de ſes gens à la manche, & dit: laiſſez-moi celui-ci, & quand il ſera tems il viendra vous querir. Vous pouvez en attendant aller vous repoſer à vôtre logis. Comme le Cavalier ne ſe défioit point de la conſpiration, il fit ſans repugnance ce qu'on voulut. La belle regala le valet qu'elle avoit retenu, & le compere qui ſe trouvoit bien lui demandoit ſouvent s'il n'étoit pas bien-tôt tems d'aller querir ſon maître? Elle lui répondit toûjours qu'il viendroit aſſez tôt.

Minuit étant ſonné elle envoya ſant bruit querir le Galant par un de ſes Domeſtiques. Le Cavalier qui ne ſe défioit de rien vint ſans faire aucune difficulté chez ſaint Aignan où étoit la Belle avec le valet qu'elle avoit emmené: Si bien qu'il n'en avoit qu'un autre avec lui. A l'entrée de la maiſon le guide lui dit, que ſa maîtreſſe voudroit bien l'entretenir avant qu'il parlât à ſon mari: qu'elle l'attendoit dans une chambre avec un ſeul valet, & qu'il feroit fort bien de renvoyer le ſien; ce qu'il fit. En montant par un petit degré fort obſcur, le Procureur qui avoit mis des gens en embuſcade, entendant le bruit demanda ce que c'étoit. On lui répondit que

que c'étoit un homme qui vouloit entrer chez lui en cachete. D'abord un nommé Thomas Guerin Aſſaſſin de profeſſion, & pour lors aux gages du Procureur, ſe jetta ſur le pauvre jeune homme, & lui donna tant de coups d'épée, qu'enfin il tomba mort. Le valet qui parloit à la Demoiſelle lui dit, j'ai entendu dans le degré la voix de mon maître ; je vais à lui avec vôtre permiſſion. La Belle le retint, & lui dit : Ne vous mettez pas en peine, il viendra aſſez tot. Peu de tems après le valet entendant ſon maître crier je ſuis mort : Mon Dieu aye pitié de moi; voulut aller à ſon ſecours : Mais elle le retint encore, & lui dit : Ne vous inquietez point; mon mari l'a châtié de ſes fredaines. Allons voir ce que c'eſt. Appuyée ſur le bout du degré : Eſt-ce fait demanda-t-elle à ſon mari ? Venez voir, répondit le mari. Vous étes vengée de celui qui vous a fait tant de honte : Et en diſant cela il donna dix ou douze coups de poignard à un hom̃e qu'il n'auroit oſé regarder de travers durant ſa vie. Après que l'affaire fut faite, & que les valets de celui qu'on venoit d'aſſaſſiner eurent pris la fuite pour en porter les nouvelles au pere, ſaint Aignan conſiderant que la choſe alloit éclater, que les valets du mort ne pouvoient pas être reçus en témoignage, & que perſonne

n'avoit vû le fait que les meurtriers, une vieille Domeſtique, & une fille de quinze ans, voulut ſe ſaiſir de la vieille ; mais elle trouva moyen d'échaper, & ſe ſauva aux Jacobins. Ce fut le meilleur témoin que l'on eût de ce crime. La jeune fille demeura quelque jours chez ſaint Aignan : Mais ayant trouvé moyen de la faire ſuborner par un des Aſſaſſins, elle fut conduite à Paris dans un lieu ſcandaleux pour empécher qu'elle ne fût crue en témoignage. Pour ne rien laiſſer qui pût prouver ſon crime, il brûla le corps, & les os que le feu ne put conſumer furent mis dans du mortier ; car il faiſoit alors bâtir. Tout cela ne fut pas plutôt fait qu'il envoya à la Cour demander ſa grace, & expoſa qu'ayant ſeu que le mort cherchoit à deshonorer ſa femme, il lui avoit ſouvent fait défendre ſa maiſon : Que nonobſtant cette défenſe il étoit venu de nuit en lieu ſuſpect pour parler à elle ; & que l'ayant trouvé à la porte de la chambre de ſa femme, il l'avoit tué avec plus de colere que de raiſon. Mais quelque diligence qu'il eût faite pour faire expedier ſes lettres de grace à la Chancelerie, le Duc & la Ducheſſe avertis par le pere de ce qui venoit d'arriver firent informer M. le Chancelier de la verité du fait,

& empécherent que ſaint Aignan n'obtint ce qu'il demandoit. Le malheureux voyant cela s'enfuit en Angleterre avec ſa femme, & pluſieurs de ſes parens. Avant que de partir il dit à l'homicide dont il s'étoit ſervi, qu'il avoit ordre exprez du Roi de l'arréter & de le faire mourir; mais qu'en conſideration du ſervice qu'il lui avoit rendu, il vouloit lui ſauver la vie. Il lui donna dix écus pour s'en aller hors du Royaume, & on n'a pas entendu parler de lui depuis. Cependant le meurtre fut ſi bien verifié tant par les valets du mort, que par la ſervante qui s'étoit retirée aux Jacobins, & par les os qui furent trouvez dans le mortier, que le procez fut fait & parfait en l'abſence de ſaint Aignan & de ſa femme, qui furent condamnez à mort par contumace, leurs biens confiſquez au Prince, & quinze cents écus au pere pour les frais du procez.

Saint Aignan étant en Angleterre, & ſe voyant condamné à mort en France, ſcut ſi bien gagner par ſes ſervices la bienveillance de pluſieurs grands Seigneurs, & fit agir ſi utilement les parens de ſa femme, que le Roi d'Angleterre pria le Roi de lui faire grace, & de le rétablir en ſes biens & honneurs. Le Roi ayant été informé de la noirceur de cette affaire, envoya le procez au

Roi d'Angleterre, & le pria de confiderer fi c'étoit un crime à pouvoir ètre pardonné; ajoûtant que dans toute l'étenduë de fon Royaume, il n'y avoit que le feul Duc d'Alençon qui eût le privilege de donner grace dans fon Duché. Le Roi d'Angleterre ne fe rendit point à ces raifons, & folicita fi preffamment la grace de faint Aignan, qu'il l'obtint enfin.

Le Procureur de retour chez lui, fit connoiffance pour comble de méchanceté avec un enchanteur nommé Gallery, efperant qu'il lui apprendroit le moyen de s'empécher de payer les quinze cents écus qu'il devoit au pere du mort. Pour cet effet faint Aignan & fa femme s'en allerent deguifez à Paris : Mais la femme voyant qu'il étoit fi longtems enfermé avec Gallery, fans lui en dire la raifon, l'obferva un matin, & vit que Gallery lui montroit cinq images de bois, dont trois avoient les mains pendantes, & les deux autres levées. Il nous faut faire des images de cire comme celles-ci, difoit Gallery au Procureur ; celles qui auront les bras pendans, feront ceux que nous ferons mourir ; & celles qui les auront élevez feront ceux de qui nous rechercherons la bienveillance. Soit, dit le Procureur. Celle-ci fera donc pour le Roi de qui je veux

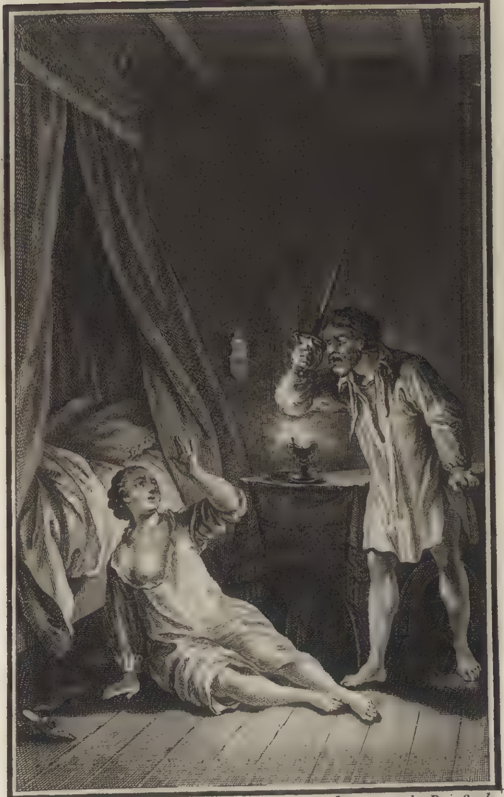
être aîmé , & celle-ci pour Mr. le Chancelier d'Alençon Brinon. Il faut, reprit Gallery, mettre les images ſous l'autel où ils entendront la Meſſe, avec des paroles que je vous apprendrai. Le Procureur venant enſuite aux images qui avoient les bras pendans, dit que l'une étoit pour maître Gilles du Meſnil pere du mort, bien perſuadé que tant que ce vieillard vivroit il ne ceſſeroit de pourſuivre le meurtrier de ſon fils. Une des femmes à bras pendans étoit pour Madame la Ducheſſe d'Alençon ſœur du Roi, parce qu'elle aimoit ſi fort ſon vieux ſerviteur du Meſnil, & avoit connu en tant d'autres occaſions la méchanceté du Procureur, que ſi elle ne mouroit, il ne pouvoit vivre. La ſeconde femme à bras pendans étoit pour ſa femme, qui étoit la cauſe, diſoit-il, de tous ſes malheurs, & qu'il ſavoit bien qui ne ſe reformeroit jamais. Sa femme qui voyoit tout par le trou de la porte voyant qu'il la mettoit au rang des morts, ſongea dès lors à le prévenir. Elle avoit un oncle qui étoit maître des Requêtes du Duc d'Alençon, auquel ſous pretexte de vouloir lui emprunter de l'argent elle conta tout ce qu'elle avoit vû & entendu. L'oncle venerable vieillard & bon ſerviteur du Duc alla trouver le Chancelier d'Alençon, & lui communiqua tout ce qu'il venoit

d'apprendre. Comme le Duc & la Ducheſſe n'étoient point ce jour là à la Cour, le Chancelier alla conter l'aventure à Madame la Regente mere du Roi, & à la Ducheſſe, qui mirent d'abord en queſte le Prevôt de Paris nommé la Barre. Le Prevôt fit ſi bien ſon devoir, & le fit avec tant de diligence, que le Procureur & ſon Necromancien furent arrétez. Il ne falut ni torture ni contrainte pour leur faire avoüer le fait, & ſur leur aveu leur procez fut fait & rapporté au Roi. Quelques-uns qui voulurent ſauver la vie aux coupables repreſenterent au Roi, que les accuſez n'avoient pour but dans leurs enchantemens que de s'aquerir ſes bonnes graces: Mais le Roi à qui la vie de ſa Sœur n'étoit pas moins chere que la ſienne propre, voulut qu'ils fuſſent jugez comme s'ils avoient attenté à ſa perſonne. La Ducheſſe d'Alençon pria neanmoins le Roi de faire grace de la vie au Procureur, & de le condamner à une groſſe peine corporelle. Cela lui fut accordé, & les criminels furent envoyez aux galeres, où ils finirent leurs jours, & eurent loiſir de reconnoître l'atrocité de leurs crimes. La femme du Procureur continua ſes dereglemens en l'abſence de ſon mari, fit pis qu'elle n'avoit jamais fait, & mourut enfin miſerablement.

Confiderez, Mefdames, je vous prie, quels defordres une méchante femme caufe, & de combien de maux fut fuivi le peché de celle dont il s'agit. Depuis qu'Eve fit pecher Adam, les femmes fe font mifes en poffeffion de tourmenter, de tuer, & de damner les hommes. Pour moy j'ay tant fait d'experiences de leur cruauté, que je ne mourrai que du defefpoir où une m'a jetté. Encore fuis-je affez fou pour confeffer, que cet enfer m'eft plus agreable venant de fa main, que le Paradis qu'un autre pourroit me donner. Parlamente faifant femblant de ne pas entendre que ce fût d'elle qu'il parloit, répondit. Si l'enfer eft auffi agreable que vous le dites, vous ne devez pas craindre le Diable qui vous y a mis. Si mon Diable, repliqua Simontault en colere, devenoit auffi noir qu'il m'a été mauvais, il feroit autant de peur à la compagnie, que je me fais de plaifir de le regarder : Mais le feu de l'amour me fait oublier le feu de cet enfer : & pour n'en dire pas davantage, je donne ma voix à Madame Oyfille, bien perfuadé que fi elle vouloit dire des femmes ce qu'elle en fait, elle appuyeroit mon fentiment. Toute la compagnie fe tourna de fon côté, la priant de vouloir commencer ; ce qu'elle fit par ce pe-

tit preambule qui fut precedé d'un fouris. Il me femble, Mefdames, dit-elle, que celui qui m'a donné fa voix a tant dit de mal des femmes par l'hiftoire veritable qu'il vient de conter d'une malheureufe, que je dois me rapeller toutes les années de ma vie pour trouver une femme de qui la vertu démente la mauvaife opinion qu'il a du fexe. Il m'en vient une à point nommé qui merite de n'être pas oubliée. Je vais vous en conter l'hiftoire.





S. Freudenbeg. inv. *De Longueil Graveur du Roi Sculp.*



II. NOUVELLE.

Triſte & chaſte mort de la femme d'un des Muletiers de la Reine de Navarre.

Il y avoit à Amboiſe un Muletier qui ſervoit la Reine de Navarre, Sœur de François I. Cette Princeſſe étant à Blois où elle avoit accouché d'un Prince, le Muletier s'y rendit pour demander le payement de ſon quartier, & laiſſa ſa femme à Amboiſe dans une Maiſon au delà des ponts. Il y avoit long-tems qu'un valet de ſon mari l'aimoit avec tant de paſſion, qu'il ne pût s'empécher de lui en parler un jour. Mais comme elle avoit de la ver-

tu elle le rabroüa ſi aigrement, le menaçant de le faire battre & chaſſer par ſon mari, qu'il n'oſa depuis lui tenir de pareils diſcours. Le feu de ſon amour quoique étoufé n'étoit pourtant pas éteint. Son maître étant donc à Blois, & ſa maîtreſſe à Vépres à Saint Florentin qui eſt l'Egliſe du Château, fort éloigné de la maiſon du Muletier, & lui ſeul à la maiſon, reſolût d'avoir par force ce qu'il n'avoit pû avoir ni par prieres ni par ſes ſervices. Pour cet effet il rompit un ais de la Cloiſon qui ſéparoit la Chambre de ſa maîtreſſe & celle où il couchoit. Comme les rideaux du lit de ſon maître d'un côté, & de l'autre ceux du lit des valets couvroient la cloiſon, l'on ne s'apperceut point de l'ouverture qu'il avoit faite. Cette pauvre femme étant couchée avec une petite fille de douze ans, & dormant profondément, comme on fait d'ordinaire au premier ſomme, le valet entra par l'ouverture tout en chemiſe & l'épée à la main, & ſe mit au lit avec elle. Auſſi-tôt qu'elle le ſentit elle ſe jetta hors du lit, & lui fit les remontrances qu'une femme d'honneur peut faire en pareil cas. Lui dont l'amour n'étoit que brutalité, & qui eût mieux entendu le langage de ſes Mulets, que ces raiſons d'honnêteté, parut plus bête

bête que les bêtes mêmes avec lesquelles il avoit été long-tems. Car voyant qu'elle couroit si vîte autour d'une table, qu'il ne pouvoit la prendre, & d'ailleurs elle étoit si forte, qu'encore qu'il l'eût prise deux fois elle s'étoit toûjours tirée de ses mains, desesperant de pouvoir jamais la prendre vive, lui donna un coup d'épée dans les reins, voyant que si la peur & la force n'avoient pû la faire rendre, la douleur le feroit. Mais ce fut tout le contraire. Car comme un brave soldat quand il voit son sang, est plus échaufé à se venger de ses ennemis, & à aquerir de l'honneur, de même son chaste cœur reprenant de nouvelles forces, elle courut plus vîte qu'auparavant pour s'empécher de tomber entre les mains de ce malheureux, auquel elle donnoit cependant les meilleures paroles qu'elle pouvoit, pensant par ce moyen lui faire reconnoître sa faute. Mais il étoit dans une si grande fureur, qu'il n'étoit pas capable de profiter d'un bon conseil. Elle reçut encore plusieurs coups quelque usage qu'elle fît de ses jambes pour les éviter tant qu'il lui resta des forces. Mais se trouvant affoiblie par la grande quantité de sang qu'elle perdoit, & sentant que la mort approchoit, elle leva les yeux

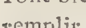
au ciel, & joignant les mains rendit graces à ſon Dieu qu'elle nommoit ſa force, ſa vertu, ſa patience, & ſa chaſteté, le ſupliant d'agréer le ſang, qui ſuivant ſon commandement étoit répandu par reſpect pour celui de ſon fils, dans lequel elle étoit fortement perſuadée, que toutes les pechez étoient lavez, & afacez de la memoire de ſa colere. Puis s'écriant, Seigneur recevez l'ame que vôtre bonté a rachetée, elle tomba le viſage en terre, & reçut encore pluſieurs coups de ſe miſerable. Après qu'elle eut perdu la parole & les forces, le malheureux prit par violence celle qui ne pouvoit plus ſe défendre. Sa brutalité étant aſſouvie, il s'enfuit avec tant de precipitation, qu'on n'a jamais pû le trouver depuis avec quelque diligence qu'on l'ait cherché. La jeune fille qui étoit couchée avec la Muletiere fut ſi éfrayée qu'elle ſe cacha ſous le lit. Mais voyant que l'homme étoit ſorti, vint à ſa maîtreſſe, & la trouvant ſans parole & ſans mouvement, cria par la fenêtre aux voiſins de venir à ſon ſecours. Ceux qui eſtimoient & aimoient la Muletiere autant que femme de la ville accoururent incontinent, & amenerent avec eux des Chirurgiens, qui trouverent qu'elle avoit vingt-cinq playes mortelles. Ils firent tout ce qu'ils pûrent pour la ſecourir;

mais il n'y eut pas moyen de la ſauver. Elle languit cependant encore une heure ſans parler, faiſant ſigne des yeux & des mains, & montrant par là qu'elle n'avoit pas perdu connoiſſance. Un homme d'Egliſe lui ayant demandé en quelle foi elle mouroit, elle répondit par des ſignes ſi évidens & auſſi peu équivoques que la parole, qu'elle mettoit ſa confiance en la mort de Jeſus-Chriſt, qu'elle eſperoit voir en ſa gloire celeſte. Ainſi avec un viſage tranquille, & les yeux élevez au Ciel, elle rendit ſon chaſte corps à la terre, & ſon ame à ſon Createur.

Son mari arriva dans le tems préciſément qu'on alloit la porter en terre, & fut bien ſurpris de voir ſa femme morte avant que d'en avoir ſû aucunes nouvelles. Mais quand on lui eut dit de quelle maniere elle étoit morte, il eut double ſujet de s'afliger. Auſſi ſa triſteſſe fut-elle ſi grande, qu'il penſa lui en coûter la vie. Cette martire de la chaſteté fut enterrée dans l'Egliſe de ſaint Florentin. Toutes les femmes vertueuſes de la ville aſſiſterent à ſa ſepulture, & lui firent autant d'honneur qu'il leur fut poſſible, s'eſtimant heureuſes d'être concitoyennes d'une femme de ſi grande vertu: Et celles qui avoient mal vécu voyant les honneurs qu'on faiſoit à la morte, ſe reformerent, & reſolurent de mieux vivre à l'avenir.

Voilà, Mesdames, une histoire veritable, & bien capable de porter à la chasteté, qui est une si belle vertu. Ne devrions-nous pas mourir de honte, nous qui sommes de bonne maison, de sentir nos cœurs pleins de l'amour du monde, puis que pour l'éviter une pauvre Muletiere n'a point aprehendé une mort si cruelle ? Telle se croit femme de bien qui n'a pas encore sû comme celle-ci resister jusques au sang. C'est pourquoi il faut s'humilier, puis que Dieu ne fait point des graces aux hommes parce qu'ils sont nobles ou riches; mais suivant qu'il plaît à sa bonté qui n'a point d'égard à l'apparence des personnes, il choisit ceux qu'il veut. Il honore de ses vertus & couronne enfin de sa gloire ceux qu'il a élus ; & souvent il choisit les choses basses & méprisées pour confondre celles que le monde croit hautes & honorables. Ne nous rejouïssons point de nos vertus, comme dit Jesus-Christ ; mais rejouïssons-nous de ce que nous sommes écrits dans le livre de vie. Les Dames furent si touchées de la triste & glorieuse mort de la Muletiere, qu'il n'y en eut pas une qui ne versât des larmes. Chacune se promettoit de travailler à suivre un pareil exemple en cas que la fortune les exposât à une pareille épreuve. Madame Oysille voyant enfin qu'on perdoit le tems, loüer la morte. Si vous ne dites quelque chose pour faire rire la compagnie, dit-elle à Saffredante

il n'y a personne de nous qui puisse oublier la faute que j'ai faite de la faire pleurer. Ainsi je vous donne ma voix. Saffredant qui eut bien souhaité de dire quelque chose de bon, & d'agreable à la compagnie, & sur tout à une des Dames, répondit, que cet honneur ne lui étoit pas dû, & qu'il y en avoit de plus âgez & de plus habiles que lui qui devoient parler les premiers. Mais puis qu'ainsi est, ajoûta-t-il, le meilleur est de se tirer d'afaire au plûtôt; car plus il y en aura qui parleront bien avant moi, plus mon tour sera difficile à remplir.







III. NOUVELLE.

Un Roi de Naples ayant abuſé de la femme d'un Gentilhomme porte enfin lui-même les cornes.

Comme j'ai ſouvent ſouhaité d'avoir eu part à la bonne fortune de celui dont je vais vous faire une conte, je vous dirai, que du tems du Roi Alfonce, le Prince de ſon ſiécle le plus amoureux, il y avoit à Naples un Gentilhomme bien fait, agreable, & en qui la nature & l'éducation avoient mis tant de perfections, qu'un vieux Gentilhomme lui donna ſa fille, qui pour la beauté & pour les agrémens ne cedoit en rien à ſon mari. Ils s'aimerent beaucoup durant les premiers mois de leur mariage. Mais le Carna-



val étant venu, & le Roi allant en maſque dans les maiſons, où chacun tâchoit de le recevoir de ſon mieux, il vint chez ce Gentilhomme, & y fut mieux reçu qu'il ne l'avoit été ailleurs. Les confitures, la muſique, les concerts, & pluſieurs autres divertiſſemens n'y furent pas oubliez : Mais ce qui pleut le plus au Roi fût la femme; la plus belle à ſon gré qu'il eût jamais vûe. A la fin du regal la Belle chanta avec ſon mari, & le fit de ſi bon air, qu'elle en parut beaucoup plus belle. Le Roi voyant deux perfections en une même perſonne, prit bien moins de plaiſir aux doux accords de ſon mari & d'elle, qu'à penſer aux moyens de les rompre. L'amitié mutuelle qu'il y avoit entr'eux lui paroſſoit un grand obſtacle à ſon deſſein. Il diſſimula ſa paſſion du mieux qu'il lui fut poſſible : Mais pour la ſoulager en quelque maniere, il regaloit les Seigneurs & Dames de Naples, & n'oublioit pas le Gentilhomme & ſa femme. Comme on croit aiſément ce que l'on voit, & que les Amans ont de bons yeux, il crut que ceux de cette Dame lui promettoient quelque choſe d'agreable pour l'avenir, pourvû que ceux du mari n'y fiſſent point d'obſtacle. Pour ſavoir ſi ſa conjecture étoit juſte, il fit faire au mari un voyage à Rome de quinze jours ou trois ſemaines. Il ne

fut pas plûtôt parti, que ſa femme qui ne l'avoit pas encore perdu de vûe pour ainſi dire, fut dans un très-grande affiction. Le Roi l'alla voir ſouvent, & la conſola de ſon mieux par paroles obligeantes & par preſens. En un mot il fit ſi bien, qu'elle ſe trouva non ſeulement conſolée, mais même bien aiſe de l'abſence de ſon mari. Avant les trois ſemaines que le mari devoit revenir elle fut ſi amoureuſe du Roi, qu'elle étoit auſſi afligée du retour de ſon Epoux, qu'elle l'avoit été de ſon départ. Pour n'être pas privée de la preſence du Roi il fut convenu entr'eux, que quand le mari iroit à la campagne elle en feroit avertir le Roi, qui pourroit la venir voir en toute ſûreté, & ſi ſecretement, que le mari qu'elle reſpectoit plus que ſa conſcience, ne ſe défiant de rien & ne ſachant rien, n'en feroit point bleſſé; eſperance qui faiſoit beaucoup de plaiſir à la Belle. Le mari de retour fut ſi bien reçû de ſa femme, qu'encore qu'il eût appris que le Roi la cheriſſoit pendant ſon abſence, il ne le pût jamais croire. Mais avec le tems ce feu qu'on cachoit avec tant de peine, commença peu à peu à ſe faire voir, & parut ſi viſiblement, que le mari juſtement allarmé prit ſi bien ſes meſures, qu'il n'eut preſque plus aucun lieu de douter. Mais comme il craignoit que celui qui lui faiſoit afront ne lui fît quelque

chofe de pis s'il remuoit, il refolut de diffimuler, aimant mieux vivre avec chagrin, que d'expofer fa vie pour une femme qui ne l'aimoit pas. Il fongea néanmoins dans fon reffentiment de rendre la pareille au Roi, s'il étoit poffible.

Comme il favoit que l'amour attaque principalement celles qui ont le cœur grand, il fe donna la liberté de dire un jour à la Reine, qu'il avoit de la douleur que le Roi fon Epoux la traitât avec indifference. La Reine à qui il étoit revenu quelque chofe des amours du Roi & de fa femme, répondit qu'elle ne pouvoit avoit l'honneur & le plaifir tout enfemble. Je fai bien, ajoûta-t-elle, que j'ai l'honneur dont une autre reçoit le plaifir; mais auffi celle qui a le plaifir n'a pas le même honneur que moi. Lui qui comprit fort bien à qui ces paroles s'adreffoient; l'honneur eft né avec vous, Madame, répondit-il d'abord. Vous étes de fi bonne maifon, que la qualité de Reine ou d'Imperatrice n'ajoûteroit rien à vôtre nobleffe: Mais vôtre beauté, vos agrémens, & vôtre honnêteté meritent tant de plaifir, que celle qui vous ravit celui qui vous eft dû, fe fait plus de tort qu'à vous. Car pour une gloire qui lui tourne à honte, elle perd autant de plaifir que vous ou femme du Royaume fauriez avoir: Et je puis vous dire, Madame, que la couronne à part le Roi n'eft

pas plus en état que moi de contenter une femme. Bien loin de cela je suis persuadé que pour satisfaire une femme de vôtre merite le Roi devroit souhaiter d'être de mon temperament. Quoique le Roi soit d'une complexion plus délicate que vous, répondit la Reine en riant, l'amour qu'il a pour moi me contente si fort, que je la préfere à toute autre chose. Si cela est, Madame, repliqua le Gentilhomme, je ne vous plains plus. Je sai que si le Roi avoit pour vous un amour aussi épuré que celui que vous avez pour lui, vous jouïriez au pied de la lettre du contentement, que vous dites: Mais Dieu ne l'a pas voulu, & il veut vous apprendre par là que vous ne devez pas vous en faire une divinité terrestre. Je vous avouë dit la Reine, que l'amour que j'ai pour lui est si grand, qu'il n'y a point de cœur qui puisse aimer avec tant de passion. Permettez-moi s'il vous plaît de vous dire, Madame, répartit le Gentilhomme, que vous ne connoissez pas bien l'amour de tous les cœurs. J'ose vous assurer, Madame, que tel vous aime d'un amour si parfait & si passionné, que celui que vous avez pour le Roi ne peut pas entrer en comparaison. Son amour se fortifie à mesure que celui du Roi s'affoiblit, & si vous le trouvez bon, Madame, vous serez recompensée de reste de tout ce que vous perdez.

La Reine commença de connoître tant à ſes paroles qu' à ſon air, que ſa langue étoit l'interprete de ſon cœur. Là deſſus elle va ſe rappeller qu'il cherchoit depuis long-tems les occaſions de lui rendre ſervice, & les cherchoit avec tant d'empreſſement, qu'il en étoit devenu tout melancolique. Ella avoit d'abord cru que ſa femme étoit la cauſe de ſa melancolie ; mais alors elle ne douta point que tout cela ne fût pour ſon compte. Comme l'amour ſe fait ſentir quand il eſt veritable, la Reine n'eut pas de peine à démêler ce qui étoit un ſecret pour tout le monde. Le Gentilhomme donc lui paroiſſant plus aimable que ſon mari, conſiderant d'ailleurs qu'il étoit abandonné de ſa femme comme elle l'étoit de ſon mari, animée de dépit & de jalouſie contre ſon époux, & d'amour pour le Gentilhomme. Faut-il ô Dieu! dit-elle en ſoûpirant & les larmes aux yeux, que la vengeance faſſe en moi ce que l'amour n'a jamais pû faire ? Le Gentilhomme qui comprit fort bien le ſens de cette exclamation, répliqua. La vengeance eſt douce, Madame, lors qu'au lieu de tuer ſon ennemi on donne la vie à un veritable ami. Il me ſemble qu'il eſt tems que la verité vous gueriſſe de l'amour peu raiſonnable que vous avez pour une perſonne qui n'en a point pour vous ; & qu'un amour juſte & bien fondé chaſſe

la crainte qui eſt fort mal logée dans un cœur auſſi grand & auſſi vertueux que l'eſt le vôtre. Mettons à part, Madame, vôtre qualité de Reine, & conſiderons que vous & moi ſommes les deux perſonnes du monde les plus indignement dupées & trahies de ceux que nous avons le plus parfaitement aimez. Vengeons-nous, Madame, moins pour leur rendre ce qu'ils nous prétent, qe pour ſatisfaire à l'amour, qui de mon côté ne ſauroit aller plus loin, à moins qu'il ne m'en coûte la vie, Si vous n'avez le cœur plus dur qu'un Dimant. vous devez ſentir quelque étincelle d'un feu que s'augmente à meſure que je fais des éforts pouri le cacher. Je ſoufre parce que je vous aime. Aimez-moi par pitié, ou du moins par reſſentiment. Vôtre merite eſt ſi parfait, qu'il eſt digne du cœur de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens; cependant vous étes mépriſée & abandonnée de celui qui vous avez abandonné tous les autres.

Ces paroles cauſerent à la Reine de ſi violens tranſports, que pour cacher le trouble de ſon eſprit, elle prit le Gentilhomme par le bras, & le mena dans un jardin prés de ſa chambre, où elle fut long tems à ſe promener ſans pouvoir lui dire un ſeul mot. Mais le Gentilhomme la voyant demi vaincuë, ne fut pas plûtôt au bout d'une allé

où perſonne ne pouvoit les voir, qu'il l'entretint de la bonne ſorte de la paſſion dont il lui avoit fait un ſi long ſecret. Comme ils ſe trouverent tous deux d'accord, ils ſe vengerent par repreſailles: Et il fut arrêté que toutes les fois que le Roi iroït voir la femme du Gentilhomme, le Gentilhomme viendroit voir la Reine. Ainſi trompant les trompeurs, ils furent quatre à partager le plaiſir dont deux s'imaginoient jouïr ſeuls. Cela étant fait chacun ſe retira, la Reine dans ſa chambre, & le Gentilhomme chez lui, tous deux ſi contens, qu'ils ne ſe ſouvenoient plus de leurs déplaiſirs paſſez. Le Gentilhomme bien loin d'avoir peur que le Roi allât voir ſa femme, ſouhaitoit au contraire qu'il la vît; & pour lui en donner occaſion il alloit à la campagne plus ſouvent qu'à l'ordinaire. Le Roi n'étoit pas plûtôt averti qu'il étoit à ſon village, qui n'étoit qu'à demi lieuë de la ville, qu'il alloit trouver la Belle; & la nuit n'étoit pas plûtôt venue, que le Gentilhomme de ſon côté ſe rendoit auprés de la Reine, où il faiſoit l'ofice de Lieutenant de Roi ſi ſecretement que jamais perſonne ne s'en apperceut. Ce commerce dura long-tems: Mais quelque ſoin que le Roi pût prendre pour cacher ſes amours, tout le monde en fut informé. Les honnêtes gens plaïgnoient beaucoup le Gentilhomme, duquel

plusieurs mauvais plaisans se moquoient, & lui faisoient les cornes par derriere, dequoi il s'appercevoit fort bien. Mais il étoit si aise qu'on se moquât de lui de cette maniere, qu'il estimoit autant les cornes que la couronne du Roi. Ce Prince étant avec la femme du Gentilhomme ne pût un jour s'empêcher de dire en riant devant le Gentilhomme même au sujet d'un bois de cerf qui étoit attaché dans la maison : Ce bois convient fort bien à cette maison. Le Gentilhomme qui n'avoit pas moins de cœur que le Roi, fit écrire sur ce bois : io porto le corna, ci ascun le vede, ma tal le porta chi no le crede. Le Roi retournant chez le Gentilhomme, & y trouvant ce nouvel écriteau lui en demanda l'explication. Si le cerf, répondit le Gentilhomme, ne sait pas le secret du Roi, il n'est pas juste que le Roi sache le secret du cerf. Contentez-vous de savoir, Sire, que tous ceux qui portent les cornes n'ont pas le bonnet hors de la tête; que les cornes sont si douces, qu'elles ne décoifent personne, & que tel les porte qui ne croit pas les porter. Le Roi vit bien par là qu'il savoit quelque chose de ses afaires; mais il ne soupçonna jamais ni la Reine ni lui. Cette Princesse joüa fort bien son rôlle; car plus elle étoit contente de la conduite de son époux, plus feignoit-

elle d'en être mal ſatisfait. Auſſi vécurent-ils de part & d'autre en bonne amitié, juſques à ce que la vieilleſſe vint traverſer leurs mutuels plaiſirs.

Voilà une hiſtoire, Meſdames, que je vous propoſe volontiers en exemple, afin que quand vos maris vous donneront les cornes, vous leur en donniez auſſi. Je ſuis fort aſſûrée, Saffredant, dit alors Emarſuite en riant, que ſi vous aimiez comme vous avez fait autrefois, vous ſoufririez des cornes auſſi grandes qu'un chêne, pour en donner une à vôtre gré: Mais aujourd'hui que vos cheveux commencent à griſonner, il eſt tems de faire tréve à vos deſirs. Quoique celle que j'aime, Mademoiſelle, ne me laiſſe aucune eſperance, repliqua Saffredant, & que l'âge ait épuiſé mes forces, le deſir me reſte encore tout entier. Mais puis que vous me cenſurez d'un ſi honnête deſir, vous conterez s'il vous plaît la quatriéme Nouvelle; & nous verrons ſi vous trouverez quelque exemple qui puiſſe me démentir. Une de la compagnie qui ſavoit que celle qui prenoit les paroles de Saffredant à ſon avantage n'en étoit pas aſſez aimée pour qu'il eût voulu porter des cornes de ſa façon, ne pût s'empêcher de rire de la maniere avec laquelle elle les avoit relevées. Saffredant qui ſentit que la rieuſe étoit au fait, en fut fort aiſe, & laiſſa parler Emarſuite. Pour faire voir, Meſdames,

à Saffredant & à toute la compagnie, dit alors Emarsuite, que toutes les femmes ne sont pas faites comme la Reine dont il vient de parler, & que tous les temeraires ne sont pas heureux, je vais vous entretenir de l'avanture d'une Dame qui jugea que le dépit d'échouër en amour étoit plus dificile à soûtenir que la mort même. Je ne nommerai point les personnes, parce que l'histoire est si nouvelle, que je ne manquerois pas de me faire des afaires avec leurs parens.



IV. NOU-



S. Freudenberg inv: De Longueil graveur Du Roy Sculp



IV. NOUVELLE.

Temeraire entreprise d'un Gentilhomme contre une Princesse de Flandres, & la honte qu'il en reçut.

Il y avoit en Flandre une Dame de la meilleure maison du païs, veuve pour la seconde fois, & n'ayant jamais eu d'enfans. Durant son veuvage elle se retira chez son frere qui l'aimoit beaucoup, & qui étoit un fort grand Seigneur, étant marié à une des filles du Roi. Ce jeune Prince donnoit fort au plaisir, & aimoit la chasse, les divertissemens, & les Dames, comme font d'ordinaire les jeunes gens. Il avoit une femme de fort mauvaise humeur, & qui ne s'accommodoit point

des divertiſſemens de ſon époux. Comme la ſœur étoit fort enjoüée, & néanmoins fort ſage & fort vertueuſe, elle accompagnoit toûjours le Prince par tout où il menoit ſon épouſe. Il y avoit à la Cour du Prince un Gentilhomme qui ſurpaſſoit tous les autres Courtiſans en taille, en beauté, & en bonne mine. Ce Cavalier voyant que la ſœur de ſon maître étoit une femme enjoüée & qui rioit volontiers, crut qu'il devoit tenter ſi un amant honnête homme ſeroit de ſon goût: Mais il trouva tout le contraire de ce que l'enjouëment de la belle veuve lui avoit fait eſperer. Cependant en faveur de ſa bonne mine & de ſon honnêteté elle fit grace à ſon audace, & lui faiſoit même connoître qu'elle n'étoit point fâchée qu'il lui parlât, l'avertiſſant au reſte de ne lui plus tenir le même langage; ce qu'il lui promit pour ne pas perdre la plaiſir & l'hônneur de l'entretenir. Mais ſa paſſion augmentant avec le tems, il oublia ſa promeſſe: cependant il n'eut point recours aux paroles, car l'experiènce lui avoit appris qu'elle ſavoit faire des réponſes ſages. Il crut enfin qu'étant veuve, jeune, vigoureuſe, & de bonne humeur, elle auroit peut-être pitié de lui & d'elle s'il pou-

voit la trouver en lieu qui fût à ſon avantage. Pour cet éfet il fit entendre au Prince qu'il avoit une maiſon qui étoit un fort bel endroit pour la chaſſe ; & que s'il lui plaiſoit d'y venir courre trois ou quatre cerfs dans la belle ſaiſon, il auroit le plus grand plaiſir qu'il eût jamais eu. Le Prince ſoit qu'il aimât le Gentilhomme, où qu'il fût bien aiſe de prendre le plaiſir de la chaſſe, lui promit d'aller chez lui, & lui tint parole. Il trouva une belle maiſon, & en auſſi bon ordre que ſi elle eût appartenu au plus riche Gentilhomme du païs. Il logea celle qu'il aimoit plus que ſoi-même dans un appartement qui étoit vis-à-vis de celui qu'il avoit donné au Prince & à la Princeſſe. La chambre de la belle veuve étoit ſi bien tapiſſée par le haut, & ſi bien natée par le bas, qu'il étoit impoſſible de s'appercevoir d'une trape qu'il avoit menagée dans la ruelle, & qui décendoit dans la chambre de la mere du Cavalier, femme âgée & infirme. Comme la bonne femme touſſoit beaucoup, & qu'elle craignoit que le bruit de ſa toux n'incommodât la Princeſſe, elle changea de chambre avec ſon fils. Il ne ſe paſſoit point de ſoir que la vieille Dame ne portât des confitures

à la belle veuve. Son fils ne manquoit pas de l'y accompagner : & comme il étoit fort aimé du frere, il lui étoit permis de ſe trouver au coucher & au lever de la ſœur, où il trouvoit toûjours de quoi augmenter ſon amour. Il fut un ſoir ſi tard avec la Princeſſe, que voyant qu'elle s'endormoit, il fut contraint de la laiſſer, & de ſe retirer dans ſa chambre. Il prit la plus belle chemiſe & la mieux parfumée qu'il eût, & un bonnet de nuit ſi propre & ſi riche qu'il n'y manquoit rien ; puis ſe regardant au miroir il fut ſi content de ſoi-même, qu'il crut qu'il n'y avoit point de Dame qui pût tenir contre ſa beauté & ſa bonne mine. Se promettant donc des merveilles de ſon entrepriſe, il ſe mit dans ſon lit, où il ne croyoit pas faire long ſéjour, parce qu'il eſperoit d'en avoir un meilleur & un plus agréable.

Il n'eut pas plûtôt congedié ſes gens, qu'il ſe leva, & ferma la porte. Il fut long tems à écouter s'il n'entendroit point de bruit à la chambre de la Princeſſe, qui comme on a déja dit, étoit au deſſus de la ſienne. Quand il pût s'aſſûrer que tout dormoit, il ſe mit en devoir de commencer ſa belle entrepriſe, & abbatit peu à peu la trape, qui étoit ſi bien faite, & ſi bien garnie de drap,

qu'il ne fit pas le moindre bruit. Ayant monté par là dans la ruelle de la Princesse qui dormoit profondément, il se coucha sans céremonie auprés d'elle, sans avoir égard ni aux obligations qu'il lui avoit, ni à la maison dont elle étoit, & sans en avoir au prealable son consentement. Elle le sentit plûtôt entre ses bras, qu'elle ne s'apperçeut de son arrivée. Mais comme elle étoit forte elle se débarassa de ses mains, & en lui demandant qui il étoit, elle se servit si bien de ses mains & de ses ongles, que craignant qu'elle ne criât au secours, il se mit en devoir de lui fermer la bouche avec la couverture; mais il n'en pût jamais venir à bout. Car comme elle vit qu'il faisoit de son mieux pour la deshonorer, elle fit de son mieux pour s'en défendre, & appella de toute sa force sa Dame d'honneur qui couchoit dans sa chambre; femme âgée & fort sage qui courut en chemise au secours de sa maîtresse.

Le Gentilhomme se voyant découvert, eut tant de peur d'être reconnu, qu'il décendit par sa trape le plus vîte qu'il pût, son desespoir de s'en retourner en si mauvais état ne fut pas moins grand qu'avoit été le desir

& la confiance d'être bien reçu. Il retrouva ſur ſa table ſa chandelle & ſon miroir, & ſe vit le viſage tout ſanglant d'égratignures & de morſures. Le ſang ruiſſelant ſur la belle chemiſe, qui étoit plus ſanglante que dorée. Te voilà, beauté cruelle, recompenſée de ton merite, dit alors l'infortuné. Tes vaines promeſſes m'ont fait entreprendre une choſe impoſſible, & qui bien loin d'augmenter mon bonheur, ſera peut-être un ſurcroît de malheur. Dequoi deviendrai-je ſi elle ſait que contre ma promeſſe j'ai fait cette folie? Le moins qui m'en puiſſe arriver eſt d'être banni de ſa preſence. Devois-je employer la fraude pour ravir un bien que ma naiſſance & ma bonne mine pouvoient me faire obtenir par des voyes legitimes? Eſt ce par violence que je devois me rendre maître de ſon cœur? Ne devois-je pas atendre au contraire que l'amour m'en mît en poſſeſſion pour recompenſer ma patience & mes longs ſervices? car ſans amour à quoi aboutiſſent la vertu & le credit d'un Amant? Le reſte de la nuit ſe paſſa à faire ces triſtes reflexions, qui furent ſouvent interrompues par des larmes, des regrets, & des doleances qui ne peuvent s'exprimer. Le matin venu le Gentilhomme

ſit le malade pour cacher le deſordre de ſon viſage, faiſant ſemblant de ne pouvoir ſoufrir la lumiere juſques à ce que la compagnie fût ſortie. La Dame perſuadée qu'il n'y avoit perſonne à la Cour capable de faire un coup ſi méchant & ſi déterminé, que celui qui avoit eu la hardieſſe de lui déclarer ſon amour, viſita la chambre avec ſa Dame d'honneur; mais ne trouvant point d'endroit par où l on pût être venu, elle ſe mit en groſſe colere. Soyez aſſûrée, dit-elle à la Damme d'honneur, que le Seigneur de cette maiſon a fait le coup. Mais je m'en vengerai, & l'autorité de mon frere immolera ſa tête à ma chaſteté. La Dame d'honneur voyant ſes tranſports; je ſuis ravie, Madame, lui dit-elle, que l'honneur vous ſoit ſi precieux, que de ne vouloir pas épargner la vie d'un homme qui l'a expoſée par un excez d'amour: Mais en cela comme en autre choſe tel recule ſouvent en penſant avancer. Dites-moi donc, Madame, la pure verité. A-t-il eu quelque choſe de vous? Rien je vous aſſûre, répondit la belle Veuve, que des égratignures & des coups de poing; & à moins qu' il n'ait trouvé un bon Chirurgien, je ſuis perſuadée que nous en verrons demain des marques.

Cela étant, Madame, repliqua la Dame d'honneur, il me ſemble que vous devez plûtôt louër Dieu, que de penſer à vous venger. Puiſqu'il a eu le cœur de tenter une pareille entrepriſe, le dépit de n'y avoir pas réüſſi lui ſera plus ſenſible que la mort même. Voulez-vous être vengée d'une maniere qui vous faſſe honneur? Abandonnez-le à ſon amour & à ſa honte qui ſauront bien mieux le faire ſoufrir que vous. Ne tombez pas, Madame, dans l'inconvenient où il s'eſt jetté. Il s'étoit promis le plus doux de tous les plaiſirs, & il s'eſt précipité dans la plus cruelle douleur où l'on puiſſe jamais tomber. Profitez de ſon exemple, Madame, & ne diminuez point vôtre gloire en penſant l'augmenter. Si vous vous plaignez de l'aventure, vous allez publier ce que perſonne ne ſait; car vous pouvez compter que de ſon côté ce ſera un ſecret éternel. Supoſé que le Prince vous faſſe la juſtice que vous demandez, & qu'il en coûte la vie au Gentilhomme, on dira que vous l'avez ſacrifié aprés lui avoir tout accordé: Et la plûpart des gens croiront dificilement qu'il eût fait une pareille entrepriſe ſi vous ne l'y aviez encouragé. Vous étes belle, jeune, & en-

jouée. Toute la Cour fait que vous recevez bien le Gentilhomme que vous foupçonnez : Ainfi chacun jugera qu'il n'a entrepris cela que parce que vous l'avez bien voulu. Vôtre honneur qui n'a foufert jufqu'ici aucune atteinte, deviendra pour le moins douteux dans tous les lieux où l'avanture fera contée.

La Princeffe fe rendit à de fi bonnes raifons, & demanda à fa Dame d'honneur ce qu'elle devoit faire. Puifque vous trouvez bon, Madame, répondit la Demoifelle, que je vous parle avec liberté, & avec le zélle que j'ai toûjours eu pour vous, je vous dirai qu'il me femble que vous devez avoir une veritable joie, que l'homme le mieux fait que je connoiffe n'ait pû ni par amour ni par violence vous détourner du chemin de la vertu. Cela doit, Madame, vous obliger à vous humilier devant Dieu, & à reconnoître que c'eft fon ouvrage & non pas le vôtre. En éfet plufieurs femmes ont vécu avec plus d'autorité que vous, & n'ont pas laiffé de fe rendre à des hommes qui ne meritoient pas fi bien d'être aimez que lui.

Vous devez être plus en garde que jamais contre tout ce qui s'apelle discours tendres, & considerer que plusieurs ont resisté aux premieres attaques, qui ont succombé aux secondes. Souvenez-vous, Madame, que l'amour est aveugle, & qu'il aveugle de maniere qu'on croit n'avoir rien à craindre, lors même qu'on est le plus exposé. Il me semble donc Madame, que vous ne devez dire à personne ce qui vous est arrivé; & quand même il voudroit vous en parler, faites semblant de ne pas entendre. Par là vous éviterez deux inconveniens: L'un est la vaine gloire de la victoire que vous avez remportée; L'autre le plaisir que vous pourriez prendre de vous souvenir de choses si agreables à la chair, que les plus chastes ont bien de la peine, quelques éforts qu'elles fassent, à s'empêcher d'en sentir quelque chose. D'un autre côté, Madame, afin qu'il ne croye pas que ce qu'il a fait soit de vôtre goût, je suis d'avis que vous lui fassiez sentir sa folie, en lui retranchant peu à peu quelque chose du bon accueil que vous aviez coûtume de lui faire. Il sentira en même tems que vous avez bien de la bonté de vous contenter de vôtre victoire, &

de renoncer à la vengeance. Dieu vous faſſe la grace, Madame, de perſeverer dans la vertu qu'il a miſe en vous, & que reconnoiſſant qu'il eſt le Principe de tous les biens, vous l'aimiez & le ſerviez à l'avenir mieux que vous n'avez fait juſqu'ici.

La Princeſſe ſuivit le ſage conſeil de ſa Demoiſelle, & dormit le reſte de la nuit avec autant de tranquilité, que le Gentilhomme veilla avec trouble & inquietude. Le lendemain le Prince voulant s'en retourner demanda ſon hôte. On lui dit qu'il étoit ſi malade qu'il ne pouvoit voir la lumiere, ni entendre parler perſonne. Le Prince en fut ſurpris, & voulut l'aller voir: Mais ayant appris qu'il repoſoit, & ne voulant pas l'éveiller, il partit ſans lui dire adieu avec ſa femme & ſa ſœur. Celle-ci concluant que les marques qu'elle avoit fait au Gentilhomme, & qu'il ne vouloit pas faire voir, étoient le veritable pretexte de ſa maladie, n'eut plus aucun doute que ce ne fût lui qui lui avoit fait la piece. Le Prince lui manda ſouvent de revenir à la Cour; mais il n'obeït qu'aprés qu'il fut bien gue-

ri de toutes ſes bleſſures, à la reſerve de celles que l'amour & le dépit lui avoient fait au cœur. De retour à la Cour il parut tout autre, & ne pût ſans rougir ſoûtenir la preſence de ſa charmante ennemie. Quoi qu'il fût le plus hardi de toute la Cour, il fut ſi déconcerté, qu'il parut ſouvent devant elle tout décontenancé; nouvelle preuve que les ſoupçons de la Belle étoient bien fondez. Auſſi rompit-elle avec lui peu à peu. Quelque adroitement qu'elle pût le faire, il ne laiſſa pas de s'en appercevoir; mais il n'oſa pas le témoigner de peur de pis. Il garda ſon amour dans le cœur, & ſoufrit patiemment une diſgrace qu'il avoit bien meritée.

Voilà, Meſdames, une hiſtoire qui doit faire peur à ceux qui veulent s'emparer de ce qui ne leur appartient pas, & relever le courage aux Dames par la conſideration de la vertu de la jeune Princeſſe, & du bon ſens de ſa Demoiſelle. Si pareille choſe arivoit à quelqu'une de vous, le remede eſt tout trouvé. Il me ſemble, dit Hircan, que le Gentilhomme dont vous venez de parler avoit ſi peu de cœur, qu'il ne meritoit pas qu'on

lui fît honneur de relever ſon aventure. Puiſqu'il avoit une ſi belle occaſion rien ne devoit l'empécher d'en profiter. Il n'étoit pas bien amoureux, puiſque la crainte de la mort & de la honte trouva place dans ſon cœur. Et qu'eût fait le pauvre Gentilhomme contre deux femmes, dit alors Nomerfide? Il faloit tuer la vieille, répliqua Hircan, & la jeune ſe voyant ſeule auroit été demi vaincue.

Tuer, repartit Nomerfide! vous voudriez donc faire un meurtrier d'un Amant? De l'humeur dont vous étes on doit craindre de tomber entre vos mains. Si j'avois pouſſé les choſes ſi loin, continua Hircan, je me croirois perdu de réputation ſi je n'en venois pas à la concluſion. Trouvez-vous étrange, dit alors Guebron, qu'une Princeſſe élevée à la vertu ſoit dificile à prendre à un ſeul homme? Vous ſeriez donc bien ſurpris ſi l'on vous diſoit qu'une femme du commun a échapé à deux hommes? Guebron, dit Emarſuite, je vous donne ma voix pour dire la cinquiéme Nouvelle. Je ſuis trompée ſi vous n'en ſavez quelqu'une de cette pauvre femme, qui ne déplaira pas à la com-

pagnie. Puiſqu'ainſi eſt, répondit Guebron, je vais vous conter une hiſtoire que je tiens pour veritable parce que je m'en ſuis informé ſur les lieux. Vous verrez par là que les Princeſſes ne ſont pas les ſeules ſages & les ſeules vertueuſes, & que ceux qui paſſent ſouvent pour fort amoureux & fort fins, ne le ſont pas autant qu'on penſe.




S. Freudenberg inv. Carl Guttenberg sculp.



V. NOUVELLE.

Une Bateliere échapa à deux Cordeliers qui vouloient la forcer, et fit ſi bien que leur crime fut ſû de tout le monde.

Il y avoit au port à Coulon prés de Niort une Bateliere qui ne faiſoit jour & nuit que paſſer des gens. Deux Cordeliers de Niort paſſerent ſeuls la riviere avec elle. Comme le trajet eſt un des plus larges qu'il y ait en France, de peur qu'elle ne s'ennuyât ils s'aviſerent de lui parler d'amour. Elle fit à cela la réponſe qu'elle devoit. Mais les bons peres qui n'étoient ni fatiguez du travail du paſſage, ni refroidis de la froideur de l'eau, ni honteux du

refus de la femme, résolurent de la forcer, ou de la jetter dans la riviere si elle faisoit la fâcheuse. Elle aussi sage & aussi fin qu'ils étoient fous et malins, leur dit: Je ne suis pas si dificile que vous pourriez croire: Mais je vous prie accordez-moi deux choses, & vous verrez que j'ai plus d'envie de vous satisfaire, que vous n'en avez d'être satisfaits. Les Cordeliers jurerent par leur bon saint François qu'il n'y avoit rien qu'ils ne lui accordassent pour avoir d'elle ce qu'ils souhaitoient. Je vous demande premiérement, dit-elle, que vous me promettiez & juriez, qu'homme vivant ne saura jamais de vous ce qui se passera entre nous; ce qu'ils firent trés-volontiers. Je vous demande en second lieu d'avoir afaire à moi l'un aprés l'autre; car je serois trop honteuse si cela se faisoit en presence de vous deux. Convenez entre vous qui m'aura la premiere. Cela fut trouvé juste, & le plus jeune donna la preference au plus vieux.

En approchant d'une petite Isle, elle dit au jeune Cordelier: Faites là vos oraisons tandis que vôtre camarade & moi passerons dans une autre Isle. Si au retour il se trouve bien de moi nous le laisserons ici, & nous en irons en-

femble. Le jeune fauta d'abord dans l'Isle en attendant le retour de fon compagnon que la Bateliere mena à une autre Isle. Quand ils furent arrivez elle fit femblant d'attacher fon bateau, & dit au Moine : Voyez je vous prie où nous pourrons nous mettre. Le Cordelier mit bonnement pied à terre pour chercher un lieu commode. Il n'y fut pas plûtôt que donnant du pied contre un arbre, elle reprit le large, & laiffa les bons Peres aufquels elle fit force huées. Attendez, Meffieurs, leur difoit-elle, que l'Ange de Dieu vienne vous confoler; car pour aujourd'hui vous n'aurez rien de moi. Les Cordeliers fe voyant dupez fe mirent à genoux fur le rivage, lui demandant par grace de ne leur point faire cet afront, & de les mener au port avec promeffe qu'ils ne lui demanderoient rien. Je ferois bien fole, leur difoit-elle toûjours chemin faifant, de me remettre entre vos mains puifque je m'en fuis tirée.

De retour à fon village, elle dit à fon mari ce qui s'étoit paffé, & avertit la juftice de venir prendre deux Loups dont elle avoit fû éviter la dent. La juftice y alla fi bien accompagnée, qu'il n'y eut petit ni grand qui ne voulût avoir part à cette chaffe. Les pauvres

Moines voyant venir ſi groſſe compagnie ſe cacherent chacun dans ſon Isle, comme fit Adam devant Dieu aprés qu'il eut mangé la pomme. La honte leur fit enviſager la grandeur de leur peché, & la peur d'être punis les éfrayoit ſi fort, qu'ils paroiſſoient demi morts. Cela n'empécha pas qu'ils ne fuſſent pris & menez priſonniers; ce qui ne ſe fit pas ſans être moquez & huez des hommes & des femmes. Ces bons peres, diſoient les uns, nous prêchent la chaſteté, & veulent forcer nos femmes. Ils n'oſent toucher l'argent, diſoit le mari, mais ils veulent bien manier les cuiſſes des femmes quoi qu'elles ſoient plus dangereuſes. Ce ſont des tombeaux, diſoient les autres, dont les dehors ſont blanchis; mais le dedans eſt plein de pourriture. A leurs fruits s'écrioit un autre, vous connoiſſez la nature de ces arbres. Tous les paſſages de l'Ecriture contre les hipocrites furent citez contre les pauvres priſonniers. Le Prieur vint enfin à leur ſecours, les demanda, & les eut, le Magiſtrat aſſûrant qu'il les puniroit plus rigoureuſement que la juſtice ſeculiere ne ſauroit faire. Pour réparation aux parties intereſſées, le Prieur promit qu'ils diroient autant de Meſſes & des prieres qu'on ſouhaiteroit. Le Magiſtrat ſe contenta de cela, & rendit les

prisonniers. Comme le Gardien étoit homme de bien, ils en furent chapitrez de maniere, que jamais ils ne passerent depuis la riviere, sans faire le signe de la croix, & se recommander à Dieu.

Si cette Bateliere eut l'esprit de tromper deux hommes si malins, que doivent faire ceux qui ont vû & lû tant de beaux exemples ? Si celles qui ne savent rien, & qui n'entendent qu'à peine deux bons Sermons par an, qui n'ont le loisir que de penser à gagner leur vie, gargent leur chasteté avec soin, que ne doivent point faire celles qui ayant leur vie gagnée ne s'occupent qu'à lire les saintes lettres, à entendre des prédications, & à s'exercer à sorte de vertus ? C'est à cela qu'on connoît que le cœur est veritablement vertueux; car plus l'homme est simple & peu éclairé, plus sont grands les ouvrages de l'Esprit de Dieu. Malheureuse la Dame qui ne conserve pas avec soin le trésor qui lui fait tant d'honneur étant bien gardé, et tant de deshonneur au contraire quand elle le garde mal ! Il me semble, Guebron, dit Longarine, qu'il ne faut pas avoir beaucoup de vertu pour refuser un Cordelier. Il me semble au contraire qu'il se-

roit impoſſible d'aimer ces ſortes de gens. Celles qui ne ſont pas accoûtumées, repliqua Guebron, d'avoir des Amans comme vous en avez, ne mépriſent pas tant les Cordeliers. Ils ſont bien faits, vigoureux, gens de relais, parlans comme des Anges, & la plûpart importuns comme des Diables. Ainſi les Griſetes qui échapent de leurs mains ont bien de la vertu. Oh! par ma foi dit alors Nomerfide, en hauſſant la voix, vous en direz tout ce que vous voudrez; mais j'aurois mieux aimé qu'on m'eût jetté dans la riviere, que de coucher avec un Cordelier. Vous ſçavez donc nager, repartit Oyſille en riant? Nomerfide ne trouva pas cela bon, & croyant qu'elle ne lui faiſoit pas toute la juſtice qu'elle meritoit, elle répondit avec chaleur. Il y en a qui ont refuſé des gens qui valent mieux que des Cordeliers, ſans pourtant en faire ſonner la trompete. Encore moins ont-ils fait batre le tambour de ce qu'ils ont fait, reprit Oyſille, qui rioit de la voir fâchée. Je vois bien, dit alors Parlamente, que Simontault a envie de parler. Je lui donne ma voix, parce que je vois à ſon air qu'après deux triſtes Nouvelles, il ne manquera pas de nous en conter une qui ne nous fera

point pleurer. Je vous remercie, répondit Simontault; car en me donnant vôtre voix peu s'en faut que vous ne m'appelliez plaisant; qualité que je n'aime pas, pour m'en venger je vais vous montrer qu'il y a des femmes qui font les chaſtes à l'égard de certaines gens & pour quelque tems, qui ſont néanmoins dans le fond telles que va vous les repreſenter l'hiſtoire veritable que vous allez entendre.





S. Freudenberg, inv. *De Longueil, G. du R.*



VI. NOUVELLE.

Stratageme d' une femme qui fit évader ſon Galant lors que ſon mari, qui étoit borgne, croyoit le ſurprendre avec elle.

Charles dernier Duc d' Alençon, avoit un valet de chambre borgne, qui ſe maria avec une femme beaucoup plus jeune que lui. Le Duc & la Ducheſſe aimoient ce valet autant que Domeſtique de cet ordre qui fut en leur maiſon; ce qui étoit cauſe qu'il ne pouvoit aller voir ſa femme auſſi ſouvent

qu'il l'eût voulu. La femme qui ne s'accommodoit pas d'une ſi longue abſence, oublia tellement ſon honneur & ſa conſcience, qu'elle s'amouracha d'un jeune Gentilhomme du voiſinage. On en parla enfin, & le bruit en fut ſi grand, qu'il parvint juſqu'au mari, qui ne pouvoit le croire tant ſa femme lui témoignoit d'amitié. Il réſolut néanmoins un jour de ſavoir ce qui en étoit, & de ſe venger s'il pouvoit de celui qui lui faiſoit cet afront. Pout cet éfet il feignit d'aller en quelque lieu prés de là pour deux ou trois jours ſeulement. Il ne fut pas plûtôt parti, que ſa femme envoya querir le Galant. A peine avoient-ils été demi-heure enſemble, que le mari arrive, & heurte de toute ſa force. La Belle qui connut bien que c'étoit ſon mari, le dit à ſont Amant, qui en fut ſi étonné, qu'il eût voulu être encore au ventre de ſa mere. Comme il peſtoit contre elle & contre l'amour qui l'avoient expoſé à un tel danger, la Belle le raſſûra, & lui dit de ne ſe mettre point en peine; qu'elle trouveroit moyen de le tirer d'afaire ſans qu'il lui en coûtât rien, & qu'il n'avoit qu'à s'habiller le plus promptement qu'il pourroit. Le mari cependant heurtoit

toûjours, & appelloit ſa femme à tue tête: mais elle faiſoit ſemblant de ne le pas connoître. Que ne vous levez-vous, diſoit-elle tout haut au valet, pour aller faire taire ceux qui font tant de bruit à la porte? Eſt-il heure de venir chez des gens d'honneur? Si mon mari étoit ici il vous en empécheroit bien. Le mari entendant la voix de ſa femme l'appella de toute ſa force, & criant ma femme ouvrez-moi: me ferez-vous demeurer à la porte jusqu' au jour? Quand elle vit que ſon Amant étoit prét à ſortir: ô mon mari, dit-elle à ſon époux, que je ſuis aiſe que vous ſoyez venu. Mon eſprit s'occupoit à un ſonge qui me faiſoit le plus grand plaiſir que j'aye reçu de ma vie. Il me ſembloit que vôtre œil étoit devenu bon. Sur cela elle l'embraſſa & le baiſa, & le prenant par la tête, elle lui fermoit d'une main ſon bon œil, & lui demandoit, s'il ne voyoit pas mieux que de coûtume? Pendant que le mari avoit l'œil fermé le Galant s'évada. Le mari s'en défia & lui dit: Je ne vous obſerverai plus, ma femme: Je croyois vous tromper; mais j'ai été la dupe, & vous m'avez fait le tour le plus fin qui ait jamais été inventé. Dieu veuille vous

convertir ; car il n'y a point d'homme qui puiſſe ramener une méchante femme à moins que de la faire mourir. Mais puiſque les égards que j'ai eu pour vous n'ont pû vous rendre plus ſage, peut-être que le mépris avec lequel je veux deſormais vous regarder vous ſera plus ſenſible, & produira un meilleur éfet. Aprés cela il s'en alla, & la laiſſa bien étonnée. Cependant les ſolicitations des parens & des amis, les excuſes & les larmes de la femme, l'obligerent de revenir encore avéc elle.

Vous voyez par là, Meſdames, combien une femme eſt habile à ſe tirer d'un mauvais pas. Si pour cacher un mal elle trouve promptement un expedient, je croi qu'elle feroit encore plus prompte & plus ingenieuſe pour trouver moyen de s'empécher de faire un bien ; car comme j'ai entendu dire, le bon eſprit eſt toûjours le plus fort. Vous parlerez de fineſſes tant que vous voudrez, dit Hircan ; mais je croi que ſi la même choſe vous eût arrivé, vous n'auriez ſû la cacher. J'aimerois autant, répondit Nomerfide, que vous diſſiez tout net, que je ſuis

la plus fote femme du monde. Je ne dis pas cela, réplica Hircan; mais je vous regarde comme une femme plus propre à s'allarmer d'un bruit, qu'à trouver finement moyen de le faire ceffer. Il vous femble, repartit Nomerfide, que tout le monde eft fait comme vous, qui pour étoufer un bruit en faites courir un autre. Il eft à craindre que la couverture ne ruine enfin fa compagnie, & que le fondement ne foit fi chargé de couvertures, que l'édifice n'en foit renverfé. Mais quoique vous paffiez pour un homme fort fin, fi vous croyez que les hommes ayent plus de fineffes que les femmes, je vous cede mon rang pour nous en compter quelqu'autre. Et même pour nous apprendre bien des malices vous n'avez qu'à vous propofer pour exemple. Je ne fuis pas ici, répondit Hircan, pour me faire pire que je ne fuis, quoiqu'il y en ait qui en difent plus que je ne voudrois. En difant cela il regarda fa femme. Que je ne vous empéche point, lui dit-elle d'abord, de dire la verité. J'aime mieux vous entendre conter vos fineffes, que de vous les voir faire: Mais foyez affûré que rien ne peut diminuer l'amour que j'ai pour vous. Auffi ne me plains-je pas, répartit Hircan,

des faux jugemens que vous avez fait de moi. Ainſi puiſque nous nous connoiſſons l'un l'autre, nous n'en ſerons que plus tranquilles à l'avenir. Mais je ne ſuis pas homme à conter de moi une hiſtoire dont la verité puiſſe vous chagriner. Toutefois j'en dirai une d'une perſonne qui étoit bien de mes amis.







S. Freudenberg, inv. De Longueil, G. du R.



VII. NOUVELLE.

Un Marchand de Paris trompa la mere de ſa maîtreſſe pour lui cacher ſes amours.

Il y avoit à Paris un Marchand amoureux d'une fille de ſon voiſinage, ou pour mieux dire plus aimé d'elle, qu'elle ne l'étoit de lui: car il ne faiſoit ſemblant de l'aimer que pour cacher une autre amourete plus relevée & plus honorable. Mais elle qui vouloit bien être trompée, l'aimoit tant qu'elle oublia la maniere avec laquelle les femmes ont de coûtume de refuſer les hommes. Le Marchand aprés s'être long-tems donné la peine d'aller

dans les lieux où il pouvoit la trouver, la faisoit venir à son tour où il vouloit. La mere qui étoit une honnête femme s'en apperceut, & défendit à sa fille sous peine du Convent de ne jamais parler à ce Marchand : Mais la fille qui aimoit plus le Marchand qu'elle ne craignoit sa mere, fit encore pis qu'auparavant. La fille étant un jour seule en une Garderobe, le Marchand entra. Trouvant la Belle en lieu commode, il se mit en devoir de l'entretenir de choses où il ne faut point de témoins. Une servante qui avoit vû entrer le Galant, courut le dire à la mere, qui vint au plus vîte interrompre l'entretien. La fille l'entendant venir dit au Marchand les larmes aux yeux: L'amour que j'ai pour vous, mon Ami, va me coûter bon. Voici ma mere qui va se convaincre de ce qu'ella a toûjours craint. Le Marchand sans s'étonner quitte incontinent la fille, va au devant de la mere, lui saute au cou, l'embrasse le plus fort qu'il peut, & avec la fureur où la fille l'avoit déja mis, il jetta la bonne femme sur un petit lit. La pauvre vieille fut si surprise de cette maniere d'agir, qu'elle ne savoit que lui dire, sinon que voulez-vous faire? Révez-vous? Tout cela n'étoit pas capable de lui faire lâcher prise, comme si c'eût été la plus belle fille du monde : Et sans

qu'elle

qu'elle cria, & qu'à ſon cri les valets & les ſervantes vinrent à ſon ſecours, elle auroit paſſé par où elle craignoit que ſa fille paſſât. Les Domeſtiques tirerent la bonne femme à force de bras d'entre les mains du Marchand, ſans que la pauvre creature ait jamais ſû, ni pû ſavoir pourquoi il l'avoit ainſi tourmentée. Durant ce grabuge la fille ſe ſauva chez une de ſes voiſines, où il y avoit nôce. Le Marchand & ſa maîtreſſe ont ſouvent ri aux dépens de la bonne femme, qui ne s'apperceut jamais de leur commerce.

Vous voyez par là, Mesdames, qu'un homme a été aſſez fin pour tromper une vieille & pour ſauver l'honneur d'une jeune. Si je vous nommois les perſonnes, ou que vous euſſiez vû la contenance du Marchand & la ſurpriſe de la bonne vieille, vous auriez eu la conſcience bien délicate ſi vous n'en aviez ri. Il ſufit que je vous prouve par cette hiſtoire que les hommes ne ſont pas moins ingenieux que les femmes pour inventer au beſoin des expediens ſur le champ : Ainſi, Meſdames, vous ne devez pas aprehender de tomber entre leurs mains, puiſque vous voyez qu'ils trouvent des reſſources qui mettent vôtre honneur à couvert. Je confeſſe, Hircan, répondit Longarine, que le conte eſt

plaiſant, & la ruſe bien inventée ; mais il ne s'enſuit pas pour cela que ce ſoit un exemple que les filles doivent imiter. Je croi bien qu'il y en a qui voudroient vous le faire trouver bon ; mais vous étes trop habile pour vouloir que vôtre femme & vôtre fille, deſquelles vous aimez mieux l'honneur que le plaiſir, jouaſſent à pareil jeu. Je croi qu'il n'y auroit perſonne qui les obſervât de plus prés, & qui y remediât plûtôt que vous. En conſcience, repliqua Hircan, ſi ma femme avoit fait la même choſe, je ne l'eſtimerois pas moins, pourvû que je n'en ſûſſe rien. Je ne ſai ſi quelqu'un n'a point fait un ſi bon tour : Mais heureuſement comme j'ignore tout, je ne prens rien pour mon compte. Les méchans, dit alors Parlamente, ſont toûjours défians ; mais bienheureux ſont ceux qui ne donnent pas ſûjet de ſe faire ſoupçonner. Je n'ai guere vû de feu, reprit Longarine, qui ne fît quelque fumée ; mais j'ai bien vû de la fumée où il n'avoit point de feu ; car auſſi ceux qui ont le cœur mauvais ſoupçonnent également quand il y a du mal, & quand il n'y en a point. Vous avez, Longarine, ajoûta Hircan, ſi bien ſoûtenu les Dames injuſtement ſoupçonnées, que je vous donne ma voix pour dire vôtre Nouvelle. J'eſpere que vous ne

nous ferez pas pleurer, comme a fait Madame Oyſille, par trop louër les femmes de bien. Puiſque vous avez envie que je vous faſſe rire à mon ordinaire, repliqua Longarine, en riant de tout ſon cœur, ce ne ſera pas aux dépens du ſexe. Je vous ferai voir combien il eſt aiſé de tromper des femmes jalouſes qui croient être aſſez ſages pour tromper leurs maris.





S. Freudenberg, inv. De Longueil, G. du R.



VIII. NOUVELLE.

D'un homme qui ayant couché avec sa femme pensant coucher avec sa servante, y envoya son voisin qui le fit cocu sans que sa femme en sût rien.

Il y avoit dans la Comté d'Allez un nommé Bornet, qui avoit épousé une femme vertueuse, de laquelle il aimoit l'honneur & la reputation, comme font je croi de leurs femmes tout les maris qui sont ici. Quoi qu'il voulût que sa femme lui fût fidéle, il ne vouloit pas être obligé à la même fidélité. En effet il s'amouracha de sa servante. Ce qu'il

craignoit dans ce changement étoit que la diversité des viandes ne lui pleût pas. Il avoit un voisin de même étofe que lui, nommé Sandras, Tambour & Tailleur de son métier. Il y avoit entr' eux une si parfaite amitié, que tout étoit commun hormis la femme. Bornet déclara donc à son ami le dessein qu'il avoit fait sur la servante. Non seulement il l'approuva; mais fit même ce qu'il pût pour le faire réüssir dans l'esperance d'avoir part au gâteau. La servante qui ne vouloit point y entendre, se voyant persecutée de tous côtés, s'en plaignit à sa maîtresse, & la pria de trouver bon qu'elle s'en allât chez ses parens, ne pouvant plus vivre dans cette persecution. La maîtresse qui aimoit beaucoup son mari, & duquel elle étoit déja jalouse, fut bien aise d'avoir ce reproche à lui faire, & de pouvoir lui montrer que c'étoit avec raison qu'elle le soupçonnoit. Pour cet effet elle obligea la servante de menager le terrein, de faire esperer peu à peu, & de promettre enfin au mari de coucher avec lui dans la Garderobe. Pour le reste, dit-elle, c'est mon afaire. Je ferai en sorte que vous n'y serez pour rien, pourvû que vous me fassiez avoir la nuit qu'il devra venir, & qu'ame

vivante n'en ſache rien. La ſervante executa fidélement l'ordre de ſa maîtreſſe, & le maître en fut ſi aiſe, qu'il alla d'abord porter cette bonne nouvelle à ſon ami, qui le pria que puiſqu'il avoit été du marché, il fût auſſi du plaiſir. La promeſſe faite, & l'heure venuë, le maître s'en alla coucher, à ce qu'il penſoit avec la ſervante. Mais ſa femme qui avoit renoncé à l'autorité de commander, pour avoir le plaiſir de ſervir, avoit pris la place de la ſervante, & reçût ſon mari, non comme femme, mais faiſant l'étonnée, & la faiſant ſi bien, que ſon mari ne ſe défia de rien. Je ne ſaurois vous dire lequel étoit le plus aiſe des deux, lui de croire tromper ſa femme, ou elle de croire tromper ſon mari.

Aprés avoir demeuré avec elle non autant qu'il voulut, mais autant qu'il pût, car il ſentoit le vieux marié, il ſortit de la maiſon, & alla trouver ſon ami, plus jeune & plus vigoureux que lui, & lui conta le bon repas qu'il venoit de faire. Vous ſavez, lui dit l'ami, ce que vous m'avez promis. Allez donc vîte, dit le maître, de peur qu'elle ne ſe leve, ou que ma femme n'ait beſoin d'elle. Le compagnon ne perdit pas de tems. Il y alla, & trouva la memê ſervante que le mari n'avoit pas recon-

nuë. Comme elle le prenoit pour ſon mari, elle lui laiſſa faire tout ce qu'il voulut, & tout cela ſans dire un ſeul mot de part ni d'autre. Celui-ci fit bien plus longue ſeance que le mari; dequoi la femme s'étonna fort, n'étant pas accoûtumée d'être ſi bien regalée. Elle prit cependant le tout en patience, ſe conſolant ſur la reſolution qu'elle avoit faite de lui parler le lendemain, & de ſe moquer de lui. L'ami dénicha vers le point du jour; mais ce ne fut pas ſans prendre le vin de l'étrier. Durant la ceremonie il lui prit du doigt l'anneau avec lequel ſon mari l'avoit épouſée, ce que les femmes de ce païs gardent avec beaucoup de ſuperſtition, & font grand cas d'une femme qui garde cet anneau juſqu'à la mort. Et ſi par hazard elle le perd, elle eſt regardée comme ayant donné ſa foi à un autre qu'à ſon mari. Elle fut bien aiſe qu'il lui prît cet anneau, eſperant que ce ſeroit une preuve de la tromperie qu'elle lui avoit faite. Quand l'ami eut rejoint le mari, il lui demanda ce qu'il en diſoit. Je n'ai rien vû de plus gentil, répondit l'ami, & ſi je n'avois pas eu peur que le jour m'eut ſurpris, je n'en ſerois pas ſi tôt revenu. Cela dit, ils ſe coucherent & repoſerent le plus tranquillement qu'ils pûrent. En ſe levant le mari s'apperceut

que son ami avoit au doigt l'anneau qu'il avoit donné à sa femme en l'épousant. Il lui demanda qui lui avoit donné cet anneau ? Il fut fort surpris d'apprendre qu'il l'avoit pris au doigt de la servante. Me serois-je fait cocu moi-même, & sans que ma femme en ait rien sû, dit alors le mari en se donnant de la tête contre la muraille ? Peut-être, répondit l'ami pour le consoler, vôtre femme donna-t-elle hier au soir son anneau à garder à la servante. Le mari s'en va chez lui, & trouve sa femme plus belle & plus gaye qu'à l'ordinaire, ravie qu'elle étoit d'avoir empêché sa servante de faire un peché, & d'avoir éprouvé son mari sans y rien perdre que de passer une nuit sans dormir. Le mari la voyant si enjouée : si elle savoit l'aventure, dit-il en soi-même, elle ne me feroit pas si bon visage. L'entretenant de plusieurs choses il la prit par la main, & vit qu'elle n'avoit point l'anneau qu'elle portoit toûjours au doigt. Il en demeura tout interdit, & lui demanda d'une vois tremblante ce qu'elle avoit fait de son anneau ? Elle bien aise qu'il lui donnât sujet d'entre en matiere. O le plus méchant de tous les hommes, lui dit-elle ! A qui pensez-vous l'avoir ôté ? Vous avez cru l'ôter à la servante, & faire

plus pour elle que vous n'avez jamais fait pour moi. La premiere fois que vous étes venu coucher avec elle, je vous ai cru auſſi amoureux d'elle qu'il étoit poſſible. Mais aprés que vous futes ſorti, & revenu pour la ſeconde fois il ſembloit que vous fuſſiez un Diable ſans ordre ni meſure. Par quel aveuglement, malheureux, vous étes-vous aviſé de me tant loüer ? Il y a long-tems que je ſuis à vous, & que vous ne vous ſouciez guere de moi. Eſt-ce la beauté & l'embonpoint de vôtre ſervante qui vous ont fait trouver le plaiſir ſi agréable ? Non, infame, c'eſt le crime & le feu de vos deſirs dereglez qui brûle vôtre cœur, & vous étourdit tellement de l'amour de la ſervante, que dans la fureur où vous étiez, je croi que vous auriez pris une chevre coifée pour une belle fille. Il eſt tems mon mari de vous corriger, & de vous contenter de moi, qui ſuis vôtre femme, & comme vous ſavez femme d'honneur. Penſez à ce que vous avez fait lors que vous m'avez priſe pour une femme vicieuſe. Mon unique but en cela a été de vous retirer du vice, afin que ſur nos vieux jours nous puſſions vivre en bonne amitié & repos de conſcience. Car ſi vous voulez continuer la vie

que vous avez faite jusqu'ici, j'aime mieux me separer, que de vous voir marcher tous les jours dans le chemin de l'enfer, & user en même tems vôtre corps & vos biens. Mais s'il vous plaît d'en agir mieux, de craindre Dieu, & de garder ses Commandemens, je veux bien oublier le passé, comme je veux que Dieu oublie l'ingratitude dont je suis coupable de ne l'aimer pas autant que je dois.

Qui fut bien étonné & bien consterné ce fut le pauvre mari. Il étoit au desespoir quand il songeoit, qu'il avoit quitté sa femme qui étoit belle, cheste, vertueuse, & toute pleine d'afection pour lui, pour une autre qui ne l'aimoit pas. Mais c'étoit bien autre chose quand il se representoit, qu'il avoit été assez malheureux pour la faire sortir du chemin de la vertu malgré elle & à son insû, pour partager avec un autre des plaisirs qui n'étoient que pour lui, & pour avoir été lui-même l'instrument de son deshonneur. Mais voyant sa femme assez en colere de l'amour qu'il avoit fait paroître pour sa servante, il n'eut garde de lui dire le vilain tour qu'il lui avoit fait. Il lui demanda pardon, lui promit de reparer le passé par une conduite sage, & lui

rendit ſon anneau qu'il avoit repris à ſon ami, qu'il pria de ne rien dire de ce qui s'étoit paſſé. Mais comme avec le tems tout ſe ſait, on ſût enfin toutes les circonſtances de l'aventure, & s'il ne fût pas appellé cocu, c'eſt qu'on ne voulut pas faire ce déplaiſir à ſa femme.

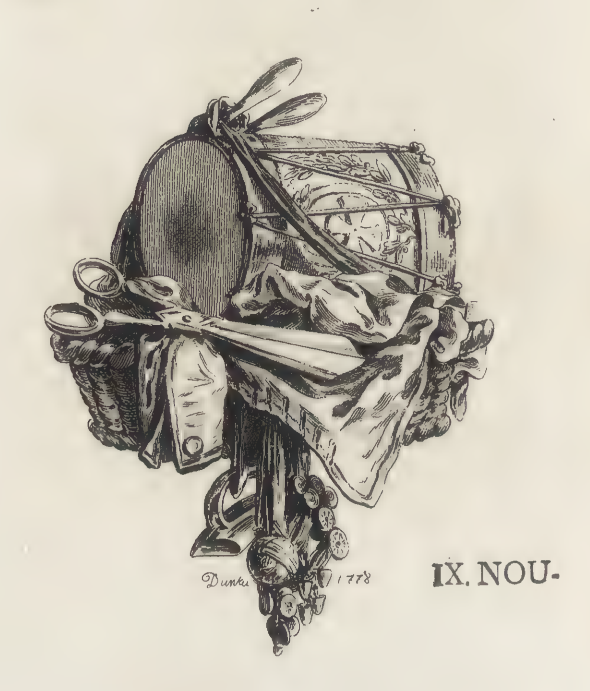
Il me ſemble, Meſdames, que ſi tous ceux qui ont fait à leurs femmes une pareille infidélité, étoient punis de même, Hircan & Saffredant devroient avoir grande peur. Ouais, Longarine, répondit Saffredant, ſommes-nous Hircan & moi les ſeuls de la compagnie mariez? Vous n'étes pas les ſeuls mariez, repliqua Longarine; mais vous étes bien les ſeuls capables de faire un ſemblable tour. Qui vous a dit, reprit Saffredant, que nous ayons voulu débaucher les ſervantes de nos femmes? Si celles qui y ont intérêt, ajoûta Longarine, vouloient dire la verité, il ſe trouveroit bien des ſervantes qu'on a congedié avant leur tems. Vous étes aſſûrément plaiſante, interrompit Guebron, vous avez promis à la compagnie de la faire rire, & au lieu de cela vous chagrinez ces Meſſieurs. C'eſt la même choſe, repartit Longarine. pourvû qu'ils n'en viennent pas aux épées, leur colere ne laiſſera

pas de nous faire rire. Si nos femmes, dit Hircan, s'amoufoient à cette Dame, il n'y a point de bon menage en la compagnie qu'elle ne brouillât. Je fai bien devant qui je parle, répondit Longarine. Vos femmes font fi fages, & vous aiment tant, que quand vous leur feriez porter des cornes auffi grandes que celles d'un Daim, elles croiroient, & voudroient faire accroire aux autres, que ce font des chapeaux de rofes. La compagnie, & même les Dames intereffées, fe mirent fi fort à rire, que la converfation auroit fini là, fi Dagoucin qui n'avoit encore rien dit, ne s'étoit avifé de dire. L'homme eft bien peu raifonnable, d'avoir de quoi fe contenter, & de ne fe contenter pas. J'ai fouvent vû des gens qui penfant être mieux, étoient encore plus mal pour ne favoir pas fe contenter de la raifon. Ces gens là ne font point à plaindre; car enfin l'inconftance eft toûjours condamnable. Mais que feriez-vous, dit Simontault, à ceux qui n'ont pas trouvé leur moitié? Appelleriez-vous inconftance de la chercher par tout où l'on peut la trouver? Comme il eft impoffible de favoir, repliqua Dagoucin, où eft cette moitié dont l'union eft fi égale, que l'un ne difere pas de l'autre, il faut s'en te-

nir où l'amour attache, & ne changer quoi qu'il arrive ni de cœur ni de volonté. Car ſi celle que vous aimez eſt ſi ſemblable à vous, & n'a que la même volonté, vous vous aimerez vous-même, & non pas elle. Quand on n'aime une femme, Dagoucin, dit Hircan, que parce qu'elle a de la beauté, des agrémens, & du bien, & que la fin que nous nous propoſons eſt le plaiſir, les honneurs, ou les richeſſes, un tel amour n'eſt pas de longue durée ; car le principe qui nous fait aimer venant à ceſſer, l'amour s'envole tout auſſi-tôt. Je demeure donc perſuadé que celui qui aime, & qui n'a d'autre fin & d'autre deſir que de bien aimer, mourra plûtôt que de ceſſer d'aimer. De bonne foi, Dagoucin, dit alors Simontault, je ne crois pas que vous ayez jamais été amoureux. Si vous aviez paſſé par là comme les autres, vous ne nous peindriez pas ici la Republique de Platon, fondée ſur de beaux diſcours, & ſur peu ou point d'experience. Si j'ai aimé j'aime encore, repliqua Dagoucin, & j'aimerai toute ma vie. Mais j'ai ſi grande peur que la demonſtration faſſe tort à la perfection de mon amour, que je crains que mon amour ne vienne à la connoiſſance de celle de qui je devrois pareille-

ment ſouhaiter d'être aimé. Je n'oſe même penſer que je l'aime de peur que mes yeux ne trahiſſent le ſecret de mon cœur, plus je cache mon feu, plus trouve-je de plaiſir à ſentir que j'aime parfaitement. Je croi pourtant, dit Guebron, que vous ſeriez bien aiſe d'être aimé. Je l'avoüe, repartit Dagoucin: mais quand je ſerois autant aimé que j'aime, comme mon amour ne ſauroit diminuer quoi que j'aime beaucoup & que je ne ſois point aimé, auſſi ne ſauroit-il augmenter quand je ſerois autant aimé que j'aime. Parlamente à qui cette fantaiſie étoit ſuſpecte lui dit alors: Prenez garde, Dagoucin. J'en ai vû d'autres qui ont mieux aimé mourir, que de parler. Ceux-là s'eſtiment donc heureux, répondit Dagoucin. Ouï, repliqua Saffredant, & dignes au ſurplus d'être mis au rang des innocens pour qui l'Egliſe chante, non loquendo, ſed moriendo confeſſi ſunt. J'ai beaucoup entendu parler de ces amoureux tranſis; mais je n'en ai pas vû encore mourir un ſeul. Puiſque j'en ſuis revenu aprés bien des ennuis ſouferts, je ne croi pas qu'un autre en puiſſe jamais mourir. Ha! Saffredant, dit Dagoucin, Voulez-vous donc être aimé, puiſque ceux qui ſont de vôtre ſentiment n'en meurent point? J'en ſai bon nombre d'autres

qui ne font morts que pour avoir trop aimé; puifque vous en favez les hiftoires, dit alors Longarine, je vous donne ma voix pour nous en conter une belle. Afin que ma parole, dit Dagoucin, fuivie des fignes & miracles puiffe vous faire ajoûter foi à ce que je vais vous dire, je veux vous conter une hiftoire qui n'eft arrivée que depuis trois ans.



IX. NOU-



S. Freudenberg, inv. *De Longueil, Gr. du Roi Sculp.*



D. fec. 1778.

IX. NOUVELLE.

Mort déplorable d'un Gentilhomme amoureux pour avoir ſû trop tard qu'il étoit aimé de ſa maîtreſſe.

Entre le Dauphiné & la Provence il y avoit un Gentilhomme beaucoup mieux partagé des dons de la nature & de l'éducation, que des biens de la Fortune. Il aimoit avec paſſion une Demoiſelle dont je ne dirai pas le nom à cauſe de ſes parens qui ſont de bonnes & de grandes maiſons: Mais comptez que le fait eſt veritable. Comme il n'étoit pas d'auſſi bonne maiſon qu'elle, il n'oſoit lui déclarer ſon amour. Quoi que la diſproportion de la naiſſance le fît deſeſperer de pouvoir jamais l'épouſer, neanmoins l'amour qu'il avoit pour elle

étoit si honnête & si raisonnable, qu'il eût mieux aimé mourir que de lui demander rien qui eût pû compromettre son honneur. Il ne l'aimoit donc que parce qu'il la trouvoit parfaitement aimable; cequ'il fit si longtems qu'elle en eut enfin quelque connoissance. Voyant donc que l'amour qu'il avoit pour elle n'étoit fondé que sur la vertu, elle se crût heureuse d'être aimée d'un si honnête homme. Elle le recevoit si bien, que lui qui n'avoit pas tout à fait compté sur cela, étoit ravi d'aise. Mais l'envie ennemie de tout repos, ne pût soufrir une societé si honnête & si douce. Quelqu'un fut dire à la mere de la fille, qu'on étoit surpris que le Gentilhomme allât si souvent chez elle, qu'on disoit que la beauté de sa fille l'y attiroit, & qu'on les avoit souvent vû ensemble. La mere qui étoit fort assurée de la probité du Gentilhom̃e, fut fort marrie d'apprendre qu'on expliquât mal les visites qu'il faisoit chez elle: Mais enfin craignant le scandale & les mauvaises langues, elle le pria de discontinuer pour quelque tems de lui faire l'honneur de la venir voir. Il trouva ce compliment d'autant plus mauvais que la maniere honnête & respectueuse dont il en avoit usé avec sa fille, ne meritoit rien moins que cela. Cependant pour étoufer les mauvais bruits il se retira tout à fait,

& ne revint que quand on eut cessé de causer. L'absence ne diminua rien de son amour : Mais un jour qu'il étoit chez sa maîtresse, il entendit qu'on parloit de la marier avec un Gentilhomme, qu'il ne croyoit pas plus riche que lui, & par consequent pas plus en droit de prétendre à la Belle. Il commença de prendre cœur, & employa ses amis pour parler de sa part, dans l'esperance que si on laissoit choisir la Demoiselle elle le prefereroit à son rival. Mais comme le dernier étoit beaucoup plus riche la mere & les parens de la fille lui donnerent la preference. Le Gentilhomme qui savoit que sa maîtresse perdoit autant que lui, eut tant de déplaisir de se voir exclus, que sans autre mal il commença peu à peu à déchoir, & changea de telle sorte, qu'on dût dit qu'il avoit la mort peinte sur le visage, & qu'il alloit mourir de moment en moment. Cela n'empéchoit pourtant pas qu'il ne parlât quelquefois à celle qu'il aimoit plus que soi-même. Mais enfin n'ayant plus de forces il fut contraint de garder le lit, & ne voulut jamais qu'on en donnât avis à sa maîtresse pour lui épargner l'ennui qu'elle en pourroit recevoir. Il s'abandonna tellement à son desespoir, qu'il ne mangeoit, ne beuvoit, ne dormoit ni ne reposoit: Aussi devint-il si maigre & si défiguré, qu'il n'étoit plus connoissable.

Quelqu'un en avertit la mere de la Demoiselle, qui étoit fort charitable, & avoit d'ailleurs tant d'estime pour le Gentilhomme, que si les parens eussent été de son avis, & de l'avis de la fille, l'honnêteté du malade eût été preferée aux pretendus biens de l'autre : Mais les parens paternels n'y voulurent jamais entendre. Cependant elle alla avec sa fille voir le pauvre Gentilhomme, qu'elle trouva plus mort que vif. Comme il connoissoit que la fin de sa vie approchoit, il s'étoit confessé, & avoit communié, croyant de ne plus voir personne : Mais voyant encore celle qui étoit sa vie & sa resurrection, les forces lui revinrent de maniere, qu'il se leva d'abord sur son seant, & dit : Qu'est-ce qui vous amene ici, Madame ? & d'où vient que vous venez voir un homme qui a déja un pied dans la fosse, & que vous faites mourir ? Quoi, répondit la Dame ! seroit-il possible que nous fissions mourir une personne que nous aimons tant ? Dites-moi je vous prie pourquoi vous parlez de cette maniere? J'ai caché tant que j'ai pû, Madame, l'amour que j'ai pour Mademoiselle vôtre fille ; cependant mes parens qui vous l'out demandée en mariage ont été plus loin que je ne voulois, puisque j'ai eu par là le malheur de perdre esperance. Je dis malheur non par rapport à ma satisfaction particuliere ; mais parce que je sai que personne ne se traitera jamais

ſi bien, ni ne l'aimera jamais comme j'aurois fait. La perte qu'elle fait du meilleur & plus fidéle ſerviteur & ami qu'elle ait au monde m'eſt plus ſenſible que la perte ne ma vie que je voulois conſerver pour elle ſeule. Néanmoins comme deſormais elle ne peut lui ſervir de rien, je gagne beaucoup en la perdant. La mere & la fille tâcherent de le conſoler : Prenez courage, mon ami, lui dit la mere. Je vous promets que ſi Dieu vous redonne la ſanté ma fille n'aura jamais d'autre mari que vous. Elle eſt preſente, & je lui ordonne de vous en faire la promeſſe. La fille en pleurant l'aſſûra de ce que ſa mere lui promettoit. Mais lui connoiſſant que quand Dieu lui redonneroit ſa ſanté il n'auroit pas ſa maîtreſſe, & qu'on ne lui donnoit ces eſperances que pour tâcher de le faire revenir, leur dit. Si vous m'aviez parlé de cette maniere il y a trois mois, j'aurois été le plus ſain & le plus heureux Gentilhomme de France: Mais ce ſecours vient ſi tard, que je ne puis ni le croire, ni l'eſperer. Mais voyant qu'elles faiſoient des efforts pour le perſuader, il leur dit encore: Puiſque vous me promettez un bien dont la foibleſſe où je ſuis ne me permet pas de profiter quand même vous le voudriez bien, je vous en demande un beaucoup moindre que je n'ai jamais oſé vous demander. Toutes deux lui jurerent alors qu'elles le lui accorderoient, & qu'il pouvoit demander

hardiment. Je vous ſuplie, continua-t-il, de me donner entre mes bras celle que vous me promettez pour femme, & de lui ordonner de m'embraſſer & de me baiſer. La fille qui n'étoit pas accoûtumée à ces ſortes de careſſes, fut ſur le point d'en faire difficulté; mais ſa mere le lui commanda expréſſément, voyant qu'il n'y avoit plus en lui ni ſentiment, ni forces d'homme vivant. Aprés un tel commendement la fille s'avança ſur le lit du malade. Rejouïſſez-vous, mon ami, lui dit-elle, rejouïſſez-vous je vous en conjure. Le pauvre languiſſant malgré ſon extréme foibleſſe étendit le plus fort qu'il pût ſes bras maigres & décharnez, embraſſa de toute ſa force celle qui étoit la cauſe de ſa mort, & appliquant ſa froide & pâle bouche ſur la ſienne, il la tint le plus long-tems qu'il pût, & lui dit enfin: Je vous ai aimé d'un amour ſi grand & ſi honnête, qu'au mariage prés je n'ai jamais ſouhaité de vous d'autre faveur que celle que je reçois maintenant. Mais comme Dieu n'a pas jugé à propos de nous unir par le mariage, je rens avec joie mon ame à celui qui eſt amour & parfaite charité, & qui ſait combien je vous ai aimée, & combien mes deſirs ont été honnétes, le ſupliant que puiſqu'il m'a fait la grace d'avoir entre mes bras le cher objet de mes déſirs, il lui plaiſe de recevoir mon ame en ſes bonnes mains. En diſant cela il la reprit entre ſes bras avec une

telle vehemence, que ſon cœur afoibli ne pouvant ſoûtenir cet effort, fut abandonné de tous ſes eſprits; car la joye le dilata tellement, que ſon ame s'envola à ſon Createur. Quoi qu'il y eût déja du tems que le pauvre Gentilhomme étoit expiré, & ne put par conſequent retenir ſa charmante homicide, l'amour qu'elle avoit eu pour lui, & qu'elle avoit toûjours caché, éclata tellement dans cette touchante conjoncture, que la mere & les Domeſtiques eurent bien de la peine à détâcher du corps la vivante preſque mort. Le pauvre Gentilhomme fut enterré honorablement: Mais le plus grand triomphe des obſeques, furent les larmes & les cris de cette pauvre Demoiſelle, qui éclata aprés ſa mort autant qu'elle s'étoit cachée durant ſa vie, comme ſi elle eût voulu lui faire reparation du tort qu'elle lui avoit fait. On m'a dit que quelque mari qu'on ait voulu lui donner pour la conſoler, elle n'a jamais eu depuis de veritable joie.

Ne vous ſemble-t-il pas, Meſſieurs, qui n'avez pas voulu m'en croire, que cet exemple ſufit pour vous faire avouër, qu'un amour parfait trop caché & trop peu connu, mene les gens au tombeau? Il n'y a perſonne de vous qui ne connoiſſe les parens de part & d'autre: Ainſi vous ne ſauriez douter du fait: Mais ce ſont de ces choſes qu'on ne croit qu'aprés en avoit fait l'experience. Hircan voyant que les Dames pleuroient. Voilà

dit-il, le plus grand fou dont j'aye jamais entendu parler. Eſt-il raiſonnable en bonne foi, que nous mourions pour les femmes qui ne ſont faites que pour nous, & que nous craignions de leur demander ce que Dieu leur commande de nous donner. Je ne parle pas pour moi, ni pour les autres qui ſont mariez ; car pour moi j' ai autant ou plus de femme qu'il m'en faut : Mais je dis ceci pour ceux qui en ont beſoin. Ils ſont ce me ſemble bien ſots de craindre celles qui les doivent craindre. Ne voyez-vous pas que cette fille ſe repentit de ſon imprudence, puiſqu'elle embraſſoit le mort ; ce qui repugne à la nature, comptez qu'elle eût encore mieux embraſſé le vivant, s'il eût eu autant de hardieſſe qu'il fit de pitié en mourant. Avec cela, dit Oyſille, il fit voir qu'il l'aimoit honnétement : & c'eſt dequoi il ſera éternellement loüable : car la chaſteté dans un cœur amoureux eſt une choſe plus divine qu'humaine. Madame, répondit Saffredant, pour confirmer ce qu'Hircan venoit de dire, je vous prie de croire que la Fortune favoriſe ceux qui ſont hardis, & qu'il n'y a point d'homme aimé d'une Dame, qui n'en obtienne enfin ce qu'il demande ou en tout, ou en partie, pourvû qu'il ſache s'y prendre ſagement & amoureuſement : Mais l'ignorance & la timidité font perdre aux hommes beaucoup de bonnes fortunes. Ce qu'il y a de ſingulier eſt, qu'ils attri-

buent leur perte à la vertu de leur maîtresse, qu'ils n'ont jamais mis à la moindre épreuve. Comptez, Madame, que jamais place n'a été bien attaquée sans être prise. Je suis surprise, dit alors Parlamente, que deux hommes comme vous osent tenir un pareil langage. Celles que vous avez aimées ne vous sont guere obligées, ou vous avez employé vôtre adresse sur des sujets si faciles, que vous avez crû que toutes les autres étoient de même. Pour moi, Madame, repliqua Saffredant, j'ai le malheur de n'avoir pas dequoi me vanter ; mais j'attribue bien moins mon malheur à la vertu des Dames, qu'à la faute que j'ai faite de n'avoir pas assez sagement entrepris, ou conduit mes entreprises avec assez de prudence. Je ne produirai pour toute autorité que la vieille du Roman de la Rose, qui dit : *Sans contredit*, Messieurs, *nous sommes faits toutes pour tous, & tous pour toutes.* Ainsi je suis persuadé que si une femme est une fois amoureuse, l'Amant en viendra à bout à moins qu'il ne soit une bête. Je vous en nommerois une, répartit Parlamente, qui aime bien, qui fut bien sollicitée, pressée, & importunée, & demeura pourtant femme de bien, victorieuse de son amour & de son Amant. Direz-vous que ce fait qui est la verité même est impossible ? Sans doute, je le dis, continua Saffredant. Vous êtes bien incredule, dit encore Parlamente, si vous ne croyez l'exemple que

Dagoucin vient de propoſer. Puiſque je vous prouve par un fait certain, reprit Dagoucin, l'amour vertueux d'un Gentilhomme qui ſe ſoûtint juſqu'au dernier ſoûpir, je vous prie, Madame, ſi vous ſavez quelqu'autre hiſtoire à l'honneur de quelque Dame, de vouloir bien nous la conter pour finir la journée. Ne vous embarraſſez point de la longueur; car il y a encore aſſez de tems pour dire beaucoup de bonnes choſes. Puiſque je dois finir la journée, dit Parlamente, je ne vous ferai pas long préambule, mon hiſtoire étant ſi bonne, ſi belle, & ſi veritable, que je voudrois déja vous l'avoir contée. Je n'en ai pas été le témoin oculaire; mais je la tiens d'un des intimes amis du Heros, qui me la raconta à condition que ſi je la contois à mon tour, je changerois le nom des perſonnes. Ainſi tout ce que je vais vous dire eſt vrai hormi les noms, les lieux, & le païs.



X.NOU-





X. NOUVELLE.

Les amours d'Amodour & de Florinde, où l'on voit plusieurs rufes & diffimulations, & l'exemplaire Chafteté de Florinde.

Il y avoit dans la Compté d'Arande en Arragon une Dame, qui toute jeune encore demeura veuve du Comte d'Arande, avec un fils, & une fille qui fe nommoit Florinde. Comme elle paffoit pour être d'une des meilleures maifons d'Efpagne, elle n'oublia rien pour élever fes enfans felon leur qualité à la vertu & à l'honnêteté. Elle alloit fouvent à Tolede où le Roi d'Efpagne faifoit alors fon fejour : Et quand elle venoit à Sarragoffe, qui n'étoit pas éloignée de

ſa maiſon, elle demeuroit long-tems à la Cour de la Reine, où elle étoit autant eſtimée que Dame qu'il y eût. Allant un jour ſelon ſa coutûme faire la Cour au Roi, qui étoit pour lors en Sarragoſſe à ſa maiſon de la Jaffiere, elle paſſa par un village appartenant au Vice-Roi de Catalogne, qui ne quittoit point les frontieres de Perpignan, à cauſe des guerres qu'il avoit à ſoûtenir contre le Roi de France. Mais comme la paix étoit alors faite, le Vice-Roi accompagné de pluſieurs Oficiers étoit venu faire la reverence au Roi. Le Vice-Roi ayant eu avis que la Comteſſe d'Arande devoit paſſer par ſes terres, alla au devant d'elle, ſoit pour lui confirmer l'eſtime qu'il avoit pour elle depuis long-tems, ſoit qu'il voulût lui faire honneur comme étant alliée de la Couronne. Le Vice-Roi étoit accompagné de pluſieurs Gentilshommes de merite, qui s'étoient aquis durant les guerres tant de gloire & de reputation, que chacun s'eſtimoit heureux d'avoir leur ſocieté. Il y en avoit un entr'autres nommé Amadour, qui non obſtant ſon peu d'âge, qui ne paſſoit pas dix-huit ou dix-neuf ans, avoit un air ſi aſſûré, & le jugement ſi formé, qu'on l'eût jugé capable entre mille de gouverner une Republique. Il eſt vrai qu'outre le bons ſens il avoit une mine

ſi engageante, & des agrémens ſi vifs & ſi naturels, qu'on n'étoit jamais las de le regarder. Sa converſation répondoit ſi bien à tout cela, qu'on ne ſavoit dequoi la nature lui avoit été plus liberale de la beauté du corps, ou des charmes de l'eſprit. Mais ce qui le faiſoit le plus eſtimer, étoit ſa grande hardieſſe, peu ordinaire à des gens de cet âge. Il avoit fait voir en tant d'occaſions dequoi il étoit capable, que non ſeulement l'Eſpagne, mais auſſi la France & l'Italie eſtimoient beaucoup ſes vertus, ne s'étant jamais épargné dans toutes les guerres où il s'étoit trouvé. Quand ſon païs étoit en paix, il alloit chercher la guerre chez les Etrangers, & s'aqueroit l'eſtime & l'amour des amis & des ennemis.

Le Gentilhomme ſe trouva pour l'amour de ſon General à la terre où la Comteſſe d'Arande etoit arrivée. Il ne pût voir ſans en être touché la beauté & les agrémens de la fille de la Comteſſe, qui n'avoit alors que douze ans. Il n'avoit ce lui ſembloit jamais rien vû de ſi beau & de ſi honnéte, & crut que s'il pouvoit s'en faire aimer il s'eſtimeroit plus heureux que s'il poſſedoit tous les biens & tous les plaiſirs qui pourroient lui venir d'ailleurs. Aprés avoir bien balancé il reſolut enfin de l'aimer malgré

toutes les impoſſibilitez que la raiſon lui faiſoit enviſager pour le ſuccez, ſoit à cauſe de la diſproportion de la naiſſance, ſoit à cauſe de l'âge de la Belle qui ne pouvoit encore écouter des diſcours tendres. Il oppoſoit à ces obſtacles une ferme eſperance, & ſe promettoit que le tems & la patience finiroient heureuſement ſes travaux. D'ailleurs l'amour qui s'étoit ſoûmis de vive force le cœur d'Amadour, lui faiſoit eſperer un denouëment agreable. Pour remedier à la plus grand dificulté, qui étoit l'éloignement de ſa reſidence, & le peu d'occaſions qu'il avoit de voir Florinde, il reſolut de ſe marier, quoiqu'il eût promis le contraire aux Dames de Barcelone & de Perpignan. Il avoit fait un ſi long ſejour ſur ces frontieres durant la guerre, qu'il avoit plûtôt l'air d'un Catalan que d'un Caſtillan, quoi qu'il fût né auprés de Tolede d'une maiſon riche & diſtinguée. Comme il étoit Cadet de ſa maiſon, il n'avoit pas beaucoup de bien : Mais l'amour & la Fortune le voyant abandonné de ſes parens, reſolurent de faire un chef-d'œuvre, & de donner à ſa vertu ce que les loix du païs lui refuſoient. Il entendoit fort bien l'art de la guerre, & les perſonnes du premier ordre avoient tant d'eſtime pour lui, qu'il refuſoit plus ſouvent leurs bienfaits, qu'il ne ſe mettoit en peine de les demander.

La Comteſſe d'Arande arriva donc en Saragoſſe, & fut tres-bien reçuë du Roi & de toute la Cour. Le Gouverneur de Catalogne lui rendoit de frequentes viſites, & Amadour n'avoit garde de manquer à l'accompagner pour le ſeul & unique plaiſir de parler à Florinde. Pour ſe faire connoître en ſi bonne compagnie, il s'attacha à la fille d'un vieux Chevalier ſon voiſin. Cette ville s'appelloit Aventurade. Elle avoit été élevée dés ſon enfance avec Florinde, & ſavoit tous les ſecrets de ſon cœur. Soit qu'Amadour la trouvât à ſon gré, ou que trois mille Ducats de rente qu'elle avoit en mariage lui donnaſſent dans la vûë, il lui parla comme voulant l'épouſer. Elle l'écouta avec plaiſir: Mais comme il étoit pauvre, & que le vieux Chevalier étoit riche, elle crut que le bon homme ne conſentiroit jamais au mariage, qu'à la ſolicitation de la Comteſſe d'Arande. Elle s'adreſſa donc à Florinde, & lui dit: Je croi, Madame, que ce Gentilhomme Caſtillan, qui comme vous voyez me parle ici ſouvent, a deſſein de me rechercher en mariage. Vous ſavez quel homme eſt mon pere, & vous voyez bien qu'il n'y conſentira jamais, à moins que Madame la Comteſſe & vous n'ayez la bonté de l'en prier de la bonne maniere. Florinde qui

aimoit la Demoiſelle comme elle-même, l'aſſûra qu'elle en faiſoit ſon afaire propre. Aventurade fit tant qu'elle lui preſenta Amadour, qui en lui baiſant la main penſa évanoüir de joye. Quoi qu'il paſſoit pour un des hommes d'Eſpagne qui parloit le mieux, il ne pût retrouver ſa langue devant Florinde. Elle en fut fort ſurpriſe; car quoi qu'elle n'eut que douze ans, elle ſe ſouvenoit bien neanmoins d'avoir entendu dire, qu'il n'y avoit pas en Eſpagne un homme qui dît mieux ce qu'il vouloit, & qui le dît de meilleure grace.

Voyant donc qu'il ne lui diſoit mot, elle rompoit le ſilence. Vous étes ſi connu de reputation dans toute l'Eſpagne, lui dit-elle, qu'il ſeroit ſurprenant, Seigneur Amadour, que vous fuſſiez inconnu ici; & ceux qui vous connoiſſent ſouhaitent de trouver occaſion de vous rendre ſervice: ainſi ſi je vous ſuis bonne à quelque choſe, je vous prie de m'employer. Amadour qui conſidéroit les beautez de Florinde étoit ſi tranſporté & ſi ravi, qu'à peine pût-il la remercier de ſes honnétetez. Quoi que Florinde fût ſurpriſe qu'il ne repondît rien, comme elle attribuoit ce ſilence à quelque badinerie plûtôt qu'à la force de l'amour, elle ſe retira ſans dire autre choſe. Amadour démélant les grandes

vertus

vertus que la jeunesse commençoit à faire briller en Florinde, dit à son introductrice: Ne vous étonnez point si j'ai perdu la parole devant Florinde. Elle parle si sagement, & sa grande jeunesse cache tant de vertus, que l'admiration m'a empéché de parler. Comme vous savez ses secrets, je vous prie Aventurade de me dire, comment il est possible que les cœurs des Princes & Seigneurs de cette Cour puissent tenir contre tant de charmes ? Pour moi je soûtiens qu'il faut être pierre ou bête pour la connoître & ne la pas aimer. Aventurade qui dés lors aimoit Amadour plus que tous les hommes du monde, & qui ne vouloit lui rien cacher, lui dit que Florinde étoit aimée de tout le monde: mais qu'à cause de la coûtume du païs elle parloit à peu de gens, & qu'elle n'avoit encore vû personne qui fît le passionné pour Florinde, que deux jeunes Princes Espagnols qui vouloient l'épouser; l'un de la maison, & fils de l'Enfant fortuné; & l'autre le jeune Duc de Cardonne. Je vous prie de me dire, reprit Amadour, lequel des deux vous croyez qu'elle trouve le plus à son gré ? Elle est si sage, repartit Aventurade, que tout ce qu'on peut lui faire dire est, qu'elle ne veut que ce que voudra sa mere : mais autant que nous en pouvons ju-

ger, elle aime mieux le fils de l'Enfant fortuné que le jeune Duc de Cardonne. Je vous croi homme de ſi bon ſens, ajoûta-t-elle, que ſi vous voulez vous pouvez dés aujourd'hui démêler ce qui en eſt. Le fils de l'Enfant fortuné a été nourri à cette Cour, & c'eſt le jeune Prince le plus beau & le plus parfait qu'il y ait en Europe. Si nous autres filles avions voix en chapitre ce mariage ſe feroit, & l'on verroit enſemble le plus charmant couple qui ſoit dans tout la Chrétienté. Il faut que vous ſachiez qu'encore qu'ils ſoient tous deux biens jeunes, & qu'elle n'ait que douze ans, & lui quinze, il y a déja trois ans qu'ils s'aiment. Si vous voulez bien faire vôtre Cour à Florinde, je vous conſeille de vous mettre bien auprés du jeune Prince. Amadour fut bien aiſe d'apprendre que Florinde aimoit eſperant qu'avec le tems il deviendroit ſinon ſon époux, au moins ſon Amant. Car ſa vertu ne lui faiſoit point de peur; & toute ſa crainte étoit qu'elle ne voulût rien aimer.

Amadour n'eut pas beaucoup de peine à s'introduire auprés du fils de l'Enfant fortuné. Il en eu encore moins à aquerir ſa bienveillance; car il ſavoit faire tous les exercices que le jeune Prince aimoit. Il étoit ſur tout bon homme de

cheval ; ſavoit bien faire des armes, & entendoit géneralement tous les exercices qu' un jeune homme doit ſavoir. La guerre recommençant alors en Languedoc, Amadour fut obligé de s' en retourner avec le Gouverneur: mais ce ne fut pas ſans beaucoup de regret qu' il s' éloigna de Florinde. Avant ſon départ il parla à ſon frere qui étoit Major-Dome de la Reine d' Eſpagne, lui dit l' engagement où il étoit avec Aventurade, le pria de faire de ſon mieux durant ſon abſence pour que ſon mariage réüſſît, d' y employer le credit du Roi, de la Reine, & de tous ſes amis. Le Gentilhomme qui aimoit ſon frere tant parce qu' il étoit ſon frere, que parce qu' il étoit honnête homme lui promit de faire tout ce qu' il pourroit. Il fit ſi bien que le pere d' Aventurade vieux & avare oublia ſon avarice, & ſe laiſſa toucher aux vertus d'Amadour, qui lui étoient repreſentées par la Comteſſe d'Arande, & ſur tout par la belle Florinde, & par le jeune Comte d'Arande qui commençoit à grandir, & à aimer en grandiſſant les gens vertueux. Aprés que le mariage eut été conclu entre les parens, le Major-Dome fit venir ſon frere à la faveur de la tréve qu' il y avoit alors entre les deux Rois. Durant cette tréve le Roi d' Eſpagne ſe retira

à Madrit à cauſe du mauvais air, & fit à la priere de la Ducheſſe d'Arande le mariage de l'héritiere Ducheſſe de Medmacely & du petit Comte d'Arande, tant pour le bien & union de leur maiſon, que pour la conſidération qu'il avoit pour la Comteſſe. Les nôces ſe firent au Château de Madrit. Amadour ſe trouva à ſes nôces, & avança ſi fort les ſiennes, qu'il épouſa celle à qui il avoit plus donné d'amour qu'il n'en avoit reçu. Auſſi ne ſe marioit-il que pour avoir un pretexte plauſible de frequenter le lieu où étoit le charmant objet de ſa paſſion.

Aprés ſon mariage il ſe rendit ſi hardi, ſi familier, chez la Comteſſe d'Arande; mais en même tems ſi agréable, qu'on ne ſe défioit de lui non plus que d'une femme. Quoi qu'il n'eût alors que vingt-deux ans, il étoit neanmoins ſi ſage, que la Comteſſe lui communiquoit toutes ſes afaires, & commandoit à ſon fils & à ſa fille de l'entretenir, & de ſuivre ſes conſeils. Aprés avoir gagné un point ſi capital, il ſe conduiſit ſi ſagement & avec tant d'adreſſe, que Florinde même qu'il aimoit ne s'en appercevoit point. Comme Florinde aimoit beaucoup la femme d'Amadour, elle avoit tant de confiance au mari, qu'elle ne lui cachoit

rien. Il fit même en ſorte qu'elle lui déclara qu'elle aimoit le fils de l'Enfant fortuné. Comme toutes ſes vûes n'alloient qu'à la gagner entierement, il lui en parloit inceſſamment; car il ne ſe ſoucioit guere de quoi il lui parlât, pourvû qu'il pût l'entretenir long-tems. A peine y avoit-il un mois qu'il étoit marié, qu'il fut contraint de retourner en campagne, & fut plus de deux ans ſans pouvoir revenir auprés de ſa femme, qui étoit toûjours où elle avoit été nourrie. Il lui écrivit ſouvent durant ce tems-là; mais le fort de ſes lettres étoit des complimens à Florinde, qui de ſon côté ne manquoit pas de les lui rendre, & ſouvent même elle écrivoit de ſa main quelque bon mot dans la lettre d'Aventurade. Il n'en faloit pas davantage pour obliger le mari d'écrire frequemment à ſa femme. Florinde ne connoiſſoit encore rien à tout cela, ſinon qu'elle l'aimoit comme s'il eût été ſon propre frere. Amadour ne fit qu'aller & venir, & durant l'eſpace de cinq ans il ne fut pas deux mois avec ſa femme. Cependant malgré l'éloignement & la longue abſence l'amour ne laiſſoit pas non ſeulement de ſe ſoûtenir, mais même de ſe fortifier. Il arriva qu'Amadour vint voir ſa femme, & trouva la Comteſſe bien loin de la Cour. Le Roi

étoit allé à Andalousie, & avoit emmené le jeune Comte d'Arande qui commençoit déja à porter les armes. La Comtesse s'étoit retirée à une maison de plaisance qu'elle avoit sur la frontiere d'Arragon & de Navarre, & fut fort aise de voir Amadour qu'elle n'avoit pas vû depuis prés de trois ans. Il fut bien reçu de tout le monde, & la Comtesse commanda qu'on le traitât comme son fils. Pendant qu'il fut avec elle, elle lui communiqua toutes les afaires de sa maison, & en passa par où il voulut. En un mot il se mit en si grand credit dans cette maison, qu'on lui ouvroit la porte par tout où il vouloit entrer, & on étoit si prevenu de sa probité, qu'on se fioit en lui pour toutes choses comme s'il eût été un Ange du Ciel. Pour Florinde comme elle aimoit Aventurade & Amadour, elle lui témoignoit par tout où elle le voyoit qu'elle avoit de l'affection pour lui, ne démélant rien de ses intentions. Comme le cœur de Florinde étoit sans passion, elle sentoit beaucoup de plaisir d'être auprés d'Amadour; mais elle ne sentoit rien de plus. Amadour se trouva fort embarrassé pour échaper à la pénetration de ceux qui connoissent par experience la diference qu'il y a entre les regards d'un homme qui aime, & ceux d'un homme

qui n'aime pas : car quand Florinde qui faifoit les chofes fans deffein & fans confequence, venoit à lui parler familierement, le feu qu'il cachoit en fon cœur brûloit avec tant de violence, qu'il ne pouvoit empêcher que le vifage ne s'en fentît, & qu'il ne fortît quelques étinceles par les yeux. Pour donner donc le change il entra en commerce avec une fort belle Dame qui avoit nom Pauline ; femme qui de fon tems avoit paffé pour fi belle, que peu d'hommes la voyoient & lui échapoient. Pauline ayant apris comme Amadour avoit fait l'amour à Barcelone & à Perpignan & gagné le cœur des plus belles Dames du païs, & fur tout d'une certaine Comteffe de Palamos qui paffoit pour la premiere beauté de tout l'Efpagne, lui dit un jour qu'elle le plaignoit d'avoir époufé aprés tant de bonnes fortunes une femme auffi laide que la fienne. Amadour qui comprit fort bien qu'elle avoit la charité de vouloir fupléer à fes befoins, lui parla le plus obligeamment qu'il pût, dans l'efperance de lui cacher une verité en lui faifant croire un menfonge. Comme elle avoit de l'experience en amour, elle ne fe contenta pas de paroles, & fentant fort bien que le cœur d'Amadour ne s'accommodoit pas du fien, elle ne douta point qu'il n'eût

deſſein de la faire ſervir de couverture. Dans ce ſoupçon elle l'obſervoit de ſi prés, qu'il ne lui échapoit pas un ſeul mouvement de ſes yeux: mais il ſût ſi bien les regler, non ſans beaucoup de peine, qu'elle n'en pût jamais tirer que des conjectures. Florinde qui ne s'appercevoit point de ce qu'Amadour ſentoit pour elle lui parloit ſi familierement devant Pauline, qu'il avoit une peine extréme à empécher que ſes yeux ne ſuiviſſent les mouvemens de ſon cœur. Pour prevenir les inconveniens, parlant un jour à Florinde appuyez tous deux ſur une fénêtre, il lui dit: Je vous prie, Madame, de me donner un conſeil, & de me dire lequel vaut le mieux de parler ou de mourir? Je conſeillerai toûjours à mes amis de parler, répondit Florinde ſans héſiter; car il y a peu de paroles auſquelles on ne puiſſe remedier; mais à la mort il n'y a plus de retour. Vous me promettez donc, Madame, reprit Amadour, que non ſeulement vous ne ſerez point fâchée de ce que je veux vous dire, mais même que vous n'en ſerez pas ſurpriſe juſques à ce que je vous aye entierement fait connoître mon intention. Dites ce qu'il vous plaira, repliqua Florinde, car ſi vous me ſurprenez, qui que ce ſoit ne pourra me raſſûrer. Deux raiſons, Madame, dit

alors Amadour, m'ont empéché de vous parler de la forte paſſion que j'ai pour vous : l'une que je voulois vous la faire connoître par de longs ſervices ; & l'autre que je craignois que vous ne regardaſſiez comme une grande vanité, qu'un ſimple Gentilhomme comme moi portât ſes deſirs ſi haut. Quand ma naiſſance ſeroit auſſi illuſtre que la vôtre, un cœur auſſi fidéle que le vôtre trouveroit mauvais qu'autre que celui à qui vous l'avez donné vous parlât de tendreſſe. Mais, Madame, comme la néceſſité contraint durant une forte guerre à faire le dégat de ſon propre bien, & à ruïner ſon blé en herbe, afin que l'ennemi n'en profite pas ; de même je prens la liberté d'avancer le fruit que j'eſperois cueillir avec le tems, de peur que vos ennemis & les miens ne profitent de nôtre perte. Je dois vous dire, Madame, que dés le premier moment que j'ai eu l'honneur de vour voir, je me ſuis ſi entierement conſacré à vôtre ſervice quoi que vous fuſſiez fort jeune, que je n'ai rien oublié pour m'aquerir vôtre bienveillance ; & c'eſt pour cela que j'ai épouſé la premiere de vos Favorites. Vous voyez que j'ai eu le bonheur de me faire eſtimer de Madame la Comteſſe vôtre mere, de Monſieur le Comte vôtre frere, & de tous

ceux que vous aimez, & qu'on me regarde ici, non comme un ferviteur, mais comme l'enfant de la maifon. Tous les foins que j'ai pris depuis cinq ans n'alloient qu'à me procurer le bonheur de paffer toute ma vie avec vous. Je ne pretens de vous ni bien ni plaifir qui ne foit fondé fur la vertu. Je fai que je ne puis pas vous époufer, & quand je le pourrois, je ne le voudrois pas au préjudice de celui que je voudrois vous voir pour époux, & à qui vous avez donné vôtre cœur. De vous aimer d'un amour criminel comme ceux qui pretendent que l'infamie des Dames doit être la récompenfe de leurs longs fervices, c'eft de quoi je fuis fi éloigné, que j'aimerois mieux vous voir morte, que de favoir que vous meritez d'être moins aimée, & que vôtre vertu reçût la moindre atteinte quelque plaifir qu'il pût m'en revenir. Je ne vous demande qu'un chofe en récompenfe de mes longs fervices, c'eft de vouloir être ma Souveraine, de me conferver toûjours l'honneur de vôtre bienveillance, de me laiffer dans l'état où je fuis, & de vous fier en moi plus qu'en perfonne. Au furplus, Madame, faites-moi l'honneur d'être bien perfuadée qu'en quelque chofe que ce pût être fi vous aviez befoin de la vie d'un Gen-

tilhomme qui vous eſtime & vous reſpecte infiniment, vous pourriez compter ſur la mienne que je ſacrifierois de bon cœur. Je vous ſuplie de croire encore, Madame, que tout ce que je ferai d'honnête & de vertueux ſera fait pour l'amour de vous. Si j'ai fait pour des Dames qui n'avoient pas le merite que vous avez des choſes dont on ait fait cas, que ne ferai-je point pour une perſonne comme vous? Je trouverai faciles les choſes que je trouvois dificiles & impoſſibles. Mais ſi vous ne trouvez pas bon que je ſois tout à vous, ma reſolution eſt de quitter les armes, & de renoncer à la vertu qui ne m'aura pas ſecouru au beſoin. Je vous ſuplie donc, Madame, de m'accorder la juſte grace que je vous demande, & que vous ne pouvez me refuſer en conſcience & avec honneur.

Florinde changea de couleur à un diſcours ſi nouveau pour elle. La ſurpriſe lui fit baiſſer la vûe: Mais comme elle étoit ſage, elle lui repondit: Faut-il une ſi longe harangue, Amadour, pour me démander, ce que vous avez déja? Je crains ſi fort que ſous vos honnétetés apparentes il n'y ait quelque choſe de malin dont ma jeuneſſe peu éclairée ſoit la dupe, que je ne ſai ce que je dois vous ré-

pondre. De refuser l'honnête amitié que vous m'ofrez, je ferois le contraire de ce que j'ai fait jusqu'ici; & vous étes le seul en qui j'ai eu le plus de confiance. Ma conscience & mon honneur ne repugnent ni à vôtre demande, ni à l'amour que j'ai pour le fils de l'Enfant fortuné, puisqu'il est fondé sur le mariage auquel vous ne prétendez pas. Rien ne m'empéche donc de vous répondre suivant vos desirs, que le peu de sujet que je sai que vous avez de me parler comme vous faites. Si vous avez déja ce que vous demandez, d'où vient que vous le demandez encore avec tant d'empressement? Vous parlez trés-prudemment, Madame, répondit Amadour qui avoit la réplique préte, & vous me faites tant d'honneur & tant de justice d'avoir en moi la confiance que vous dites, que si je n'étois pas content d'un tel bien, je serois indigne de tous les autres. Mais considerez, Madame, que qui veut bâtir un édifice perpetuel doit commencer par un fondement bon & solide. Comme je me consacre pour toûjours à vôtre service, je songe non seulement aux moyens d'être auprés de vous, mais même à empécher qu'on ne s'apperçoive de l'attachement que j'ai pour vous. Quoi que cet attachement, Madame, soit fort

honnête, cependant ceux qui ne connoiſſent pas le cœur des Amans en jougent ſouvent mal: Et cela donne occaſion à autant de bruits que ſi les conjectures étoient bien fondées. Ce qui me fait prendre des devans, c'eſt, Madame, que Pauline qui ſent bien que je ne ſaurois l'aimer, me ſoupçonne tellement, qu'en quelque lieu que je ſois elle a continuellement les yeux ſur moi. Quand vous me parlez devant elle avec tant de bonté, j'ai tant de peur de faire quelque mouvement qui puiſſe lui donner lieu à former quelque jugement, que je tombe dans l'inconvenient que je veux éviter. C'eſt ce qui m'oblige, Madame, de vous ſuplier de ne me pas parler à l'avenir ſi à coup devant elle, & devant celles que vous connoîtrez auſſi malignes qu'elle, car je vous proteſte, Madame, que j'aimerois miex être mort, que ſi quelqu'un s'en apperçevoit. Si vôtre honneur m'étoit moins cher, je ne me ferois pas preſſé de vous dire ceci, m'eſtimant ſi heureux, & étant ſi content de l'amour que vous avez pour moi, & de la confiance que vous me témoignez, que je ne demande rien de plus que la continuation de vos bontez.

Florinde fut ſi ſatisfaite, qu'elle avoit de la peine à ſe contenir, & ſentit dés lors dans

ſon cœur des mouvemens qui ne lui étoient pas ordinaires. La vertu & l'honnêteté, répondent pour moi, lui dit elle, ravie des ſages raiſons qu'il lui alleguoit, & vous accordent ce que vous demandez. Si Amadour fut ravi de joie, c'eſt de quoi ceux qui aiment ne peuvent douter. Florinde ſuivit mieux ſon conſeil qu'il n'auroit ſouhaité, car comme elle craignoit non ſeulement devant Pauline, mais auſſi par tout ailleurs, elle ne le rechercha plus comme elle avoit de coûtume. Elle trouva même mauvais le commerce qu'il avoit avec Pauline, qui lui paroiſſoit ſi belle, qu'elle ne pouvoit croire qu'il ne l'aimât pas. Florinde paſſoit ſon chagrin avec Aventurade qui commençoit à être fort jalouſe de ſon mari & de Pauline. Elle faiſoit ſes doleances à Florinde, qui étant malade du même mal la conſoloit du mieux qu'elle pouvoit.

Amadour s'étant bien-tôt apperçu du changement de Florinde, crut non ſeulement qu'elle étoit en reſerve comme il lui avoit conſeillé, mais même qu'elle avoit conçu de lui des ſentimens déſavantageux. Un jour qu'il l'accompagnoit au retour d'un Convent où elle avoit été pour entendre Vépres : Quel viſage me faites-vous, Madame, lui dit-il ?

Tel que je croi que vous le voulez, répondit Florinde. Se défiant alors de la verité, & pour s'en éclaircir encore mieux, il lui dit: J'ai tant fait, Madame, que Pauline ne vous soupçonne plus. Vous ne fauriez mieux faire pour vous & pour moi, lui répliqua-t-elle, car en vous faifant plaifir, vous me faites honneur. Amadour comprenant par là qu'elle croyoit qu'il fe faifoit un plaifir de parler à Pauline, en fut fi outré qu'il ne pût s'empécher de lui dire en colere. Vous commencez bien-tôt, Madame, à me faire foufrir. Je fuis plus à plaindre qu'à blâmer, & la plus cruelle mortification que j'aye eu de ma vie, eft la fâcheufe neceffité où je me trouve reduit de parler à une femme que je n'aime pas. Puifque vous expliquez mal ce que j'ai fait pour vôtre fervice, je ne parlerai jamais à Pauline, quoi qu'il puiffe en arriver. Pour cacher mon déplaifir comme j'ai caché ma joie, je vais me retirer en quelque lieu du voifinage, où j'attendrai que vôtre fantaifie ait paffé. Mais j'efpere que je recevrai nouvelles de mon General, & je ferai obligé de retourner à l'armée, où je demeurerai fi long-tems, que j'efpere que vous connoîtrez que rien ne me retient ici que vous, & en difant cela il fe re-

tira ſans attendre ſa réponſe; ce qui cauſa à Florinde un ennui & une triſteſſe qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer. Ainſi commença l'amour par ſon contraire à faire ſentir ſa force. La Belle revenue à elle, & reconnoiſſant qu'elle avoit tort, écrivit à Amadour le priant de revenir; ce qu'il fit aprés que ſa colere fut un peu calmée. Je ne puis pas bien vous faire le détail de ce qu'ils ſe dirent pour détruire ces prejugez de jalouſie; mais je puis vous dire, qu'il ſe juſtifia ſi bien, qu'elle lui promit de ne croire jamais non ſeulement qu'il aimât Pauline; mais qu'elle demeureroit convaincue, que ce ſeroit pour lui un martire des plus cruels de parler à elle ou à quelqu'autre, que dans la ſeule vûe de lui rendre ſervice.

Aprés que l'amour eut diſſipé cet ombrage, & lors que les Amans commençoient à prendre plus de plaiſir que jamais à s'entretenir, on reçut nouvelles que le Roi d'Eſpagne envoyoit tout ſon armée à Salſes. Amadour qui avoit de coûtume d'être à l'Armée des premiers, n'eut garde de manquer cette nouvelle occaſion d'aquerir une nouvelle gloire. Mais il eſt vrai qu'il partit avec regret contre ſon ordinaire, ſoit à cauſe du plaiſir qu'il perdoit,

doit, que parce qu'il craignoit de trouver du changement à ſon retour. Il conſideroit que Florinde avoit déja quinze ans, que pluſieurs Princes & grands Seigneurs la recherchoient, & concluoit que ſi elle ſe marioit pendant ſon abſence, il n'auroit plus occaſion de la voir à moins que la Comteſſe d'Arande ne lui donnât Aventurade pour compagnie. Il mena ſi bien ſon afaire, & ſût ſi adroitement remuer ſes amis, que la Comteſſe & Florinde lui promirent, qu'en quelque lieu qu'elle fût mariée, ſa femme ne la quitteroit jamais. Et comme on parloit alors de la marier en Portugal, il fut reſolu qu'Aventurade l'y accompagneroit. Sur cette aſſûrance Amadour partit, non ſans un extréme regret, & laiſſa ſa femme avec la Comteſſe.

Florinde ſe trouvant ſeule aprés le départ de ſon Amant, vécût d'une maniere qu'elle eſperoit par là d'aquerir la reputation de la plus parfaite vertu, & de faire avouër à tout le monde qu'elle meritoit un Amant d'un ſi bon caractere. Amadour de ſon côté arrivé à Barcelone fut à l'ordinaire parfaitement bien reçu des Dames; mais elles le trouverent ſi changé, qu'elles n'auroient jamais cru que le mariage eût pû metamorphoſer un homme de

cette maniere. En éfet il n'étoit plus le même, & on dit qu'il se fâchoit de voir les choses qu'il desiroit autrefois. Et la Comtesse de Palamos qu'il avoit tant aimée, ne pût jamais trouver moyen de le faire seulement aller chez elle. Comme Amadour avoit de l'impatience d'arriver au lieu où il y avoit de l'honneur à aquerir, il ne demeura que le moins qu'il pût à Barcelone. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Salses, que la guerre commença fort cruellement entre les deux Rois. Je n'entrerai ni dans le détail de cette guerre, ni dans l'énumeration des actions heroïques qu'Amadour y fit; car au lieu de conter une nouvelle il faudroit faire un gros livre. Il sufit de dire que sa renommée l'emportoit sur ses compagnons.

Le Duc de Nagyeres qui commandoit deux mille hommes, arriva à Perpignan, & pria Amadour d'être son Lieutenant. Il fit si bien son devoir avec son petit corps, qu'à toutes les escarmouches on n'entendoit crier que Nagyeres. Il arriva que le Roi de Tunis qui depuis longs-tems étoit en guerre avec les Espagnols, apprenant que l'Espagne & la France se faisoient la guerre du côté de Perpignan & de Narbonne, crut qu'il devoit profiter de

l'occasion pour chagriner le Roi d'Espagne, & envoya grand nombre de vaisseaux pour piller & ruiner tout ce qu'ils trouveroient mal gardé sur les frontieres d'Espagne. Ceux de Barcelone voyant passer tant de vaisseaux en donnerent avis au Roi qui étoit à Salses, & qui envoya d'abord le Duc de Nagyeres à Palamos. Les Barbares trouvant le lieu si bien gardé, firent semblant de passer outre ; mais ils revinrent durant la nuit, & mirent tant de gens à terre, que le Duc de Nagyeres s'étant laissé surprendre fut emmené prisonnieur. Amadour qui étoit fort vigilant entendant le bruit assembla incontinent le plus de ses gens qu'il pût, & se défendit si bien que les ennemis, quelque superieurs qu'ils fussent, furent long-tems sans pouvoir l'endommager. Mais enfin ayant appris que le Duc de Nagyeres étoit prisonnier, & que les Turcs étoient resolus de brûler Palamos, & la maison où il faisoit ferme, aima mieux se rendre, que d'être cause de la perte de ceux qui l'avoient suivi. D'ailleurs se mettant à rançon il esperoit encore de voir Florinde. Il se rendit donc à un Turc nommé Derlin, Gouverneur du Roi de Tunis. Derlin le mena à son maître. Il fut honoré & fort bien reçu, mais encore mieux gardé; car l'ayant entre les

mains ils croyoient tenir l'Achille de l'Efpagne. Il fut prés de deux ans au fervice du Roi de Tunis.

Les nouvelles de cet accident arrivées en Efpagne, les parens du Duc de Nagyeres furent fort afligez de fon malheur ; mais ceux qui aimoient la gloire du païs crurent avoir perdu bien davantage en perdant Amadour. Le bruit en vint chez la Comteffe d'Arande, où étoit alors la pauvre Aventurade dangereufement malade. La Comteffe qui fe défioit beaucoup des tendres fentimens qu'Amadour avoit pour fa fille; ce qu'elle foufroit & diffimuloit en confideration des vertus qu'elle reconnoiffoit en lui, apella fa fille en particulier pour lui apprendre ces fâcheufes nouvelles. Florinde qui favoit bien diffimuler, lui dit que la perte étoit grande pour toute leur maifon, & qu'elle plaignoit fur tout fa pauvre femme, qui pour furcroît d'afliction étoit malade. Mais voyant que fa mere pleuroit beaucoup elle laiffa couler quelques larmes pour lui tenir compagnie, de peur que par trop faindre la feinte ne fût découverte. La Comteffe lui en parla fouvent depuis ; mais elle n'en pût jamais tirer de quoi faire un jugement certain. Je ne dirai rien des voyages, des prieres, des oraifons, & des jeûnes que fai-

ſoit ordinairement Florinde pour la conſervation d'Amadour. On ne l'eut pas plûtôt conduit à Tunis qu'il donna de ſes nouvelles à ſes amis, & envoya un exprés à Florinde pour lui faire ſavoir qu'il étoit en bonne ſanté, & plein d'eſperance de la revoir ; ce qui fut pour elle une grande conſolation. Il ne faut pas demander ſi elle pouvoit écrire ; car elle le fit avec tant de diligence, qu'Amadour n'eut pas le tems de s'impatienter.

En ce tems-là la Comteſſe eut ordre de ſe rendre à Sarragoſſe où étoit le Roi. Le jeune Duc de Cardonne s'y trouva, & agit ſi puiſſamment auprés du Roi & de la Reine, qu'ils prierent la Comteſſe de conclure le mariage de lui & de Florinde. La Comteſſe qui ne pouvoit & ne vouloit rien refuſer à leurs Majeſtez, y conſentit d'autant plus volontiers, qu'elle croyoit que ſa fille dans l'âge où elle étoit n'auroit d'autre volonté que la ſienne. Tout étant fait elle dit à ſa fille, qu'elle lui avoit choiſi le parti qu'elle avoit crû le plus avantageux. La fille voyant qu'il n'y avoit point à deliberer puiſque la choſe étoit faite, prit le parti de l'obeïſſance. Pour ſurcroît de malheur elle apprit que l'Enfant fortuné étoit à l'extrémité. Elle ne témoigna jamais rien de ſon

déplaiſir ni devant ſa mere, ni devant perſonne, & ſe contraignit ſi bien qu'au lieu de larmes il lui prit un ſeignement de nez ſi abondant, qu'elle fut en danger de la vie. Pour ſe rétablir elle épouſa celui qu'elle haïſſoit plus que la mort. Les nôces étant faites Florinde s'en alla avec ſon mari dans le Duché de Cardonne, & emmena Aventurade à qui elle faiſoit confidence en particulier, & des manieres dures de ſa mere, & du regret qu'elle avoit d'avoir perdu l'Enfant fortuné : Mais pour Amadour elle ne lui en parloit que pour la conſoler. Florinde reſolut donc de mettre Dieu & l'honneur devant ſes yeux, & de cacher ſi bien ſes ennemis, que perſonne des ſiens ne s'apperçêut jamais que ſon mari ne fût pas à ſon gré. Florinde ſoûtint long-tems cette vie qui ne valoit guere mieux que la mort. Elle ne manqua pas de donner avis de tout à Amadour, qui connoiſſant ſon grand cœur, & n'ignorant pas l'amour qu'elle avoit pour l'Enfant fortuné, crût qu'il étoit impoſſible qu'elle véçût long-tems, & la regretta comme une perſonne qu'il eſtimoit pire que morte. Cette aflịction augmenta celle qu'il avoit déja. Il eût voulu être eſclave toute ſa vie, & que Florinde eût eu un Epoux ſelon ſon cœur. L'idée des ennuis de ſon amie lui

faisoit oublier les siens. Sur ces entrefaites il apprit par un ami qu'il s'étoit fait à la Cour du Roi de Tunis, que ce Prince étoit resolu de lui faire presenter le pal, ou qu'il renonçât à sa foi, parce qu'il avoit envie de le retenir en cas qu'il en pût faire un bon Turc. Pour prevenir le coup il fit si bien avec son maître, qu'il le laissa aller sur sa parole sans en parler au Roi, & mit sa rançon à un si haut prix, qu'il ne croyoit pas qu'un homme qui avoit si peu de bien pût jamais la trouver.

De retour à la Cour d'Espagne, il y fit peu de sejour, & s'en alla chercher sa rançon dans la bourse de ses amis. Il fut droit à Barcelone où le jeune Duc de Cardonne, sa mere, & Florinde étoient pour afaires. Aventurade n'eût pas plûtôt appris que son mari étoit revenu, qu'elle le dit à Florinde, qui s'en rejouït pour l'amour d'elle. Mais de peur que la joie de revoir Amadour ne produisît sur son visage un changement qui pût être mal expliqué par ceux qui ne le connoissoient pas, elle se tint à la fenêtre pour le voir venir de loin, & ne l'apperçeut pas plûtôt, que décendant par un escalier si obscur qu'il n'étoit pas possible de discerner si elle changeoit de couleur, elle l'embrassa, le mena dans sa chambre, & le presenta ensuite à

ſa Belle-mere qui ne l' avoit jamais vû. Il n' eut pas là demeuré deux jours, qu' il y fut autant aimé que chez la Comteſſe d'Arande. Je ne vous dirai rien des converſations que Florinde & Amadour eurent enſemble, ni des complimens qu' il lui fit ſur ce que ſon abſence l' avoit fait ſoufrir. Aprés pluſieurs larmes du regret que la Belle avoit tant d' être mariée contre ſon inclination, que d' avoir perdu celui qu' elle aimoit avec tant de paſſion, & qu' elle n' eſperoit de jamais revoir, elle prit reſolution de ſe conſoler avec Amadour qu'elle aimoit, & en qui elle avoit une entiere confiance. Cependant elle n' oſoit s' en expliquer ; mais lui qui s' en défioit ne perdoit ni tems ni occaſion pour lui faire connoître combien il l'aimoit.

Florinde ne pouvant plus ſe défendre de faire paſſer Amadour de l'état d'Amant eſperant à la condition d'Amant favoriſé, il arriva un contre-tems fâcheux. Le Roi pour une afaire importante manda à Amadour de ſe rendre à la Cour. Sa femme fut ſi frapée de cette nouvelle, qu'elle évanouït, & tombant d'un degré où elle étoit, elle ſe bleſſa ſi fort qu' elle n' en eſt jamais revenue. Florinde qui par cette mort perdoit toute ſa conſolation, en fut auſſi afligée que le feroit une perſonne qui auroit perdu tous

ſes bons parens & amis. Amadour étoit inconſolable, car d'un côté il perdoit une des plus belles & des plus ſages femmes qui fut jamais, & de l'autre le moyen de revoir Florinde. Tant de ſujets de chagrin l'accablerent tellement, qu'il penſa mourir ſubitement. La vieille Ducheſſe de Cardonne étoit toûjours à ſon lit, & état loi pour le conſoler toute ſa Philoſophie; mais tout cela ne faiſoit rien, car ſi la mort d'un côté l'afligeoit, l'amour de l'autre le rendoit martir.

La femme d'Amadour enterrée, & les ordres du Roi étant preſſans, il n'y avoit pas moyen de faire un plus long ſejour; ce qui augmenta ſi fort ſon deſeſpoir, que la tête penſa lui tourner. Florinde qui le conſoloit, & qui avoit beſoin elle-même de conſolation, paſſa toute une aprés-dînée à l'entretenir le plus honnétement qu'il lui fut poſſible, croyant le conſoler un peu, en l'aſſûrant qu'elle trouveroit moyen de le voir plus ſouvent qu'il ne penſoit. Comme il devoit partir le lendemain, & qu'il étoit ſi foible qu'il ne pouvoit quitter le lit, il la ſuplia de revenir le voir le ſoir aprés que chacun y auroit été. Elle promit de le faire ne ſachant pas qu'un amonr extréme ne connoît point de raiſon. Déſeſperant donc de voir à

l'avenir Florinde qu'il avoit ſi long-tems aimée, & de qui il n'avoit jamais eu que ce que vous avez vû, fut tellement combatu de ſon amour & de ſon deſeſpoir, qu'il réſolut comme on dit de jouër à quitte ou à double, c'eſt à dire de tout gagner, ou de tout perdre, & de ſe payer en une heure de ce qu'il croyoit avoir merité. Il fit mettre à ſon lit de ſi bons rideaux, que ceux qui étoient dans la chambre n'auroient ſû le voir, & ſe plaignoit beaucoup plus qu'à l'ordinaire; de ſorte que tous ceux de la maiſon ne croyoient pas qu'il eût encore vingt-quatre heures à vivre.

Aprés que chacun eut fait le ſoir ſa viſite, Florinde à la ſolicitation même de ſon mari vint faire la ſienne, réſolue pour le conſoler de lui déclarer ſon afection, & de lui dire ſans détour ni ſans envelope, qu'abſolument elle vouloit l'aimer autant que l'honneur pourroit le lui permettre. Aſſiſe dans une chaiſe qui étoit au chevet du lit d'Amadour, elle commença pour le conſoler par pleurer avec lui. Amadour la voyant attendrie crut avoir trouvé l'heure du Berger, & ſe leva ſur ſon lit. Florinde qui crut qu'il étoit trop foible ſe mit en devoir de l'en empêcher. Faut-il que je vous perde pour jamais, lui dit-il à genoux? Et en diſant cela

il ſe laiſſa tomber entre ſes bras comme un homme à qui les forces manquent. La pauvre Florinde l'embraſſa, & le ſoûtint fort long tems, faiſant de ſon mieux pour le conſoler : Mais le remede qu'elle lui donnoit pour diminuer ſa douleur l'augmentoit de beaucoup. En éfet faiſant le demi mort & ne parlant point, il ſe mit en devoir de chercher ce qui fait l'honneur des femmes. Florinde voyant ſa mauvaiſe intention, & ne pouvant la croire attendu les honnétes diſcours qu'il lui avoit toujours tenus, lui demanda ce qu'il vouloit faire. Amadour craignant la réponſe de la Belle, qu'il ſavoit ne pouvoir être que chaſte & honnéte, alla ſans rien dire à ce qu'il cherchoit. Florinde bien ſurpriſe aimant mieux croire que la tête lui avoit tourné, que de croire qu'il en voulût à ſon honneur, appella tout haut un Gentilhomme qu'elle ſavoit être dans la Chambre. Amadour au dernier deſeſpoir ſe rejetta ſur ſon lit ſi bruſquement, que le Gentilhomme crut qu'il étoit expiré. Florinde qui s'étoit levée de ſa chaiſe envoya le Gentilhomme chercher du vinaigre, & dit alors à Amadour : Etes-vous fou, Amadour ? Qu'eſt-ce que vous avez voulu faire ? Des ſervices auſſi longs que les miens, répondit Amadour, à qui l'amour avoit ôté la raiſon, meritent-ils tant de cruauté ? Et où

eſt l'honneur que vous m'avez préché tant de fois, répondit Florinde ? Ah! Madame, repartit Amadour, il me ſemble qu'on ne peut pas plus aimer vôtre honneur que j'ai fait. Tant que vous avez été à marier, j'ai ſi bien ſû vaincre ma paſſion, que vous ne vous en étes jamais apperceue : Mais à preſent que vous étes mariée, & que vôtre honneur eſt à couvert, vous fais-je tort de vous demander ce qui m'appartient ? car ne vous ai-je pas gagnée par la force de mon amour ? Le premier qui a eu vôtre cœur a ſi peu cherché vôtre corps, qu'il a merité de perdre l'un & l'autre. Celui qui poſſede vôtre corps eſt indigne d'avoir vôtre cœur, & par conſequent vôtre corps même ne lui appartient pas. Mais j'ai tant pris de peines pour vous depuis cinq ou ſix ans, que vous ne pouvez ignorer, Madame, qu'à moi ſeul n'appartienne vôtre corps & vôtre cœur, pour leſquels je me ſuis oublié moi-même. Si vous prétendez vous excuſer ſur la conſcience, vous devez compter que ceux qui connoiſſent par experience ce que peut l'amour vous condamneront. En éfet vous m'avez ravi ma liberté, & vos attraits ont tellement ébloui mes ſens, que ne ſachant deſormais que faire, je ſuis contraint de m'en aller ſans eſperance de vous revoir jamais.

Cependant en quelque lieu que je fois ou fur terre, ou fur mer, ou entre les mains ee mes ennemis, vous devez être affûrée que mon cœur fera toûjours à vous. Mais fi j'avois de vous avant mon départ l'affûrance que mon amour merite, je foûtiendrois patiemment les ennuis de cette longue abfence. Mais fi vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, vous apprendrez bientôt que vôtre rigueur m'aura cruellement fait mourir.

Florinde auffi étonnée que fâchée d'entendre parler ainfi un homme dont elle ne fe feroit jamais défiée. Sont-ce-là, Amadour, répondit-elle en pleurant, les beaux & fages difcours que vous m'avez tenu durant ma jeuneffe? Eft-ce l'honneur & la confcience dont vous m'avez fi fouvent confeillé de faire plus de cas que de ma propre vie? Avez-vous oublié les Dames qui ont tenu bon contre l'amour criminel, & que vous m'avez propofé comme des exemples de vertu à imiter? Et ne vous fouvenez-vous plus du mépris que vous avez témoigné pour celles qui ont eu la foibleffe de fuccomber à cette fale paffion? Je ne puis croire, Amadour, que vous foyez fi diferent de vous-même, que vôtre confcience & mon honneur ne vous foient plus d'aucune confideration. Si ce

que vous dites eſt vrai, je louë Dieu d'avoir prevenu le malheur où j'allois me précipiter, en me faiſant connoître par vôtre langue le fond de vôtre cœur que je n'ai jamais bien connu qu'à préſent. Aprés avoir perdu le fils de l'Enfant fortuné non ſeulement par mon mariage; mais parce que je ſai qu'il en aime une autre, & me voyant mariée à un homme que je ne puis aimer quelques éforts que je faſſe, j'avois réſolu de vous aimer de tout mon cœur, fondant cette amitié ſur la vertu qui m'avoit paru en vous, & que je croi avoir aquiſe par vôtre moyen, qui eſt d'aimer mon honneur & ma conſcience plus que ma propre vie. Dans ces vûes d'honnéteté j'étois venue, Amadour, pour faire avec vous un bon fondement pour l'avenir; mais vous m'avez fait voir que j'aurois bâti ſur le ſable mouvant, ou plûtôt ſur de la bouë infame. Une grande partie de l'ouvrage étoit fait par rapport à moi; mais vous avez tout renverſé d'un ſeul coup. Ainſi n'eſperez plus rien de moi & ne vous aviſez pas de jamais me parler en quelque lieu que je ſois ni de la langue ni des yeux; & comptez que je ne changerai jamais de ſentiment. Je vous le dis avec un extréme regret. Si je vous avez juré une amitié parfaite, je ſens bien que mon cœur

n'auroit pû ſans mourir ſoûtenir cette rupture, quoi qu'à dire vrai l'étonnement où je ſuis d'avoir été trompée eſt ſi grand & ſi douloureux, que s'il n'abrege pas ma vie, il la rendra du moins bien malheureuſe. Je n'ai plus rien à vous dire ſinon un adieu éternel. Je n'entreprendrai point de vous dire quel fut l'accablement où ſe trouva Amadour aprés un tel diſcours. Il ſeroit non ſeulement impoſſible de l'écrire, mais même de ſe l'imaginer, ſinon à ceux qui ſe ſont trouvez en pareil cas.

Amadour voyant qu'elle s'en alloit aprés cette cruelle concluſion l'arréta pas le bras, bien perſuadé qu'il la perdoit pour toûjours à moins qu'il ne lui ôtat les ſentimens qu'il lui avoit donnez. J'ai ſouhaité toute ma vie, Madame, lui dit-il, en compoſant ſon viſage du mieux qu'il pût, d'aimer une femme de vertu : Et comme j'en ai peu trouvé, j'ai voulu ſavoir ſi vous étiez autant eſtimable du côté de la vertu, que du côté de la beauté ; de quoi je ſuis maintenant graces à Dieu pleinement convaincu. Je me felicite d'avoir donné mon cœur à tant de perfections, & je vous ſuplie, Madame, de faire grace à mon caprice & à mon audace, puiſque le denouëment vous en eſt ſi glorieux, & me fait tant de plaiſir. Florinde qui commençoit à

connoître la malice des hommes par ce qui venoit de lui arriver, comme elle avoit été dificile à croire le mal où il étoit, elle le fût encore davantage à croire le bien où il n'étoit pas, & lui dit : Pleût à Dieu que ce que vous dites fût vrai : Mais je ne fuis pas fi ignorante, que l'état de mariage où je fuis, ne me faffe connoître clairement que la force de la paffion & l'aveuglement vous ont fait faire ce que vous avez fait. Si j'avois eu le malheur de lâcher la main, je fuis affûrée que vous n'auriez pas retiré la bride. Ce n'eft pas par ce chemin-là qu'on cherche la vertu. Mais c'eft affez j'ai crû du bien de vous. Je connois prefentement ce qui en eft, & je ne fuis plus dans l'erreur. En difant cela Florinde fortit, & ne fit toute la nuit que pleurer. Elle avoit tant de douleur de ce changement, que fon cœur eut bien de la peine à foûtenir les regrets que l'amour lui caufa. La raifon lui difoit qu'elle ne devoit plus l'aimer; mais le cœur dont on n'eft pas le maître lui difoit tout autre chofe. Ne pouvant donc fe refoudre à l'aimer moins qu'à l'ordinaire, & fachant que l'amour lui faifoit faire cette faute, elle refolut de fatisfaire à l'amour, & de l'aimer de tout fon cœur; mais de n'en rien témoigner pour fatisfaire à fon honneur.

Ama-

Amadour partit le lendemain, content comme vous pouvez juger. Cependant comme il avoit le cœur grand, bien loin de se desesperer, il souhaita tout de nouveau de revoir Florinde, & de regagner sa bienveillance. Ayant donc pris le chemin de Tolede où étoit le Roi d'Espagne, il passa par la Comté d'Arande, où il arriva un soir fort tard, & trouva la Comtesse fort malade de chagrin de l'absence de Florinde. Elle baisa & embrassa Amadour comme si c'eût été son propre fils, tant parce qu'elle l'aimoit, que parce qu'elle se défioit qu'il aimoit Florinde. Elle lui en demanda des nouvelles, & il lui en dit autant qu'il lui fut possible, mais non pas toutes veritables. Il lui avoüa l'amitié qu'il y avoit entr'eux, ce que Florinde avoit toûjours caché, la pria de lui faire avoir souvent de ses nouvelles, & de la retirer bien-tôt auprés d'elle. Il passa la nuit avec la Comtesse, & partit le lendemain.

Aprés avoir fait ses afaires avec la Reine, il partit pour l'armée si triste, & si prodigieusement changé, que ni les Dames, ni les Oficiers qu'il frequentoit ne le connoissoient plus. Il ne portoit que des habits noirs, encore étoient-ils d'une Frise beaucoup plus

groſſe qu'il ne faloit pour le deuil de ſa femme, qui couvroit heureuſement celui qu'il avoit dans le cœur. Amadour fut ainſi trois ou quatre ans ſans revenir à la Cour. La Comteſſe d'Arande ayant appris que Florinde faiſoit pitié tant elle étoit changée, l'envoya querir, eſperant qu'elle reviendroit auprés d'elle, mais cela n'arriva pas: Car Florinde ayant eu avis qu'Amadour avoit déclaré leur amitié à ſa mere, ſe trouva fort en peine. Elle conſideroit d'un côté que ſi elle diſoit la verité à ſa mere. Amadour pouvoit en recevoir du déplaiſir; ce qu'elle n'auroit voulu faire pour ſa vie, ſe croyant en état de punir ſon inſolence ſans le ſecours de ſes parens. Elle voyoit d'un autre côté que cachant le mal ſa mere & ſes amis l'obligeroient à lui parler & à lui faire bonne mine, craignant par là d'entretenir ou de fortifier ſes mauvaiſes intentions. Mais le voyant éloigné elle n'en fit pas ſemblant, & ne lui écrivit que quand la Comteſſe le lui ordonna. Auſſi Amadour connût ſi bien que ſes lettres venoient plûtôt d'obéïſſance que de bonne volonté, qu'il languiſſoit en les liſant, au lieu qu'autrefois il ne les recevoit qu'avec des tranſports de joie.

Aprés avoir fait durant deux ou trois ans tant de belles choſes, que tout le papier d'Eſpagne ne ſauroit les contenir, il crut avoir trouvé moyen de regagner le cœur de Florinde. Pour vaincre ſon ennemie, puiſqu'elle ſe déclaroit telle contre lui, il mit à part & la raiſon, & la crainte de la mort. Son parti étant pris il fit tant auprés du General, qu'il fut deputé pour aller entretenir le Roi ſur certaines entrepriſes qu'on faiſo t ſur Leucate, & ſans ſe mettre en peine des ſuites il communiqua le ſujet de ſon voyage à la Comteſſe d'Arande avant que d'en avoir parlé au Roi. Comme il ſavoit que Florinde étoit auprés de ſa mere, il ſe rendit en poſte chez la Comteſſe ſous pretexte de vouloir prendre ſon conſeil. Il envoya un de ſes amis pour l'avertir qu'il venoit, pour la prier de n'en rien dire, & de trouver bon qu'il lui parlât de nuit ſans que perſonne en ſût rien. La Comteſſe bien joyeuſe de cette nouvelle en fit part à Florinde, & l'envoya deshabiller dans la chambre de ſon mari, afin qu'elle fût prête quand elle la feroit avertir, & que chacun fût retiré. Florinde qui n'étoit pas encore revenue de ſa premiere peur, n'en témoigna pourtant rien à ſa mere, & s'en alla à ſon Oratoire ſe recommander à

Dieu, & le prier de vouloir garentir ſon cœur de toute foibleſſe. Se ſouvenant qu'Amadour l'avoit ſouvent loüée de ſa beauté qui n'avoit rien perdu par ſa longue maladie, elle aima mieux la diminuer elle même, que de ſoufrir qu'elle allumât un feu ſi criminel dans le cœur d'un ſi honnéte homme. Pour cet éfet elle prit une pierre qu'elle trouva à point nommé, & s'en donna de ſi grands coups par le viſage, que ſa bouche, ſes yeux, ſon nez en demeurerent tout défigurez. Afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle l'eût fait, quand la Comteſſe l'envoya querir, elle ſe laiſſa tomber en ſortant de l'Oratoire. La Comteſſe accourut à ſes cris, & la trouva dans ce triſte état. Florinde ſe releva, & dit à ſa mere qu'elle avoit donné du viſage contre une groſſe pierre. Elle fut incontinent penſée, & ſon viſage bandé. Enſuite la Comteſſe la fit paſſer dans ſa chambre, & la pria d'aller entretenir Amadour qui étoit dans ſon cabinet, juſques à ce qu'elle ſe fût défaite de la compagnie. Florinde obéït croyant qu'Amadour avoit quelqu'un avec lui: Mais ſe trouvant ſeule, & voyant la porte fermée elle en eut autant de chagrin qu'Amadour en eut de joie, s'imaginant d'emporter par amour ou par force ce qu'il avoit tant ſouhaité.

Aprés l'avoir un peu entretenuë, la trouvant dans les mêmes ſentiments où il l'avoit laiſſée, & proteſtant que dût-il lui en coûter la vie elle n'en auroit jamais d'autres, lui dit outré de deſeſpoir. Il ne ſera pas dit, Madame, qu'un petit ſcrupule me prive du fruit de mes travaux. Puiſque l'amour, la patience, & les ſuplications ne ſervent de rien, il faut donc y employer la force. Florinde voyant ſon viſage & ſes yeux ſi changez que le plus beau teint du monde étoit rouge comme feu, & le regard le plus doux & le plus agréable ſi horrible & ſi furieux, qu'il ſembloit que le feu de ſon cœur ſortoit par ſes yeux; & que dans cette fureur il avoit pris d'une de ſes fortes mains les deux ſiennes tendres & délicates: conſidérant d'un autre côté qu'elle étoit ſans défenſe, & que ſes mains & ſes pieds étoient ſi bien tenus, qu'elle ne pouvoit ni fuïr, ni ſe défendre, crut que le ſeul moyen qui lui reſtoit étoit de tenter ſi ſon premier amour étoit tellement éteint qu'il ne pût deſarmer ſa cruauté. Si je dois, Amadour, vous regarder à preſent comme un ennemi, lui dit-elle, je vous conjure par l'honnête amour dont j'ai cru autrefois que vôtre cœur étoit animé, de vouloir au moins m'écouter avant que de me tour-

menter. A quoi ſonges vous, Amadour continua-t-elle, voyant qu'il l'écoutoit, de vouloir une choſe qui ne ſauroit vous donner de plaiſir, & qui me combleroit de douleur? Vous avez ſi bien connu mes ſentimens durant ma jeuneſſe & ma plus grande beauté, qui pouvoit ſervir d'excuſe à vôtre paſſion, que je m'étonne qu'à l'âge où je ſuis, & laide comme vous me voyez, vous puiſſiez vous reſoudre à me tourmenter. Je ſuis perſuadée que vous ne doutez point que mes ſentimens ne ſoient toûjours les mêmes, & qu'il n'y a par conſequent que la violence qui puiſſe vous faire avoir ce que vous ſouhaitez. Voyez comme mon viſage eſt fait, oubliez la beauté que vous m'avez vûe, & vous perdrez l'envie de m'approcher. S'il y a en vous quelque reſte d'amour, il eſt impoſſible que la pitié ne l'emporte ſur vôtre fureur. C'eſt à vôtre pitié & à la vertu dont vous m'avez donné tant de preuves, que je m'adreſſe & que je demande grace. Ne troublez point mon repos, & n'entreprenez rien ſur mon honneur que je ſuis réſoluë de conſerver juſqu'au dernier ſoûpir. Si l'amour que vous avez eu pour moi a dégeneré en haine, & que vous ayez deſſein plus par vengeance que par afection, de me rendre la femme du

monde la plus malheureuse, je vous déclare qu' il n' en sera pas ainsi, & que vous me forcerez de me plaindre hautement de vôtre malhonnêteté à celle qui est si prevenue en vôtre faveur. Si vous me reduisez à cette extrémité, comptez que vôtre vie n' est pas en sûreté. S' il faut que je meure, répondit Amadour, un moment mettra fin à mes peines: mais la diformité de vôtre visage, qui est je croi vôtre ouvrage, ne m' empêchera pas de faire ce que j' ai résolu. Quand vous n' auriez que la peau & les os je ferois la même chose.

Florinde voyant que les prieres, les raisons & les larmes étoient inutiles, s' aida du secours qu' elle craignoit autant que la perte de sa vie, & d' une voix triste & pitoyable appella sa mere le plus haut qu' elle pût. A cette voix la Comtesse se douta d' abord de la verité, & accourut le plus promptement qu' il lui fut possible. Amadour qui n' étoit pas si prêt à mourir qu' il le disoit, lâcha prise si promptement, que la Comtesse ouvrant le cabinet le trouva à la porte, & Florinde assez éloignée de lui. Qu' est ceci donc, Amadour, dit la Comtesse? Dites-moi la verité. Amadour qui s' étoit préparé à l' avance, & qui ne manquoit jamais d' expedient au besoin, ré-

pondit d'un visage pâle & transi. Je ne connois plus Florinde, Madame, jamais homme ne fut plus surpris que je le suis. Je croyois comme je vous ai dit, avoir quelque part à sa bienveillance, mais je vois bien que je n'y ai plus rien. Il me semble, Madame, que du tems qu'elle étoit avec vous, elle n'étoit ni moins sage ni moins vertueuse qu'aujourd'hui; mais elle ne faisoit pas conscience de parler & de regarder les gens. J'ai voulu la regarder, mais elle n'a pas voulu le soufrir. Voyant cela j'ai cru que c'étoit un songe ou une réverie, & lui ai demandé la main à baiser suivant la coûtume du païs; mais elle me l'a absolument refusé. Il est vrai, Madame, que j'ai tort, & je vous en demande pardon, de lui avoir pris & baisé la main quasi par force. Je ne lui demandois pas autre chose; mais je vois bien qu'elle a resolu ma mort, & c'est pour cela je croi qu'elle vous a appellé, peut-être a-t-elle eu peur que j'eusse quelque autre dessein. Quoi qu'il en soit, Madame, je reconnois que j'ai tort: car quoi qu'elle doive aimer tous vos bons serviteurs, mon malheur veut que je n'aye aucune part à sa bienveillance. Mon cœur ne changera pas pour cela ni par rapport à vous, ni par rapport à elle; & je vous suplie, Madame,

de me conſerver vôtre bienveillance puiſque je pers la ſienne ſans l'avoir merité. La Comteſſe qui croyoit en partie, & en partie doutoit, demanda à ſa fille pourquoi elle l'avoit appellé ſi haut? Florinde répondit qu'elle avoit eu peur. La Comteſſe lui fit pluſieurs autres queſtions, & n'eut jamais que la même réponſe, parce qu'ayant échapé à ſon ennemi, elle le croyoit aſſez puni d'avoir manqué ſon coup. Aprés que la Comteſſe eut long-tems entretenu Amadour, elle le laiſſa parler encore à Florinde en ſa preſence pour voir quelle mine il feroit; mais il lui dit peu de choſe, & ſe contenta de la remercier de n'avoir rien dit à ſa mere, la priant au moins que puiſqu'il étoit banni de ſon cœur, un autre ne profitât point de ſa diſgrace. Si j'avois pû me défendre par quelque autre voye, répondit Florinde, tout ſe feroit paſſé entre nous. Vous en ferez quitte pour cela, à moins que vous ne me forciez à faire pis. Ne craignez pas que j'aime jamais, car puiſque je me ſuis trompée à juger d'un cœur que j'avois cru tout plein de vertu, je ne croirai jamais qu'il y ait homme en qui on doive ſe fier. Ce malheur ſera cauſe que je bannirai pour jamais les paſſions que l'amour peut produire. En diſant cela elle prit congé de lui. La

mere qui les obſervoit ne pût former auçun jugement, mais elle s'apperçût bien dés lors que ſa fille n'avoit plus d'amitié pour Amadour, & crut que c'étoit ſans raiſon, & qu'il ſufiſoit qu'elle aimât quelqu'un pour que Florinde eût de l'averſion pour lui. Dés ce moment là elle fut ſi mal ſatisfaite d'elle, qu'elle fut ſept ans ſans lui parler qu'avec aigreur; & tout cela à la ſolicitation d'Amadour. Florinde qui ne fuyoit rien tant autrefois que la preſence de ſon mari, reſolut d'être toute ſa vie auprés de lui, pour s'épargner les chagrins que ſa mere lui faiſoit. Mais voyant que rien ne lui réüſſiſſoit, elle prit le parti de tromper Amadour. Pour cet éfet elle fit ſemblant pendant quelques jours de s'humaniſer, & lui conſeilla de s'attacher à une femme qu'elle diſoit avoir entretenu de leur amour. Cette Dame qui étoit auprés de la Reine, & qui avoit nom Lorette, ravie d'avoir fait une telle conquête, fut ſi peu maîtreſſe de ſes tranſports, que le bruit s'en répandit par tout. La Comteſſe d'Arande même étant à la Cour s'en apperçût, & traita depuis Florinde plus doucement qu'à l'ordinaire. Florinde ayant appris que le mari de Lorette qui étoit Capitaine, avoit ſi bien pris l'allarme, qu'il avoit réſolu de tuer Amadour

à quelque prix que ce fût ; Florinde, dis-je, qui quelque mine qu'elle fît ne pouvoit s'empêcher d'aimer Amadour, l'en avertit incontinent. Lui qui feroit volontiers revenu à elle lui répondit, que fi elle vouloit lui accorder tous les jours trois heures de converfation, il ne parleroit de fa vie à Lorette ; mais elle n'en voulut rien faire. Puis donc, repliqua Amadour, que vous ne voulez pas que je vive, pourquoi voulez-vous m'empêcher de mourir à moins que vous n'efperiez me faire plus foufrir en vivant, que mille morts ne fauroient faire ? Que la morte me fuye tant qu'elle voudra, je la chercherai tant que je la trouverai, & ce fera alors que je ferai en repos.

Sur ces entrefaites on reçut nouvelles que le Roi de Grenade avoit déja commencé les actes d'hoftilité contre le Roi d'Efpagne, ce qui obligea le Roi d'y envoyer le Prince fon fils avec le Connêtable de Caftille, & le Duc d'Albe, deux vieux & fages Seigneurs. Le Duc de Cardonne & le Comte d'Arande voulurent en être, & prierent le Roi de leur donner quelque commandement. Le Roi leur donna des charges qui répondoient à leur qualité, & voulut qu'ils euffent pour con-

ducteur Amadour, qui fit durant la guerre des actions ſi ſurprenantes, qu'il y paroiſſoit autant de temerité que de bravoure. Il en fit tant qu'à la fin il y laiſſa la vie. Car les Maures ayant fait mine de vouloir donner bataille, plierent au premier choc, & firent ſemblant de fuïr pour obliger l'armée Chrétienne à les ſuivre; ce qui leur rëüſſit. Le vieux Connêtable & le Duc d'Albe ſe défiant de la ruſe retinrent malgré lui le Prince d'Eſpagne, & l'empêcherent de paſſer la riviere: mais le Comte d'Arande & le Duc de Cardonne la paſſerent non obſtant les défenſes. Les Maures voyant qu'ils n'étoient ſuivis que de peu de gens, firent volte-face. Le Duc de Cardonne fut tué d'un coup de Cimeterre & le Comte d'Arande ſi dangereuſement bleſſé, qu'on le laiſſa pour mort ſur la place. Amadour étant ſurvenu fendit la preſſe avec tant de fureur, qu'on eût dit qu'il étoit enragé. Il fit emporter les corps du Duc & du Comte au camp du Prince qui les regreta comme s'ils euſſent été ſes propres freres. En viſitant leurs playes on trouva que le Comte d'Arande n'étoit pas encore mort, & on l'envoya chez lui en litiere, où il fut long-tems malade. Le corps du jeune Duc fut transporté à Cardonne. Amadour ayant retiré ces

deux corps, eut ſi peu ſoin de lui, qu'il ſe laiſſa envelopper par un grand nombre de Maures. Sachant donc que s'il tomboit ente les mains du Roi de Grenade il mouroit d'une mort cruelle, à moins qu'il ne renonçat à la Religion Chrétienne, reſolut de ne donner la gloire de ſa mort ni à ſa priſe ni à ſes ennemis, & de rendre à Dieu & ſon corps & ſon ame. Baiſſant donc la croix de ſon épée il s'en donna un ſi grand coup, qu'il ne fut pas beſoin d'y revenir.

Ainſi mourut le pauvre Amadour, auſſi regreté que ſes vertus le meritoient. La renommée en porta d'abord les nouvelles en Eſpagne. Florinde qui étoit alors à Barcelone où ſon mari avoit autrefois ordonné qu'on l'enterrât, aprés avoir fait faire avec pompe les obſeques de ſon époux, ſans en parler ni à mere ni à Belle-mere ſe retira dans le Monaſtere de Jeſus, prenant pour époux & pour amant celui qui l'avoit délivrée d'un amour auſſi violent que celui d'Amadour, & du chagrin que lui cauſoit la compagnie d'un tel mari. Elle ne s'occupa depuis que du ſoin d'aimer Dieu ſi parfaitement, qu'aprés avoir été longtems Religieuſe, elle lui rendit ſon ame avec

la même joye qu'une épouſe va voir ſon époux.

Je crains, Meſdames, qu'une ſi longue hiſtoire ne vous ait été ennuyeuſe; mais elle auroit été encore plus longue, ſi j'avois voulu ſuivre celui qui me l'a contée. Imitez, Meſdames, la vertu de Florinde; mais ayez moins de cruauté; & n'eſtimez jamais tant les hommes de peur que venant à vous détromper vous ne les reduiſiez à mourir cruellement, & vous à vivre avec triſteſſe. Ne vous ſemble-t-il pas, dit Parlamente à Hircan, aprés cette longue audience, que cette femme ait été pouſſée à bout, & qu'elle ait vertueuſement reſiſté? Non, répondit Hircan; car une femme ne peut faire moins de réſiſtance que de crier. Et qu'auroit-elle fait ſi elle avoit été en lieu où elle n'eût pas eu plus de peur que d'amour, il n'auroit pas ſi aiſément lâché priſe. Ainſi je ſoûtiens toûjours, que jamais homme n'aima parfaitement, & ne fut aimé, qui n'ait obtenu de ſa maîtreſſe ce qu'il lui a demandé s'il s'y eſt pris comme il faut. Mais encore faut-il que je louë Amadour d'avoir fait une partie de ſon devoir. Trouvez-vous, repliqua Oyſille, qu'un ſerviteur faſſe ſon devoir de faire violence à ſa maîtreſſe à laquelle

il doit toute ſorte de reſpect & d'obéïſſance? Quand nos maîtreſſes, Madame, dit alors Saffredant, tiennent leur rang aſſiſes à leur aiſe comme nos Juges, nous ſommes à genoux devant elles; & quand nous le menons danser avec crainte, & les ſervons avec tant de diligence, que nous prevenons leurs demandes, nous avons tant de peur de les offenſer, & tant de deſir de les bien ſervir, qu'on ne ſauroit nous voir ſans nous regarder avec compaſſion. On nous croit ſouvent plus ſots que les bêtes, & on louë la fierté de nos Dames, qui cependant parlent avec tant d'honnéteté, qu'elles ſe font craindre, aimer & eſtimer de ceux qui n'en voyent que les dehors. Mais dans le particulier où l'on n'a pour Juge que l'amour, nous ſavons fort bien qu'elles ſont femmes & nous hommes. Le nom de maîtreſſe ſe change alors en celui d'amie, & celui qui étoit ſerviteur en public devient ami dans un tête à tête. De là eſt venu le vieux proverbe:

Pour bien ſervir & loyal être

De ſerviteur on devient maître.

Elles ont d'honneur autant que les hommes en peuvent donner & ôter: & comme elles

voyent que nous soufrons avec patience, il eſt juſte qu'elles nous dédommagent de nos soufrances, quand elles le peuvent faire ſans bleſſer leur honneur. Vous ne parlez pas, dit Longarine du veritable honneur, qui eſt le contentement le plus parfait qu'on ait en ce monde. Quand tout le monde me croiroit femme de bien, & que je ſaurois ſeule le contraire, les loüanges ne feroient qu'augmenter ma honte & ma confuſion ſecretes. D'un autre côté quand toute la terre me condamneroit, & que ma conſcience ne me reprochât rien, la colomnie me feroit une eſpece de plaiſir, tant il eſt vrai que la vertu n'eſt jamais entierement malheureuſe. Quoi que vous n'ayez rien laiſſé à dire, reprit Guebron, vous me permettrez de dire à mon tour, que je regarde Amadour comme le plus honnête & le plus vertueux Cavalier qui puiſſe être. Quoi qu'on lui ait donné un nom ſupoſé je crois néanmoins le connoître: mais puis qu'on ne la pas nommé, je ne le nommerai point auſſi. Il ſufit de dire, que ſi c'eſt celui que je penſe, jamais ſon cœur ne fut ſuſceptible de peur, ni exempt d'amour. Il me ſemble, dit alors Oyſille, que cette journée s'eſt paſſée ſi agréablement, que ſi cela continue un entretien ſi divertiſſant nous fera tour

trouver le tems court. Le ſoleil eſt déja bas, & il y a long-tems qu'on a ſonné vêpres à l'abbaye. Je ne vous ai rien dit parce que j'avois moins d'envie d'entendre vêpres que de ſavoir la fin de cette hiſtoire. Sur cela tout le monde ſe leva & arrivant à l'abbaye ils trouverent les religieux qui les attendoient depuis plus d'une heure. Après vêpres on ſoupa. La ſoirée ne ſe paſſa pas ſans parler des contes qui s'étoient faits, & ſans chercher dans leur mémoire de quoi paſſer le jour ſuivant avec le même plaiſir. Après avoir fait dans le pré une infinité de jeux, chacun alla ſe coucher fort content des agrémens de la journée.



SECONDE JOURNÉE.

LE lendemain ils ſe leverent de bon matin, réſolus de retourner au lieu où ils avoient eu tant de plaiſir. Chacun avoit ſon conte prêt, & avoit de l'impatience de le mettre au jour. Après avoir entendu la morale de madame Oyſille, & la meſſe, il fut queſtion de dîner, & on ſe rappella en même tems pluſieurs hiſtoires paſſées.

Après dîné ils allerent ſe repoſer dans leurs chambres, & à l'heure marquée chacun ſe rendit au pré, où il ſembloit que le tems & le jour favoriſoient leur deſſein. Après qu'ils ſe furent aſſis ſur des ſieges verds faits des propres mains de la nature,

Parlamente dit : Puisque je finis la journée d'hier, c'est à moi à choisir celle qui doit commencer celle-ci. Comme madame Oysille la plus sage & la plus âgée des femmes parla hier la premiere, je donne aujourd'hui ma voix à la plus jeune : Je ne dis pas à la plus folle, assurée que je suis que si nous la suivons toutes, les religieux n'attendront pas à dire vêpres aussi longtems qu'ils firent hier. C'est à vous, Nomerfide, que ceci s'adresse : mais je vous prie, ne nous faites point commencer la journée par les larmes. Il n'étoit pas nécessaire de me le dire, répondit Nomerfide. J'avois déja pris mon parti, m'étant rappellé tout à propos un conte qui me fut

fait l'année paſſée par une bourgeoiſe de Tours, qui m'aſſura qu'elle avoit entendu prêcher le cordelier dont je vous vais parler.



S. Freudenberg, inv. *De Longueil, Gr. du Roi Sculp.*



XI. NOUVELLE.

Fragmens facetieux des Sermons d'un Cordelier.

Il y a prés de la Ville de Bleré en Touraine, un village nommé Martin le Beau, où un Cordelier de Tours fut appellé pour y précher les Avents & le Caréme ſuivant. Ce Cordelier qui avoit plus de caquet que de ſavoir, ſe trouvant quelquefois court, s'aviſoit pour achever ſon heure, de faire des contes qui ne

déplaiſoient pas tout à fait à ces bons villageois. Préchant le Jeudi abſolu ſur l'Agneau Paſcal, quand il fut queſtion de dire qu'il ſe mangeoit de nuit, voyant à ſon Sermon de belles jeunes Dames d'Amboiſe nouvellement arrivées dans le deſſein de faire leurs Pâques. & d'y demeurer quelques jours aprés, il voulut ſe ſurpaſſer, & demanda à toutes les femmes, ſi elles ne ſavoient pas ce que c'étoit que manger de la chair crue de nuit? Je veux vous l'apprendre, Mesdames, leur dit-il. Les jeunes hommes d'Amboiſe nouvellement arrivez les uns avec leurs femmes, les autres avec leurs ſœurs & nieces, & qui ne connoiſſoient pas l'humeur du pelerin, commencerent à s'en ſcandaliſer: mais aprés l'avoir entendu, au lieu d'être ſcandaliſez ils rirent, & ſur tout de ce qu'il dit que pour manger l'Agneau Paſcal il faloit *avoir les reins ceints, des pieds en ſes ſouliers, & une main à ſon bâton.* Le Cordelier les voyant rire, & ſe défiant pourquoi, ſe reprit incontinent. Et bien dit-il, *des ſouliers en ſes pieds, & un bâton en ſa main.* Blanc chapeau, & chapeu blanc, n'eſt-ce pas la même choſe? Si l'on ſe mit alors à rire, je croi que vous n'en doutez pas.

Les Dames mémes ne pûrent s'en empécher. Le Cordelier ſentant que ſon heure approchoit fit de nouveaux éforts pour divertir les Dames, & leur donner ſujet d'étre contentes de lui. Quand vous ſerez tantôt, Mesdames, à cauſer avec vos commeres, leur dit-il, vous demanderez: Qui eſt ce maître frere qui parle ſi hardiment? C'eſt quelque bon compagnon. Je vous dirai, Mesdames, je vous dirai, ne vous étonnez pas, non, ſi je parle hardiment: car je ſuis à vôtre commandement. Et en diſant cela il finit ſon Sermon, laiſſant les auditeurs plus diſpoſez à rire de ſes ſottiſes, qu'à pleurer de la paſſion de nôtre Seigneur, dont on celebroit alors la commemoration. Ses autres Sermons durant les fêtes furent quaſi de pareille éficace. Et comme vous ſavez que les freres de cet Ordre, n'oublient pas à faire faire la quéte, pour avoir comme on parle leurs œufs de Pâques, qui non ſeulement ne leur manquent pas; mais on leur donne même pluſieurs autres choſes comme du linge, de la filaſſe, des andouïlles, des jambons, des échinées, & autres petites choſes. Le Mardi d'aprés Pâques qu'ils faiſoit ſes recommendations, dont telles gens ne ſont point chiches, il dit:

Je ſuis obligé, Meſdames, de vous remercier des charitez que vous avez faites à nôtre pauvre Convent; mais je ne ſaurois m'empécher de vous dire, que vous n'avez pas conſideré les beſoins que nous avons. Vous ne nous avez donné pour la plûpart que des andouïlles, dont Dieu merci nous ne manquons point, le Convent en étant tout farci. Que ferons-nous donc de tant d'andouïlles ? Savez-vous ce que nous en ferons ? Je ſuis d'avis, Meſdames, que vous méliez vos jambons avec nos andoüilles, & vous ferez une belle aumône. Puis continuant ſon Sermon, il fit venir le ſcandale à propos. Aprés s'être étendu là deſſus, & avoir produit quelques exemples, il s'écria avec chaleur. Je fus ſurpris, Meſſieurs & Mesdames de St. Martin, que vous vous ſcandaliſiez pour une choſe qui eſt moins que rien, & que vous faſſiez par tout ſans ſujet de contes de moi, diſant: qui eût cru que le pere eût engroſſé la fille de ſon hôteſſe ? Il y a vraiement bien là de quoi s'étonner. Un Moine a engroſſé une fille. Belle merveille! Mais venez ça, belles Dames, n'auriez-vous pas ſujet d'être bien plus ſurpriſes, ſi la fille avoit engroſſé le Moine?

Voilà, Mesdames, les belles viandes dont ce bon Pasteur nourrissoit le troupeau de Dieu. Encore étoit-il si éfronté aprés son peché, qu'il avoit l'impudence d'en parler en chaire, où l'on ne doit rien dire qui n'instruise le prochain, & qui ne tende premierement à la gloire de Dieu. Voilà un maître Moine, dit Saffredant. J'aimerois presqu'autant frere Angibaut, sur le dos duquel on mettoit tous les discours facetieux qui se faisoient en bonne compagnie. Je ne trouve pas qu'il y ait là matiere à rire, répondit Oysille; & la circonstance du tems n'est pas avantageuse au Moine. Vous ne dites pas, Madame, réprit Nomerside, qu'encore qu'il ne s'agisse pas d'un tems bien éloigné, les bonnes gens de village, & la plûpart même de ceux des bonnes villes, qui se croyent plus habiles que les autres, avoient alors plus de respect pour de tels Prédicateurs, que pour ceux qui leur préchoient purement & simplement le saint Evangile. Quoi qu'il en soit, dit alors Hircan, il n'avoit pas grand tort de demander des jambons pour des andoüilles; car il y a bien plus à manger. Quand quelque dévote eût entendu la chose par amphibologie, comme

je croi que le Moine l'entendoit, ni lui ni ſes Confreres ne s'en feroient pas mal trouvez, non plus que la jeune courtiſane qui en eut plein ſon ſac. Quelle éfronterie, reprit Oyſille, de renverſer le ſens du texte ſuivant ſon caprice, croyant avoir afaire à des gens auſſi bêtes que lui, & cherchant impudemment par là à corrompre les femmeletes, pour leur apprendre à manger de nuit la chair crue. Ouï; mais vous ne dites pas, dit Simontault, qu'il avoit devant les yeux ces jeunes Tripieres d'Amboiſe, dans le baquet deſquelles il eût volontiers lavé ſon . . . Nommerai-je ? non. Vous m'entendez. Il eût bien voulu leur en faire goûter, non pas roti, mais tout grouïllant & fretillant, pour leur donner plus de plaiſir. Tout beau, tout beau, Seigneur Simontault, dit Parlamente, vous vous oubliez, & ne vous ſouvenez-vous plus de vôtre modeſtie ordinaire dont vous ſavez ſi bien vous ſervir au beſoin ? Ouï, Madame, repliqua Simontault; mais le malhonnéte homme de Moine m'a fait équivoquer. Pour revenir à nos premiers erremens, je prie Nomerſide qui eſt cauſe de mon erreur, de donner ſa voix à quelqu'un qui nous faſſe oublier nôtre commune faute. Puiſque vous

voulez que j'aye part à la faute, repartit Nomerfide, je choiſerai quelqu'un qui reparera tout ; & ce quelqu'un là ſera Dagoucin, qui eſt ſi ſage, qu'il aimeroit autant mourir que de dire une folie. Dagoucin la remercia de l'eſtime qu'elle faiſoit de lui. L'hiſtoire que je vais vous raconter eſt pour vous faire voir comment l'amour aveugle les cœurs des plus grands & des plus honnétes, & comme il eſt dificile de vaincre un méchant à force de bienfaits.





S. Freudenberg inv. *De Longueil Graveur du Roi Sculp.*



XII. NOUVELLE.

Ce qui arriva à un Duc, & son impudence pour parvenir à ses fins, avec la juste punition de sa mauvaise volonté.

Il y avoit depuis peu à Florence un Duc, qui avoit épousé Madame Marguerite, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint. Comme la Princesse étoit encore fort jeune, & que le Duc ne pouvoit pas coucher avec elle qu'elle n'eût un âge plus meur & plus avancé, il la traita fort doucement, & se rendit amou-

reux, pour l'épargner, de quelques autres dames de la ville, qu'il alloit voir la nuit tandis que ſa femme dormoit. Il le fut entr'autres d'une fille auſſi belle que ſage & vertueuſe, & ſœur d'un gentilhomme que le duc aimoit comme lui-même, & auquel il donnoit tant d'autorité, qu'on lui obéiſſoit comme au duc. Il n'avoit point de ſecrets qu'il ne lui communiquât, de maniere qu'on pouvoit le nommer le ſecond duc. Le prince ſachant que la ſœur du gentilhomme étoit une femme d'une tres-grande vertu, n'oſoit lui parler de ſon amour. Aprés avoir tenté toutes choſes, il s'adreſſa à ſon favori & lui dit: S'il y avoit une choſe au monde, mon ami, que je ne vouluſſe pas faire pour vous, je craindrois de vous dire ce que je penſe, & encore plus de vous demander vôtre aſſiſtence. Mais j'ai tant d'amitié pour vous, que ſi j'avois une femme, une mere ou une fille qui pût vous ſauver la vie, vous devez être aſſuré que vous n'en mourriez pas. Je ſuis perſuadé que vous m'aimez autant que je vous aime. Si moi qui ſuis votre maître, ai une pareille affection pour vous, celle que vous devez avoir pour moi, ne doit pas être moindre. J'ai donc un ſécret à vous dire. Pour l'avoir voulu cacher je ſuis tombé dans

l'état où vous me voyez, d'où je n'eſpere ſortir que par la mort, ou par le ſervice que vous me rendres ſi vous voulez le faire. Le gentilhomme touché des raiſons de ſon maître, & voyant ſon viſage baigné de larmes, en eut tant de pitié qu'il lui dit. Je ſuis votre créature, Monſieur ; c'eſt de vous que je tiens le bien & la gloire que j'ai, & vous pouvez vous ouvrir à moi qui vous ſuis entiérement dévoué. Le duc alors lui déclara l'amour qu'il avoit pour ſa ſœur, & lui dit qu'il ne voyoit pas pouvoir vivre long-temps à moins qu'il ne lui en procurât la jouiſſance; bien perſuadé qu'il étoit que ni les prieres, ni les préſents ne feroient rien auprès d'elle. Si donc, ajouta le duc en finiſſant, vous aimez ma vie autant que j'aime la vôtre, trouvez moyen de me faire avoir un bien que je ne puis jamais eſpérer que par vôtre entremiſe. Le gentilhomme qui aimoit ſa ſœur & l'honneur de ſa maiſon plus que le plaiſir de ſon maître, lui fit quelques remontrances, & le ſupplia de ne pas le réduire à la cruelle néceſſité de ſolliciter le déshonneur de ſa famille, lui proteſtant qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour lui; mais que ſon honneur ne permettoit pas qu'il lui rendît le ſervice qu'il demandoit de lui. Le duc outré de colere mit le doigt entre

les dents, & ſe mordant l'ongle lui répondit d'un air tout enflamé. Puiſque je ne trouve en vous aucune amitié, je ſais ce que j'ai à faire. Le gentilhomme qui ſavoit que ſon maître étoit cruel, eut peur, & lui dit : Puiſque vous le voulez abſolument, Monſieur, je lui parlerai, & vous dirai ſa réponſe. Si vous faites cas de ma vie, je ferai cas de la vôtre, replique le Duc en ſe retirant. Le gentilhomme entendit fort bien ce que cela ſignifioit, & fut un jour ou deux ſans voir le Duc, ſongeant aux moyens de ſe tirer d'un ſi mauvais pas. Il conſidéroit d'un côté l'obligation qu'il avoit à ſon maître, les biens & les honneurs qu'il en avoit reçus : De l'autre côté il ſe repréſentoit l'honneur de ſa maiſon, la vertu & la chaſteté de ſa ſœur. Il ſavoit fort bien qu'elle ne conſentiroit jamais à une action de cette infamie, à moins que la fourbe ou la violence ne s'en mêlât ; ce qu'il ne pouvoit ſe reſoudre de mettre en œuvre, attendu la honte qui en reviendroit à lui & aux ſiens. Il conclud enfin qu'il aimoit mieux mourir, que de faire une pareille piece à ſa ſœur, qui étoit une de plus honnêtes femmes d'Italie, & prît le parti de délivrer ſa patrie d'un tyran qui vouloit violemment diffamer ſa maiſon : car il étoit bien aſſûré que le ſeul & unique moyen de mettre à couvert

ſa vie

ſa vie & la vie des ſiens étoit de ſe défaire du Duc. Réſolu donc, ſans parler à ſa ſœur, de ſauver ſa vie & de prévenir ſa honte par un ſeul & même coup, il alla trouver le Duc au bout de deux jours, & lui dit qu'il avoit tant fait auprès de ſa ſœur, qu'après bien des peines, il l'avoit enfin portée à conſentir à ce qu'il déſiroit; mais à condition que la choſe demeureroit ſecrete, & que perſonne qu'eux trois n'en ſauroit rien. Comme on croit aiſément ce qu'on deſire, le Duc crut la choſe de la meilleure foi du monde. Il embraſſa le frere, lui promit tout ce qu'il pourroit lui demander, le pria de preſſer l'exécution de la parole qu'il lui donnoit, & prit jour avec lui pour cela. Il ne faut pas demander ſi le Duc fut aiſe.

Quand il vit approcher la nuit tant déſirée; nuit où il eſpéroit de vaincre celle qu'il avoit cru invincible, il ſe retira de bonne heure avec le Gentilhomme, & n'oublia pas de s'ajuſter & de ſe parfumer du mieux qu'il pût. Tout le monde s'en étant allé, le frere le conduiſit chez ſa ſœur, & le fit entrer dans une chambre magnifiquement parée. Le Gentilhomme le déshabilla & le mit au lit, où il le laiſſa lui diſant: Je vais vous quérir, Monſieur, celle qui n'entrera pas dans cette chambre ſans rougir: Mais j'eſpere qu'avant que le jour vienne

elle ſera aſſûrée de vous. Après avoir quitté le Duc il fut à ſa chambre, & n'y trouva qu'un ſeul homme de ſes gens, auquel il dit: Aurois-tu bien le cœur de me ſuivre en un lieu, où je veux me venger du plus grand de mes ennemis? Oui, Monſieur, répondit l'homme qui ne ſavoit de quoi il s'agiſſoit, & fut-ce contre le Duc même. Le Gentilhomme ſans lui donner le tems de ſe reconnoître l'emmena ſi bruſquement, qu'il n'eut le tems de prendre d'autres armes qu'un poignard qu'il avoit déja. Le Duc l'entendant revenir crût qu'il lui amenoit l'objet de ſon amour, & ouvrit le rideau & les yeux pour regarder & pour recevoir le bien qu'il avoit ſi longtems attendu: Mais au lieu de voir celle dont il eſperoit la conſervation de ſa vie, il vit l'inſtrument qui devoit lui donner la mort, c'eſt-à-dire une épée nue que le Gentilhomme avoit tirée, & dont il le frappoit tout en chemiſe. Le Duc ſans armes, mais non pas ſans cœur, ſe leva ſur ſon ſéant, ſaiſit le Gentilhomme au travers du corps, & lui dit: Eſt-ce ainſi que vous me tenez parole? Faute d'autres armes il ſe ſervit des ongles & des dents, mordit le Gentilhomme au pouce, & ſe défendit ſi bien, qu'ils tomberent tous deux dans la ruelle. Le Gentilhomme qui n'étoit pas aſſûré d'être le plus fort, appella ſon

homme, qui trouvant le Duc & ſon maître ſi acharnés l'un contre l'autre, que l'obſcurité du lieu l'empêchant de les bien diſtinguer, il les prit tous deux par les pieds, les traîna au milieu de la chambre, & ſe mit en devoir de couper la gorge au Duc avec ſon poignard. Il ſe défendit juſques à ce que la perte de ſon ſang l'eût rendu ſi foible qu'il n'en pouvoit plus. Alors le Gentilhomme & ſon valet le porterent ſur le lit, où ils l'acheverent de tuer à coups de poignard; puis ayant tiré les rideaux, ils laiſſerent le corps dans la chambre qu'ils fermerent.

Voyant qu'il avoit vaincu ſon ennemi, & qu'en le tuant il avoit mis en liberté la République, il crut que ſon action ne feroit pas complete s'il ne faiſoit la même choſe à cinq ou ſix proches parens du Duc. Pour cet effet il donna ordre à ſon homme de les aller quérir un à un pour en faire comme il avoit fait du Duc: Mais le valet qui n'étoit ni aſſez hardi ni aſſez vigoureux répondit: Il me ſemble, Monſieur, que vous en avez aſſez fait pour ce coup, & que vous feriez bien mieux de ſonger à vous ſauver la vie, qu'à l'ôter aux autres. Si nous étions autant de tems à expédier chacun d'eux, que

nous en avons mis à expédier le Duc, le jour viendroit avant que nous eussions achevé, quand même nous trouverions nos ennemis sans défense. Comme la peur s'empare aisément de ceux qui font mal, le Gentilhomme crut son valet, le prit seul avec lui, & s'en alla à un Evêque qui avoit charge de faire ouvrir les portes, & de donner les ordres nécessaires aux maîtres de poste. Le Gentilhomme dit au Prélat qu'il vénoit de recevoir nouvelles qu'un de ses fréres étoit à l'extrémité : Que le Duc lui avoit donné permission d'y aller, & qu'ainsi il le prioit d'ordonner à la poste qu'on lui donnât deux bons chevaux, & au portier d'ouvrir la porte de la ville. L'Evêque qui n'estimoit guere moins sa priére que le commandement du Duc son maître, lui donna d'abord un billet, par le moyen duquel il eut incontinent ce qu'il demandoit. Mais au lieu d'aller voir son frére il piqua droit à Venise, où il se fit guérir des morsures que le Duc lui avoit faites, & puis s'en alla en Turquie.

Le jour étant venu les domestiques du Duc voyant qu'il étoit si long-tems à revenir, ne douterent pas qu'il ne fût allé voir quelque Dame : Mais enfin voyant qu'il se passoit trop

de tems, ils commencerent à le chercher de tous les côtés. La pauvre Ducheſſe qui commençoit fort à l'aimer, ſachant qu'on ne le trouvoit point fut dans une peine extrême. Le Gentilhomme favori ne paroiſſant point non plus, on alla le chercher chez lui. On vit du ſang à la porte de ſa chambre ; mais perſonne qui pût en dire des nouvelles. La trace du ſang mena les domeſtiques du Duc juſques à la porte de la chambre où il étoit, qu'ils trouverent fermée. La porte ayant été d'abord enfoncée, & voyant le planché tout couvert de ſang, ils tirerent les rideaux du lit, & trouverent le pauvre Duc roide mort ſur le lit. Repréſentez-vous qu'elle fut l'affliction de ces pauvres domeſtiques, qui emporterent le corps au palais. L'Evêque y arriva dans le même tems, & leur conta comme le Gentilhomme s'étoit ſauvé la nuit ſous prétexte d'aller voir ſon frére. Il n'en fallut pas davantage pour faire conclure que c'étoit lui qui avoit fait le coup. Il parut clairement que ſa ſœur n'en avoit pas entendu parler. Quoi qu'elle fût ſurpriſe d'un événement ſi peu attendu, elle en aima davantage ſon frére, qui ſans ſe mettre en peine de ſa propre vie l'avoit délivrée d'un tiran qui en vou-

loit à son honneur. Elle vécut toûjours avec la même vertu, & quoi qu'elle demeurât pauvre parce que tous les biens de la famille furent confisqués, sa sœur & elle ne laisserent pas de trouver des maris aussi honnêtes gens & aussi riches qu'il y en eût en Italie. L'une & l'autre ont toûjours vécu depuis en très-bonne réputation.

Voilà un fait, Mesdames, qui doit bien vous faire craindre ce petit dieu, qui se fait un plaisir de tourmenter les Princes & les particuliers, les forts & les foibles; & qui les aveugle tellement, qu'il leur fait oublier Dieu & leur conscience, & enfin leur propre vie. Les Princes & ceux qui ont l'autorité en main doivent craindre d'outrager leurs inférieurs. Il n'y a point de si petit homme qui ne puisse nuire quand Dieu veut se venger du pécheur, ni de si grand qui puisse mal faire à celui que Dieu veut protéger. Cette histoire fût bien écoutée de tout la compagnie; mais on en jugea bien diversement. Les uns soutenoient que le Gentilhomme avoit bien fait de mettre sa vie & l'honneur de sa sœur en sûreté, & de délivrer sa patrie d'un pareil tiran. Les autres disoient au contraire qu'il

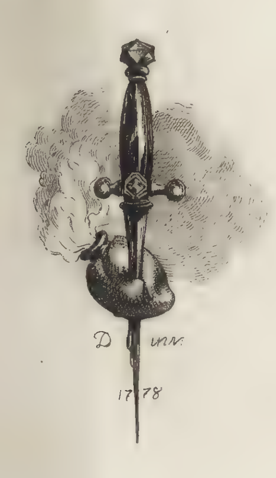
qu'il y avoit trop d'ingratitude d'ôter la vie à un homme qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs. Les dames disoient qu'il étoit un bon frere, & un vertueux citoyen. Les hommes au contraire soutenoient qu'il étoit maître & mauvais serviteur. C'étoit un plaisir d'entendre les raisons de part & d'autre : mais les dames à leur ordinaire parloient autant par passion que par raison, & disoient que le duc méritoit la mort, & croyoient heureux celui qui l'avoit tué. Dagoucin voyant les grandes contestations qu'il avoit excitées : je vous prie mesdames, dit-il, de ne point vous échauffer pour une chose déja passée ; prenez garde seulement que vos beautés ne fassent faire des meurtres plus cruels que celui dont je viens de faire la relation. La belle dame sans compassion, dit Parlamente, nous a apppris à dire qu'il ne meurt guere de gens d'une si agréable maladie. Plût à Dieu, madame, repartit Dagoucin, que toutes celles qui sont ici sussent combien cette opinion est fausse. Je crois qu'elles ne voudroient point avoir la réputation d'être sans compassion, ni ressembler à cette incrédule, qui laissa mourir un bon serviteur faute de lui répondre favorablement.

Vous voudriez donc, reprit Parlamente, que pour ſauver ſa vie à un homme qui dit qu'il nous aime, nous expoſaſſions notre honneur & notre conſcience. Je ne vous dis pas cela, repliqua Dagoucin; car celui qui aime parfaitement craindroit plus de faire tort à l'honneur de ſa maîtreſſe qu'elle-même: Et partant il me ſemble qu'une réponſe honnête & ſatisfaiſante, telle que requiert un amour honnête & parfait, ne feroit que plus éclater l'honneur & la conſcience d'une dame. Je dis un amour honnête; car je ſoutiens que ceux qui aiment autrement n'aiment pas comme il faut. C'eſt toujours là le but de vos raiſons, dit Emarſuitte. Vous commencez par l'honneur, & vous finiſſez par le contraire. Si tous ceux qui ſont ici veulent en dire la vérité, je les en croirai à leur ferment. Hircan jura qu'il n'avoit jamais aimé que ſa femme, à laquelle il ne vouloit point faire offenſer Dieu. Autant en dit Simontault, qui ajouta qu'il avoit ſouvent ſouhaité que toutes les femmes fuſſent méchantes à la réſerve de la ſienne. Vous méritez que la vôtre le ſoit, répondit Guebron: Mais pour moi je puis bien jurer que j'ai tant aimé une fem-

me, que j'eusse mieux aimé mourir que de lui faire faire quelque chose capable de diminuer l'estime que j'avois pour elle. Mon amour étoit tellement fondé sur ses vertus, que quelque chose de précieux que j'eusse pu obtenir d'elle, je n'aurois pas voulu y voir une tache. Je croyois, Guebron, dit Saffredant en riant, que l'amour que vous avez pour votre femme, & le bon sens dont la nature vous a partagé, vous eussent empêché d'être amoureux; mais je vois bien que je me suis trompé, puisque vous vous servez encore des termes dont nous avons de coutume de tromper les plus fines, & à la faveur desquels nous nous faisons écouter des plus sages. En effet qui est celle qui ne nous prêtera pas l'oreille quand nous débuterons par l'honneur & par la vertu? Mais si nous produisions notre cœur tel qu'il est, tels sont bien venus auprès des dames, qui n'en seroient pas seulement regardés. Nous couvrons notre diable du plus bel ange que nous pouvons trouver, & sous cette couverture nous recevons bien des faveurs avant que nous soyons connus. Peut-être même menons-nous les dames si loin, que pensant aller droit à la ver-

tu, elles n'ont ni le tems ni le moyen de reculer quand elles viennent à connoître le vice. Je vous croyois, dit Guebron, tout autre que vous ne dites, & je m'imaginois que la vertu vous étoit plus agréable que le plaisir. Quoi, Saffredant! y a-t-il de plus grande vertu que d'aimer comme Dieu l'a commandé? Il me semble que c'est beaucoup mieux fait d'aimer une femme comme femme, que d'en faire son idole, comme font plusieurs autres. Pour moi je suis très-persuadé qu'il vaut mieux d'en user que d'en abuser. Toutes les dames furent du sentiment de Guebron, & firent taire Saffredant, qui dit. Il m'est aisé de n'en plus parler, car j'en ai été si maltraité, que je ne veux plus y retourner. Votre malice, repliqua Longarine, est cause que vous avez été maltraité: car qui est l'honnête femme qui vous voudroit pour amant après ce que vous venez de dire? Celles qui ne m'ont pas trouvé fâcheux ne changeroient pas leur honnêteté pour la vôtre: Mais n'en parlons plus, afin que ma colere ne choque personne, & ne me choque moi-même. Songeons à qui Dagoucin donnera sa voix. Je la donne à Par-

ſamente, répondit-il incontinent, perſuadé que je ſuis qu'elle doit ſavoir mieux que perſonne ce que c'eſt qu'honnête & parfaite amitié. Puiſque vous me choiſiſſez pour conter une hiſtoire, dit Parlamente, je vais vous en dire une arrivée à une dame qui a toujours été de mes bonnes amies, & ne m'a jamais rien caché.







XIII. NOUVELLE.

Un Capitaine de Galere ſous ombre de dévotion devint amoureux d'une demoiſelle, & ce qui en arriva.

IL y avoit auprès de madame la régente, mere du roi François, une dame fort dévote, mariée à un gentilhomme de même caractere. Quoique ſon mari fût vieux, & elle jeune & belle, néanmoins elle le ſervoit & aimoit comme s'il eût été le plus beau jeune homme du monde. Pour lui ôter tout ſujet de chagrin, elle ſe mit à vivre comme une femme de l'âge dont il étoit, fuyant toutes compagnies, toute magnificence en habits, toute ſorte de danſes & de jeux que

les femmes ont coutume d'aimer, & faiſant du ſervice de Dieu ſon unique plaiſir & divertiſſement. Elle gagna ſi bien par ce moyen le cœur & la confiance de ſon mari, qu'elle le menoit comme elle vouloit & lui & ſa maiſon. Il arriva un jour que ſon mari lui dit, qu'il avoit ſouhaité dès ſa jeuneſſe de faire le voyage de Jéruſalem, & lui demanda ce qu'il lui en ſembloit. Elle qui ne cherchoit qu'à lui plaire. Puiſque Dieu nous a privé d'enfans, mon ami, lui dit-elle, & nous a donné aſſez de biens, je ſerois fort d'avis d'en employer une partie à faire ce ſaint voyage; car que vous alliez à Jéruſalem ou ailleurs, je ſuis réſolue de vous ſuivre & de ne vous abandonner jamais. Le bonhomme fut ſi aiſe de cette réponſe, qu'il croyoit être déja ſur le mont Calvaire. Sur ces entrefaites vint à la cour un gentilhomme qui avoit long-tems ſervi contre le Turc, & qui étoit venu pour faire approuver au roi une entrepriſe qu'on avoit concertée contre une place des Ottomans, dont le ſuccès devoit être fort avantageux à la Chrétienté. Le vieux dévot lui parla de ſon voyage, & ayant appris qu'il étoit réſolu de le faire, il lui demanda ſi après celui là il ſeroit d'humeur d'en faire un autre à Jéruſalem, que ſa femme & lui avoient fort grande envie de voir. Le Capitaine fort aiſe d'apprendre un ſi bon deſ-

ſein, lui promit de l'accompagner, & de tenir la choſe ſécrete. Il avoit de l'impatience de voir ſa femme pour lui dire ce qu'il avoit fait. Comme elle n'avoit guere moins d'envie que ſon mari de faire le voyage, elle en parloit ſouvent au capitaine, qui regardant plus la perſonne que les paroles, en devint ſi amoureux, qu'en lui parlant des voyages qu'il avoit fait en mer, il mettoit ſouvent l'embarquement de Marſeille avec l'Archipel, & au lieu de dire un navire diſoit ſouvent un cheval, tant il étoit hors de ſoi-même: Cependant il la trouvoit d'un caractere ſi ſingulier qu'il n'oſoit ni lui dire qu'il l'aimoit, ni faire ſemblant de l'aimer. Le feu de ſa paſſion devint ſi violent à force d'être caché, qu'il en étoit ſouvent malade. La demoiſelle qui le regardoit comme ſon guide en avoit autant de ſoin que de la croix, & l'envoyoit viſiter ſi ſouvent, que les ſoins que le malade voyoit que la belle avoit de lui le guériſſoient ſans autre médecine. Pluſieurs perſonnes qui ſavoient que le capitaine avoit eu plus de réputation pour la bravoure que pour la dévotion, s'étonnoient du grand commerce qu'il avoit avec cette femme; & voyant qu'il avoit changé du blanc au noir, qu'il fréquentoit les égliſes, alloit aux ſermons, & faiſoit tous les devoirs d'un dévot, ne douterent pas qu'il ne le fît pour ſe mettre bien auprès de la

dame, & ne purent même s'empêcher de lui en dire quelque chofe. Le capitaine craignant que cela ne vînt aux oreilles de la dévote, fe retira, & dit à fon mari & à elle, qu'étant fur le point d'avoir fes dépêches de la cour & de partir, il avoit plufieurs chofes à leur dire; mais que pour plus grand fécret il ne pouvoit plus leur parler qu'en particulier, & les pria pour cet effet de l'envoyer querir quand ils feroient tous deux retirés. Le gentilhomme trouvant cela fort de fon goût ne manquoit pas tous les foirs de fe coucher de bonne heure, & de faire deshabiller fa femme. Après que tout le monde étoit retiré il envoyoit querir le capitaine pour parler du voyage de Jérufalem, où fouvent le bon-homme s'endormoit dévotement. Le capitaine voyant le vieux dévot endormi dans fon lit, & fe trouvant fur une chaife auprès de celle qu'il trouvoit la plus charmante du monde, avoit le cœur fi ferré entre la crainte & le defir de parler, qu'il perdoit fouvent la parole. Mais afin qu'elle ne s'en apperçût pas, il fe jettoit fur les faints lieux de Jérufalem, où étoient les témoignages du grand amour que Jéfus-Chrift a eu pour nous. Ce qu'il difoit de cet amour n'étoit que pour cacher le fien. En difant cela il regardoit la belle, pleuroit & foupiroit fi à propos, que fon cœur étoit tout pénétré de piété. A cet

extérieur de dévotion elle le croyoit si saint, qu'elle le pria de lui dire comment il avoit vécu, & comment il étoit venu à aimer Dieu avec tant d'ardeur. Il lui dit qu'il étoit un pauvre gentilhomme qui pour aquérir des biens & des honneurs avoit oublié sa conscience, & épousé une femme qui étoit sa parente de trop près; riche, mais vieille & laide, & qu'il n'aimoit point. Qu'après avoir tiré tout l'argent de sa femme, il s'en étoit allé chercher fortune en mer, & qu'il avoit tant fait qu'il étoit devenu capitaine de galere: mais depuis qu'il avoit eu l'honneur de la connoître, ses saintes conversations & ses bons exemples l'avoient tellement fait changer de vie, qu'il étoit résolu, si Dieu lui faisoit la grace de revenir de son expédition, de conduire elle & son mari à Jérusalem, pour y faire pénitence de ses grands péchés qu'il avoit abandonnés, & qu'il ne lui restoit qu'à faire réparation à sa femme avec laquelle il espéroit de se réconcilier bientôt. Ces discours plurent fort à la dévote, qui se félicitoit beaucoup d'avoir converti un pécheur de cette importance.

Ses conversations nocturnes continuerent tous les soirs jusques au départ du capitaine, qui n'osa jamais s'expliquer. Il lui fit seulement présent d'un crucifix de Notre-Dame de Pitié, la

ſuppliant quand elle le verroit de ſe ſouvenir de lui. Le tems de ſon départ étant venu, & ayant pris congé du mari qui s'endormoit, il fallut enfin prendre congé de la belle, à laquelle il vit les larmes aux yeux par bonne amitié qu'elle avoit pour lui. Sa paſſion en fut ſi fort émue, que n'oſant s'en expliquer il tomba preſque évanoui en lui diſant adieu, & fut dans une ſueur ſi grande, que non-ſeulement ſes yeux, mais auſſi toutes les parties de ſon corps jettoient des larmes par maniere de dire. Ainſi ils ſe quitterent ſans ſe parler, & la belle qui n'avoit jamais ſenti tant de regret, en demeura toute étonnée. Elle n'eut pas pour cela moins bonne opinion de lui, & l'accompagna de ſes prieres. Un mois après comme la dévote ſe retiroit chez elle, elle trouva un gentilhomme qui lui préſenta une lettre du capitaine, la priant de la lire en particulier, & l'aſſurant qu'il l'avoit vu embarquer bien réſolu de faire une expédition qui plût au roi, & qui fût avantageuſe à la foi. Il ajouta en même-tems qu'il s'en retournoit à Marſeille pour donner ordre aux affaires du capitaine. La belle ſe mit à la fenêtre, & ouvrit ſa lettre qui étoit de deux feuilles de papier écrit de tous les côtés. Voici ce qu'elle contenoit.

Mon long céler, ma taciturnité,
Apporté m'a telle néceffité,
Que je ne puis trouver de reconfort
Ou qu'à parler, ou qu'à fouffrir la mort.
Ce parler là auquel j'ai défendu
De fe montrer, a attendu,
De me voir feul & de mon fecours loin;
Et lors m'a dit qu'il étoit de befoin,
De le laiffer aller s'évertuer,
De fe montrer ou bien de me tuer.
Il a plus fait, car il s'eft venu mettre
Au beau milieu de cette mienne lettre,
Et dit que puis qu'œil ne peut voir
Celle qui tient ma vie en fon pouvoir,
Dont le regard fans pleurs me contentoit,
Quand fon parler mon oreille écoutoit,
Que maintenant par force il faillira
Devant tes yeux, où point ne faillira
De te montrer mes plaintes & douleurs,
Dont le céler eft caufe que je meurs.
Je l'ai voulu de ce papier ôter,
Craignant que point ne vouluffe écouter.
Ce fot parler qui fe montre en abfence
Qui trop craintif étoit en fa préfence.
Difant mieux vaut en me taifant mourir
Que de vouloir ma vie fecourir,
Pour envier celle que j'aime tant,
Car de mourir pour fon bien fuis content.
D'autre côté ma mort pourroit porter
Occafion de trop déconforter
Celle pour qui feulement j'ai envie,
De conferver ma fanté & ma vie.

Ne t'ai-je pas, ô madame, promis,
Que mon voyage à fin heureuſe mis,
Tu me verras devers toi retourner,
Pour ton mari avec toi emmener,
Au lieu où as tant de dévotion,
Pour prier Dieu ſur le mont de Sion.
Si je me meurs nul ne t'y menera,
Trop de regret ma mort te donnera,
Voyant à rien tourner notre entrepriſe,
Qu'avecque tant d'affection as priſe.
Je viendrai donc, & puis t'y menerai,
Et en bref tems à toi retournerai.
La mort pour moi eſt bonne à mon avis,
Mais ſeulement pour toi ſeule je vis.
Pour vivre donc il me faut alléger
Mon pauvre cœur, & du faix ſoulager
Qui eſt à lui & à moi importable,
De te montrer mon amour véritable,
Qui eſt ſi grande, & ſi bonne, & ſi forte
Qu'il n'y en eut jamais de telle ſorte.
Que diras-tu? ô parler trop hardi!
Que diras-tu? je te laiſſe aller, di.
Pourras-tu bien lui donner connoiſſance
De mon amour? Las! Tu n'as la puiſſance
D'en remontrer la milliéme part.
Diras-tu point au moins que ſon regard
A retiré mon cœur de telle force,
Que mon corps n'eſt plus qu'une morte écorce,
Si par le ſien je n'ai vie & vigueur?
Las! mon parler foible & plein de langueur,
Tu n'as pouvoir de bien au vrai lui peindre,
Comment ſon œil peut un bon cœur contraindre.

Encore moins à louer ſa parole,
Ta puiſſance eſt pauvre, débile & molle.
Si tu pouvois au moins lui dire un mot,
Qui bien ſouvent (comme muet & ſot)
Sa bonne grace & vertu me rendoit,
Et à mon œil qui tant la regardoit,
Faiſoit jetter par grand amour des larmes,
Et à ma bouche auſſi changer ſes termes
Voire & en lieu de dire que l'aimois,
Je lui parlois des ſignes & des mois,
Et de l'étoile Artique & Antartique.
O mon parler tu n'as pas la pratique
De lui compter en quel étonnement
Me mettoit lors mon amoureux tourment.
De dire auſſi mes maux & mes douleurs,
Il n'y a pas tant de valeurs.
De déclarer ma grande & forte amour,
Tu ne ſaurois me faire un ſi bon tour.
Si tu ne peux au moins faire le tout
De raconter commence à quelque bout,
Et dis ainſi. Crainte de te déplaire
M'a fait long-tems malgré mon vouloir taire
Ma grande amour qui devant ton mérite,
Et devant Dieu & ciel doit être dite:
Car la vertu en eſt le fondement,
Et me rend doux mon trop cruel tourment.
Vu que l'on doit un tel tréſor ouvrir
Devant chacun, & ſon cœur découvrir.
Car qui pourroit un tel amant reprendre,
D'avoir oſé ou voulu entreprendre
D'aquérir dame en qui la vertu toute,
Voire & l'honneur font leur ſéjour ſans doute?

Mais au contraire on doit bien fort blâmer
Celui qui voit un tel bien ſans l'aimer.
Or l'ai-je vu & l'aime d'un tel cœur,
Qu'amour ſans plus en a été vainqueur.
Las! ce n'eſt point amour léger ou feint
Sur fondement de beauté, fol & peint.
Encore moins cet amour qui me lie,
Regarde en rien la vilaine folie:
Point n'eſt fondé en vilaine eſpérance
D'avoir de toi aucune jouiſſance.
Car rien n'y a au fond de mon deſir,
Qui contre toi ſouhaite aucun plaiſir.
J'aimerois mieux mourir en ce voyage,
Que te ſavoir moins vertueuſe ou ſage,
Ni que pour moi fût moindre la vertu,
Dont ton corps eſt, & ton cœur revêtu.
Aimer te veux comme la plus parfaite
Qui oncques fût. Parquoi rien ne ſouhaite,
Qui puiſſe ôter cette perfection,
La cauſe & fin de mon affection.
Et plus de moi tu es ſage eſtimée,
Et plus encor parfaitement aimée,
Je ne ſuis pas celui qui ſe conſole
En ſon amour, & en ſa dame folle.
Mon amour eſt très-ſage & raiſonnable;
Car je l'ai mis en dame tant aimable,
Qu'il n'y a Dieu ni ange en paradis,
Qui te voyant ne dît ce que je dis.
Mais ſi de toi je ne puis être aimé,
Il me ſuffit au moins d'être eſtimé.
Le ſerviteur plus parfait que fût oncques,
Ce que croiras j'en ſuis très-ſûr adoncques,

Que

Que la longueur du tems te fera voir,
Que de t'aimer je fais loyal devoir:
Et ſi de toi je n'en reçois autant,
A tout le moins de t'aimer ſuis content,
En t'aſſurant que rien ne te demande,
Fors ſeulement que je te recommande
Le cœur & corps brûlant pour ton ſervice
Deſſous l'autel d'amour pour ſacrifice.
Crois hardiment que ſi je reviens vif,
Tu reverras un ſerviteur naïf:
Et ſi je meurs ton ſerviteur mourra,
Que jamais dame un tel ne trouvera.
Ainſi de toi s'en va emporter l'onde,
Le plus parfait ſerviteur de ce monde.
La mer peut bien ce mien corps emporter,
Mais non le cœur, que nul ne peut ôter
D'avecque toi, où il fait ſa demeure,
Sans plus vouloir à moi tenir une heure.
Si je pouvois avoir par juſte échange
Un peu du tien pur & clair comme un ange,
Je ne craindrois d'emporter la victoire,
Dont ton ſeul cœur en gagneroit la gloire.
Or vienne donc ce qu'il en aviendra,
J'en ai jetté le dé, là ſe tiendra
Ma volonté ſans aucun changement.
Et pour mieux peindre au tien entendement
Ma loyauté, ma ferme ſureté,
Ce diamant pierre de fermeté,
En ton doigt blanc je te ſupplie prendre:
Car puis pourras trop plus qu'heureux me rendre.
Ce diamant ſuis celui qui m'envoye
Entreprenant cette douteuſe voye,

Pour mériter par ses œuvres & faits,
D'être du rang des vertueux parfaits,
Afin qu'un jour il puisse avoir sa place
Au desiré lieu de ta bonne grace.

La dévote lut cette lettre tout du long, & s'étonnoit d'autant plus de l'amour du capitaine, qu'elle ne s'en étoit jamais défiée. Considérant le diamant qui étoit gros & beau, & la bague émaillée de noir, elle ne savoit ce qu'elle en devoit faire. Après y avoir rêvé toute la nuit, elle fut ravie de trouver sujet de ne pas répondre faute de messager, songeant en elle-même que le porteur ayant autant de peine qu'il en avoit pour le service de son maître, elle devoit lui épargner le chagrin de la fâcheuse réponse qu'elle avoit résolu de lui faire, & qu'elle jugea à propos de remettre jusques au retour du capitaine. Mais elle fut fort embarrassée du diamant, sa coutume n'étant point de se parer qu'aux dépens de son mari. Comme elle avoit du sens elle s'avisa de l'employer à la décharge de la conscience du capitaine, & dépêcha sur le champ un de ses domestiques à la triste femme du capitaine, à laquelle elle écrivit comme si c'eût été une religieuse de Tarascon, en ces termes.

Madame, monsieur votre mari a passé par ici, un peu avant que de s'embarquer. Il s'est confessé,

& a reçu ſon Créateur en chrétien, & m'a déclaré un fait dont il ſent ſa conſcience chargée, c'eſt le regret de ne vous avoir pas aimée comme il devoit. Il me pria en partant de vous envoyer cette lettre avec ce diamant, qu'il vous prie de garder pour l'amour de lui, vous aſſurant que ſi Dieu le ramene en ſanté, il réparera le paſſé par tout l'amour que vous pouvez ſouhaiter. Ce diamant ſera pour vous un gage de ſa parole. Je vous demande pour lui le ſecours de vos bonnes prieres ; car il aura toute ma vie part aux miennes.

Cette lettre ainſi compoſée fut envoyée à la femme du capitaine. Quand la bonne femme eut reçu la lettre & le diamant, il ne faut pas demander combien elle pleura de joye & de regret ; de joye d'être aimée de ſon mari, & de regret de s'en voir privée. Elle baiſa la bague plus de mille fois, & la lava de ſes larmes. Elle loua Dieu de lui avoir redonné l'amitié de ſon mari ſur la fin de ſes jours, & dans le tems qu'elle ne l'eſpéroit plus. La religieuſe qui après Dieu lui avoit procuré tant de bien, ne fut pas oubliée pour les remercimens. Elle lui fit réponſe par le même homme, qui fit bien rire ſa maîtreſſe quand il lui dit de quelle maniere la femme du capitaine avoit reçu le tout. La dévote ſe félicita de s'être défaite de ſon diamant d'une

maniere ſi pieuſe, & eut autant de joye d'avoir rétabli la bonne intelligence entre le mari & la femme, que ſi elle avoit gagné un royaume.

Quelque tems après on reçut nouvelle de la défaite & de la mort du pauvre capitaine. Il fut abandonné de ceux qui devoient le ſecourir, & les Rhodiens qui avoient plus d'intérêt à cacher ſon deſſein furent les premiers à le révéler. Près de quatre-vingts hommes qui avoient fait deſcente, y périrent preſque tous. Il y avoit entr'autres un gentilhomme nommé Jean, & un Turc que la dévote avoit tenu ſur les fonts, & qu'elle lui avoit donné pour faire le voyage avec lui. Le premier mourut avec le capitaine, & le Turc bleſſé de quinze coups de fléche gagna à la nage les vaiſſeaux François, & ce fut par lui qu'on ſut au vrai comme la choſe s'étoit paſſée. Un certain gentilhomme que le capitaine croyoit de ſes amis, & qu'il avoit avancé auprès du roi & des plus grands de la France, voyant que le capitaine avoit fait deſcente, reprit le large avec ſes vaiſſeaux. Le capitaine voyant que ſon deſſein étoit découvert, & qu'il avoit à faire à plus de quatre mille Turcs, ſe mit en devoir de ſe retirer. Mais le gentilhomme en qui il avoit tant de confiance, conſidérant qu'après ſa mort il auroit le commandement & le profit de cette grande

flotte, repréfenta aux officiers, qu'il ne falloit pas hazarder les vaiffeaux du roi, & tant de braves qui étoient deffus, pour fauver quatre-vingt ou cent perfonnes. Ceux qui n'avoient pas plus de cœur que lui furent de fon fentiment. Le capitaine voyant que plus il les appelloit, plus ils s'éloignoient, tourna tête aux ennemis; & quoi qu'il fût jufques aux genoux dans le fable, il fe défendit fi vaillamment, qu'il fembloit que lui feul dût défaire les ennemis. Pour fon compagnon il avoit plus de peur des ennemis que de defir d'avoir part à fa victoire. Quelque chofe qu'il put faire, il reçut enfin tant de coups de fléches de ceux qui ne pouvoient s'approcher de lui qu'à la portée de l'arc, qu'il commença de s'affoiblir par la perte de fon fang. Les Turcs voyant alors la foibleffe des Chrétiens, fondirent fur eux à grands coups de cimeterre. Nonobftant la fupériorité du nombre les fideles fe défendirent tant qu'ils eurent de vie. Le capitaine appella le gentilhomme nommé Jean que la dévote lui avoit donné, & le Turc auffi, & mettant la pointe de fon épée en terre, baifa & embraffa la croix à genoux, difant: Seigneur, reçois l'ame de celui qui n'a point épargné fa vie pour l'exaltation de ton nom. Jean voyant qu'en difant ces paroles les forces lui manquoient, l'embraffa lui & fon épée voulant le fecourir: mais un

Turc lui coupa par derriere les deux cuiſſes. Allons, capitaine, s'écria-t-il tout haut à ce coup, allons en paradis, voir celui pour qui nous mourons. Comme il avoit eu part à la vie du capitaine, il eut auſſi part à ſa mort. Le Turc voyant qu'il ne pouvoit ſervir de rien à l'un ni à l'autre, & qu'il avoit quatre coups de fléche, regagna les vaiſſeaux à la nage; & quoi qu'il demandât d'y être reçu, & qu'il fût le ſeul réchappé de quatre-vingt, le perfide commandant ne voulut pas le recevoir. Mais comme il nageoit fort bien, il alla de vaiſſeau en vaiſſeau, & fit tant qu'il fut reçu dans un petit vaiſſeau, où il ne fut pas long-tems ſans être guéri de ſes bleſſures. Ce fut par cet étranger qu'on ſut la vérité de cet événement, glorieux au capitaine & honteux à ſon compagnon. Le roi & tous les gens de bien qui en entendoient parler, jugerent l'action ſi noire envers Dieu & envers les hommes, qu'il n'y avoit point de ſupplice qu'il ne méritât. Mais à ſon retour il débita tant de fauſſetés, & fit tant de préſens, que non-ſeulement ſon crime demeura impuni, mais ſuccéda à la charge de celui dont il ne méritoit pas d'être le valet. Quand cette triſte nouvelle vint à la cour, madame la régente qui eſtimoit fort le capitaine, le regretta beaucoup. Autant en fit le roi, & tous ceux qui l'avoient connu. La dévote qu'il aimoit paſſionément appre-

rant une mort ſi triſte, changea en larmes la dureté qu'elle avoit eue pour lui, & quant aux lamentations elle fut ſuivie de ſon mari, qui ſe voyoit fruſtré de l'eſpérance de ſon voyage.

Je ne dois pas oublier qu'une demoiſelle qui appartenoit à la dévote, & qui aimoit le gentilhomme Jean plus qu'elle-même vint dire à ſa maîtreſſe le propre jour que le capitaine & lui furent tués, qu'elle avoit vu en ſonge celui qu'elle aimoit avec tant de paſſion, qu'il lui lui étoit venu dire adieu en habit blanc, & lui avoit dit qu'il s'en alloit en paradis avec ſon capitaine. Mais quand elle apprit que ſon ſonge étoit véritable, elle fit tant de doléances, que ſa maîtreſſe étoit aſſez occupée à la conſoler. Quelque tems après la cour alla en Normandie d'où étoit le capitaine, la femme duquel ne manqua pas de venir faire la révérence à la régente. Elle prit pour introductrice la dévote que ſon mari avoit tant aimée. En attendant l'heure qu'elle put avoir audience, elles entrerent dans une égliſe. La veuve commença à louer ſon mari, & à faire des doléances ſur ſa mort. Je ſuis, madame, la plus malheureuſe de toutes les femmes, lui dit-elle entr'autres choſes. Dieu m'a ôté mon mari dans le tems qu'il m'aimoit plus qu'il n'avoit jamais fait. En diſant cela elle lui montra le diamant qu'elle avoit au doigt pour gage de ſa par-

faite amitié. Cela ne fut pas dit ſans larmes ; & la dévote qui voyoit que ſa tromperie avoit produit un ſi grand bien, avoit tant d'envie de rire quelque affligée qu'elle fût, que ne pouvant la préſenter à la régente, elle la donna à une autre, & ſe retira dans une chapelle, où elle paſſa l'envie qu'elle avoit de rire.

Il me ſemble, meſdames, que celles à qui l'on fait des préſens, devroient ſouhaiter de les employer auſſi utilement que fit cette dévote ; car elles trouveroient qu'il y a du plaiſir & de la joye à faire du bien. Il ne faut point l'accuſer de tromperie, mais louer ſon bon ſens qui ſut tirer du bien de ce qui ne valoit rien en ſoi. Vous voulez donc dire, répondit Nomerfide, qu'un diamant de deux cents écus ne vaut rien ? Je vous aſſure que s'il fut tombé entre mes mains, ſa femme ni ſes parens n'en euſſent jamais rien vu. Rien n'eſt mieux à ſoi que ce qui eſt donné. Le capitaine étoit mort, perſonne n'en ſavoit rien, & elle ſe fut paſſée de faire pleurer cette pauvre vieille. De bonne foi, repliqua Hircan, vous avez raiſon ; car il y a bien des femmes qui pour faire voir qu'elles valent plus que les autres, font ſouvent des actions contre leur naturel ; en effet ne ſavons-nous pas tous qu'il n'eſt rien de ſi avare qu'une femme ? Cependant la gloire l'emporte ſouvent ſur l'avarice, & leur fait faire des choſes où le cœur n'a point de part. Je crois que

celle qui fit ſi peu de cas du diamant ne le méritoit pas. Doucement, doucement dit Oyſille: Je crois la connoître, & je vous prie de ne la point condamner ſans l'entendre. Je ne la condamne point, madame, répondit Hircan: mais ſi le capitaine étoit un auſſi galant homme que vous le repréſentez, il lui étoit glorieux d'avoir un amant d'un tel mérite, & de porter ſa bague: mais peut-être qu'un moins digne d'être aimé la tenoit ſi bien par le doigt, que le diamant ne put entrer. Il eſt vrai, dit Emarſuitte, qu'elle le pouvoit bien garder puiſque perſonne n'en ſavoit rien. Quoi, reprit Guebron! eſt-ce que tout eſt permis à ceux qui aiment pourvu qu'on n'en ſache rien? Je n'ai jamais vu, repliqua Saffredant, punir d'un crime que l'imprudence; en effet il n'y a point de meurtrier, point de voleur, point d'adultere qui ſoient punis par la juſtice, ou blâmés parmi les hommes, pourvu qu'ils ſoient auſſi fins que malins. Mais la malice les aveugle ſouvent de maniere, qu'ils deviennent inſenſés. Ainſi il eſt vrai de dire que les ſots ſont punis, & non pas les vicieux. Vous en direz ce qu'il vous plaira, dit encore Oyſille. C'eſt à Dieu à juger du cœur de cette dame: pour moi je ne trouve rien que d'honnête & de vertueux. Et pour écarter cette diſpute, je vous prie Parlamente, de donner votre voix à quelqu'un. Je la donne très-volontiers à Si-

montault, répondit Parlamente, & je ſuis trompée ſi après ces deux triſtes nouvelles il ne nous en va conter une qui ne nous fera point pleurer. Grand-merci, dit Simontault, en me donnant votre voix peu s'en faut que vous ne me nommiez facétieux ; épithete qui me déplaît. Pour m'en venger je vous ferai voir qu'il y a des femmes qui font ſemblant d'être chaſtes à l'égard de certaines gens, ou durant quelque tems : mais la fin les démaſque, comme vous l'allez voir par cette hiſtoire veritable.





S. Freudenberg. inv. *De Longueil Graveur du Roi, Sculp.*



XIV. NOUVELLE.

Subtilité d'un amant qui ſous le nom de véritable ami trouva moyen de ſe récompenſer de ſes travaux paſſés.

DU tems que le grand-maître de Chaumont étoit gouverneur du duché de Milan, il y avoit un gentilhomme nommé Bonnivet, que ſon mérite a fait depuis amiral de France. Comme ſes grandes vertus le faiſoient aimer de tout le monde, il ſe trouvoit volontiers aux régals où étoient les dames, auprès deſquelles il étoit mieux venu que ne fût jamais François, tant parce qu'il étoit bien fait & agréable, & qu'il parloit bien, que parce qu'il paſ-

ſoit pour le plus adroit & le plus réſolu ſoldat de ſon tems. Un jour de carnaval qu'il alloit en maſque, il fit danſer une des dames de la ville la mieux faite & la plus belle. A toutes les pauſes que faiſoient les hautbois il ne manquoit pas de lui parler d'amour; ce qu'il ſavoit mieux faire que perſonne. La belle qui ne ſe croyoit pas obligée de répondre à ſes très-humbles ſupplications, l'arrêta tout court, & lui dit ſur-le-champ, qu'elle n'aimoit, & n'aimeroit jamais que ſon mari, & qu'il devoit s'adreſſer ailleurs. Cette réponſe ne rebutant point Bonnivet, qui ne ſe croyoit pas encore refuſé, il pouſſa ſa pointe, & la ſollicita vivement juſques à la mi-carême. Il trouva toujours la belle inébranlable, & ne pouvoit croire ce qu'il voyoit vu la mauvaiſe mine du mari, & la beauté de la femme. Sentant donc qu'elle uſoit de diſſimulation, il réſolut d'avoir recours à la fraude, & diſcontinua dès-lors ſes ſollicitations. Il s'informa de ſa conduite, & apprit qu'elle aimoit un gentilhomme Italien qui avoit de la ſageſſe & de la vertu. Bonnivet fit connoiſſance peu-à-peu avec l'Italien, & s'y prit ſi adroitement, qu'il ne s'apperçut aucunement du motif qui le faiſoit agir. Il eut pour lui une ſi parfaite eſtime, qu'à ſa belle près c'étoit la perſonne du monde qu'il aimoit le plus. Bonnivet, pour tirer le ſe-

cret du gentilhomme Italien fit ſemblant de lui dire le ſien, & lui dit qu'il aimoit une dame qu'il ne devineroit jamais, le priant au reſte de garder le ſecret, afin qu'ils n'euſſent tous deux qu'un cœur & une penſée. L'Italien pour répondre à la confiance que Bonnivet avoit en lui, l'inſtruiſit tout du long de l'amour qu'il avoit pour celle dont il s'agit, & dont Bonnivet vouloit ſe venger. Ils ſe voyoient tous les jours, & ſe rendoient réciproquement compte des bonnes fortunes de la journée, avec cette différence que l'un mentoit, & l'autre diſoit la vérité. L'Italien avoua qu'il y avoit trois ans qu'il aimoit la dame en queſtion ſans en avoir eu que de bonnes paroles, & des aſſurances d'être aimé. Bonnivet lui donna tous les conſeils dont il put s'aviſer; & l'Italien ſe trouva ſi bien de ſes conſeils, qu'en peu de jours elle lui accorda tout ce qu'il demandoit. Il ne s'agiſſoit plus que de trouver moyen de ſe voir: Mais comme Bonnivet étoit fertile en expédiens ce moyen fut bientôt trouvé. Je vous ſuis plus obligé qu'à homme du monde lui dit un jour l'Italien avant ſoupé: car graces à vos bons conſeils j'eſpére avoir cette nuit ce que je ſouhaite depuis tant d'années. Je vous prie, dit alors Bonnivet, que je ſache ce que c'eſt que votre entrepriſe, afin que ſi

c'eſt un effet du hazard, ou qu'il y entre de l'artifice, je puiſſe vous aider & ſervir comme votre ami. Il apprit que la belle pouvoit laiſſer la grande porte de la maiſon ouverte, ſous prétexte qu'un de ſes freres qui étoit malade envoyoit à toute heure en ville querir ce qu'il avoit beſoin : que l'Italien devoit entrer par cette porte dans la cour ; mais ne pas monter par l'eſcalier, & paſſant par un petit degré à main droite, entrer dans la premiere galerie qu'il trouveroit, où toutes les portes des chambres de ſon beau-pere & de ſon beau-frere ſe rendoient ; de bien choiſir la troiſieme porte la plus proche du degré ; & que ſi en la pouſſant doucement il la trouvoit fermée, il n'avoit qu'à s'en retourner, bien aſſuré que le mari étoit de retour, qu'on lui avoit dit néanmoins ne devoir revenir que dans deux jours : Mais que s'il la trouvoit ouverte, il n'avoit qu'à entrer doucement, & fermer la porte à verrou, perſuadé qu'il n'y auroit dans la chambre que la belle : Mais ſur-tout qu'il avoit ordre de venir avec des ſouliers de feutre, pour ne pas faire de bruit, & de ne partir de chez lui que deux heures après minuit ne fuſſent ſonnées, parce que les beau-freres de la belle qui aimoient fort le jeu, ne ſe couchoient jamais qu'il ne fût plus d'une heure.

Bonnivet le félicita, lui ſouhaita bon voyage, & lui dit que s'il lui étoit bon à quelque choſe il ne l'épargnât pas. L'Italien le remercia, & lui dit, que comme en ces ſortes de choſes on ne pouvoit pas prendre trop de précautions, il s'en alloit donner ordre à tout.

Bonnivet de ſon côté ne dormit pas, & voyant qu'il étoit tems de ſe venger de la belle, il ſe retira de bonne heure, ſe fit faire la barbe de la longueur & de la largeur que l'Italien la portoit, & ſe fit couper les cheveux, afin qu'en touchant on ne put le reconnoître. Les ſouliers de feutre ne furent pas oubliés, non plus que toutes les autres choſes que portoit l'Italien. Comme il étoit fort conſidéré du beaupere de la belle, il ne fit point difficulté d'y aller de bonne heure, réſolu en cas qu'il fut apperçu d'aller droit à la chambre du bon-homme avec lequel il avoit des affaires. Il vint à minuit chez la belle, où il trouva aſſez d'allans & venans; mais il paſſa ſans être reconnu, & entra dans la galerie. Il toucha les deux premieres portes, & les trouva fermées. La troiſieme étant ouverte il entra, & ferma la porte à verrou. La chambre étoit toute tendue de blanc, & il y avoit un lit avec une garniture

de la même couleur d'une toile ſi déliée & ſi ouvragée, quon ne pouvoit rien voir de plus propre. La belle étoit ſeule & au lit, parée avec la derniere richeſſe. A la faveur d'un gros flambeau de cire blanche dont la chambre étoit illuminée, il vit par un coin du rideau la propreté de la belle ſans en être vu. De peur d'en être reconnu il commença par éteindre le flambeau; enſuite il ſe deshabilla, & ſe coucha auprès d'elle. La belle qui croyoit que c'étoit celui qui l'avoit ſi long-tems aimée, le reçut avec toutes les careſſes qu'il lui fut poſſible. Mais comme il ſavoit qu'il devoit tout cela à ſon erreur, il ſe donna bien de garde de lui dire un ſeul mot, & ne ſongea qu'à ſe venger aux dépens de l'honneur de la belle, & ſans lui en avoir aucune obligation. Mais elle étoit ſi ſatisfaite d'une ſi douce vengeance, qu'elle croyoit l'avoir récompenſé de toutes ſes peines. Cela dura juſques à ce qu'une heure fût ſonnée, qui étoit le tems de dire adieu. Alors il lui demanda le plus bas qu'il put, ſi elle étoit auſſi contente de lui qu'il l'étoit d'elle. Elle qui le prenoit toujours pour ſon amant, lui répondit, que non-ſeulement elle étoit contente; mais même ſurpriſe de l'excès de ſon amour, qui l'avoit tenu une heure ſans parler. Il ne put alors s'empêcher d'éclater, & de lui dire.

Me

Me refuſerez-vous une autre fois, madame, comme vous avez fait ci-devant. Elle qui le reconnut à la voix, & à ſes éclats de rire, fut au déſeſpoir de honte & de regret, & l'appella mille fois trompeur, traître, méchant. Elle voulut ſe jetter hors du lit pour chercher un couteau pour s'en tuer du regret qu'elle avoit d'avoir proſtitué ſon honneur à un homme qu'elle n'aimoit pas, & qui pour ſe venger du mépris qu'elle avoit fait de lui, pouvoit publier la choſe. Mais il la retint, & lui promit ſi fortement de l'aimer plus que celui qui l'aimoit, & l'aſſura ſi bien qu'il garderoit le ſecret, qu'elle le crut & s'apaiſa. Il lui dit comme il avoit fait, & lui conta les peines qu'il avoit priſes pour elle. Elle loua ſon adreſſe, & lui jura qu'elle l'aimeroit mieux que l'autre, qui n'avoit pu garder ſon ſecret. Elle ajouta qu'elle voyoit la fauſſeté des préjugés qu'on avoit contre les François, qui étoient plus ſages, plus conſtans, & plus diſcrets que les Italiens : Qu'elle abandonnoit déſormais les ſentimens de ſa nation, & qu'elle vouloit s'attacher à lui. Mais elle le pria de ne ſe trouver de quelque tems dans les lieux ou aux régals où elle ſeroit, à moins qu'il n'y vînt en maſque ; bien perſuadée, diſoit-elle, qu'elle auroit tant de honte, que tout le monde jugeroit mal d'elle à ſa contenance. Il le lui promit, & la pria à ſon tour de bien recevoir ſon ami quand

il viendroit à deux heures, & qu'à l'avenir elle pourroit peu à peu s'en défaire. Elle fit de grandes difficultés, & ne se rendit que par la force de l'amour qu'elle avoit pour lui. En prenant congé il la rendit si contente, qu'elle eut bien voulu qu'il eût fait plus long séjour. S'étant donc habillé, il sortit, & laissa la porte entr'ouverte en l'état qu'il l'avoit trouvée. Comme il étoit près de deux heures; & qu'il avoit peur de rencontrer l'Italien, il s'alla poster au haut du degré, & le vit bientôt passer & entrer dans la chambre de la belle. Bonnivet se retira ensuite à son logis, & pour se reposer des travaux de la nuit il se mit au lit, où il étoit encore à neuf heures du matin. L'Italien ne manqua pas de venir à son lever, & de lui conter son aventure, qui n'avoit pas eu tous les agrémens qu'il en avoit espéré; car, dit-il, j'ai trouvé la belle debout, & en manteau de nuit, avec une grosse fievre, le pouls fort ému, le visage en feu, & commençant si fort à suer, qu'elle m'a prié de m'en retourner, n'osant appeller ses femmes de peur d'inconvénient. Elle étoit enfin si mal, qu'elle avoit plus besoin de penser à la mort qu'à l'amour, & d'entendre parler de Dieu que de cupidon. Je suis bien marrie au reste, m'a-t-elle dit, que vous vous soyez exposé pour l'amour de moi, ne pouvant vous rendre en ce monde ce que j'espere bientôt de faire en

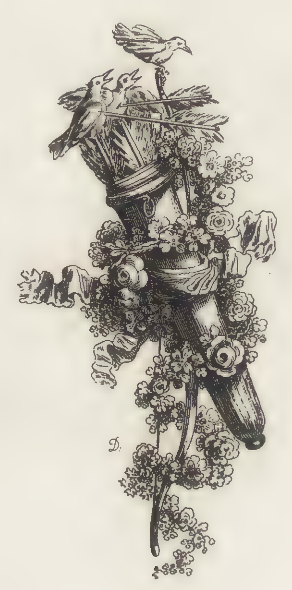
l'autre. J'ai été si surpris, ajouta-t-il, d'un contretems si peu attendu, que mon feu & ma joie se sont convertis en glace & en tristesse, & je me suis incontinent retiré. Ce matin dès que le jour a paru j'ai envoyé demander de ses nouvelles, & on m'a rapporté qu'elle est extrémement mal. En faisant cette relation il pleuroit si fort, qu'il sembloit que l'ame dût lui sortir par les yeux. Bonnivet qui avoit autant envie de rire que l'autre de pleurer, le consola du mieux qu'il put, & lui représenta que les commencemens des choses de longue durée sont toujours difficiles, & que l'amour n'avoit fait naître ce retardement, que pour lui faire trouver plus doux le plaisir de la jouissance. Là-dessus ils se séparerent. La belle garda quelques jours le lit, & ne fut pas plutôt debout qu'elle congédia son premier amant, alléguant pour raison la crainte qu'elle avoit eu de la mort, & les allarmes de sa conscience. Elle fut toute entiere à Bonnivet, dont l'amour dura selon l'ordinaire comme la beauté des fleurs.

Il me semble, mesdames, que les finesses de Bonnivet valent bien l'hipocrisie de la Milanoise, qui après avoir contrefait la prude fit voir enfin sa turpitude. Vous direz ce qu'il vous plaira des femmes, dit Emarsuitte; mais Bonnivet fit le tour d'un malhonnête homme. Si une femme aime un

homme, s'enſuit-il qu'un autre doive lui faire une ſupercherie de cette force ? Comptez, repliqua Guebron, que quand ces ſortes de marchandiſes ſont en vente, le plus offrant & dernier enchériſſeur les emporte toujours. Ne vous imaginez pas que ceux qui ſervent des dames ſe donnaſſent tant de peines pour l'amour d'elles. Ils ont en cela plus d'égard à eux qu'à elles. C'eſt de quoi je ne doute aucunement, repartit Longarine ; car pour vous parler franchement, tous les amans que j'ai eu ont toujours débuté par mes intérêts, & par me dire qu'ils aimoient ma vie, ma ſatisfaction, & mon honneur, & le dénouement de tout cela a toujours été leur propre intérêt, leur plaiſir & leur gloire. Ainſi le meilleur eſt de les congédier dès la premiere partie de leur ſermon ; car quand on vient à la ſeconde, on ne peut pas ſi honnêtement les refuſer, attendu que le vice connu eſt de ſoi refuſable. Il faudroit donc, dit Emarſuitte, renvoyer un homme dès qu'il ouvre la bouche, ſans ſavoir ce qu'il a à dire. Ce n'eſt pas cela, repliqua Parlamente. On ſait bien qu'une femme d'abord ne doit pas faire ſemblant d'entendre, & même de croire la déclaration qu'un amant lui a faite. Mais quand il en vient aux gros ſermens, il me ſemble qu'il eſt plus honnête aux dames de le laiſſer dans ce beau chemin, que d'aller juſqu'à la vallée. Devons-

nous croire, Nomerfide, qu'ils nous aiment d'un amour criminel ? N'y a-t-il pas du péché à juger mal de ſon prochain ? Vous en croirez ce qu'il vous plaira, dit Oyſille ; mais il faut tellement craindre que cela ſoit, qu'auſſi-tôt que vous en découvrez quelque choſe, vous ne ſauriez aſſez promptement vous éloigner d'un feu, qui a plutôt brûlé un cœur qu'il ne s'en ſoit apperçu. Ces loix ſont bien dures, répondit Hircan. Si les femmes auxquelles la douceur ſied ſi bien, étoient auſſi rigoureuſes que vous voulez qu'elles ſoient, nous quitterions la douceur & les ſupplications, & employerions la ruſe & la violence. Le meilleur eſt, repartit Simontault, que chacun ſuive ſon penchant, qu'il aime ou qu'il n'aime point ; mais toujours le cœur ſur les levres. Plut à Dieu, dit Saffredant, que cette loi apportât autant d'honneur qu'elle feroit de plaiſir ! Mais Dagoucin ne put ſe tenir de dire. Ceux qui aimeroient mieux mourir que de faire connoître leurs ſentimens, ne s'accommoderoient pas de votre loi. Mourir ? répondit Hircan ! Le cavalier eſt encore à naître qui voudroit mourir pour pareille choſe. Mais laiſſons l'impoſſibilité, & voyons à qui Simontault donnera ſa voix. A Longarine, répondit Simontault : Car j'ai tantôt remarqué qu'elle parloit toute ſeule, & je crois qu'elle répete quelque bon rôle, & elle n'a

pas de coutume de déguifer la vérité ni contre les hommes ni contre les femmes. Puifque vous me croyez fi amie de la vérité, dit Longarine, je vais vous conter une hiftoire, qui pour n'être pas tant que je voudrois à la louange des femmes, vous fera voir néanmoins qu'il y en a qui ont le cœur auffi bon, l'efprit auffi jufte, & ne font pas moins rufées que les hommes. Si mon conte eft un peu long, je tâcherai de vous dédommager par un peu de gaieté.







XV. NOUVELLE.

Une dame de la cour ſe voyant mépriſée de ſon mari qui aimoit ailleurs, lui rendit la pareille & aima de ſon côté.

IL y avoit à la cour du roi François I. un gentilhomme, dont je dirois bien le nom ſi je voulois. Il étoit pauvre, & n'avoit pas cinq cents livres de rente: mais le roi en faiſoit tant de cas pour les grandes vertus dont il étoit doué, qu'il lui fit épouſer une femme ſi riche, qu'un grand ſeigneur s'en feroit contenté. Comme ſa femme étoit encore fort jeune, il pria une des plus grandes dames de la cour de vouloir la tenir auprès d'elle; ce

qu'elle fit bien volontiers. Le gentilhomme étoit ſi honnête & avoit ſi bon air, que toutes les dames de la cour en faiſoient fort grand cas. Une entr'autres que le roi aimoit, & qui n'étoit ni ſi belle ni ſi jeune que ſa femme. Le gentilhomme aimoit cette femme avec tant de paſſion, & faiſoit ſi peu de compte de la ſienne, qu'à peine en un an couchoit-il une nuit avec elle : Et pour ſurcroît de douleur à cette pauvre petite femme, il ne lui parloit jamais, ni ne lui donnoit aucune marque d'amitié ; ce qu'elle avoit aſſez de peine à ſoutenir. Il jouiſſoit cependant de ſon bien, & lui en faiſoit ſi petite part, qu'elle n'avoit pas de quoi s'habiller ſuivant ſa qualité, ni comme elle auroit voulu. La dame auprès de qui elle étoit en parloit ſouvent au mari par maniere de plainte. Votre femme, lui diſoit-elle, eſt belle, riche, & de bonne maiſon : cependant vous la mépriſez. Son enfance & ſa jeuneſſe lui ont juſqu'ici fait ſouffrir vos mépris : mais il eſt à craindre que quand elle ſe verra belle & grande, ſon miroir, & quelqu'un qui ne vous aimera pas lui repréſentera ſi bien ſa beauté que vous dédaignez, que le dépit lui fera faire une choſe à laquelle elle n'oſeroit avoir penſé ſi vous en uſiez mieux avec elle. Le gentilhomme qui avoit le cœur ailleurs ſe moqua de cette ſage remontrance, & alla toujours ſon chemin. En

deux ou trois ans la jeune femme commença à devenir une des plus belles femmes de France. Sa réputation fut ſi grande, que le bruit couroit à la cour qu'elle n'avoit pas ſa pareille. Plus elle ſe ſentoit digne d'être aimée, plus lui étoit ſenſible le mépris que ſon mari avoit pour elle. Elle en tomba dans un ſi grand accablement, que ſans les conſolations de ſa maîtreſſe elle ſe fut preſque jettée dans le déſeſpoir. Après avoir inutilement tenté tous les moyens de plaire à ſon mari, elle conclut en elle-même, qu'il étoit impoſſible qu'il répondît ſi mal à l'amour qu'elle avoit pour lui, à moins qu'il ne fût pris ailleurs. Elle chercha ſi bien & ſi finement, qu'elle trouva qu'il étoit toutes les nuits ſi occupé ailleurs, qu'il oublioit ſa conſcience & ſa femme. Quand elle fut bien aſſurée de la vie qu'il menoit, elle tomba dans une ſi profonde mélancolie, qu'elle ne vouloit s'habiller que de noir, & fuyoit tous les lieux de divertiſſement. Sa maîtreſſe s'en apperçut, & n'oublia rien pour la tirer de cet accablement : mais tous ſes ſoins furent inutiles. Son mari en fut averti; mais il s'en moqua au lieu de ſonger au remede. Un grand ſeigneur proche parent de la maîtreſſe de cette jeune femme, & qui lui rendoit de fréquentes viſites, ayant appris un jour les duretés du mari, en fut ſi touché qu'il voulut eſſayer de conſoler la

femme. Il la trouva de si bonne conversation, si belle, & si vertueuse, qu'il souhaita beaucoup plus de s'en faire aimer, que de lui parler de son mari, si ce n'est pour lui faire connoître le peu de sujet qu'elle avoit de l'aimer.

Cette jeune dame se voyant abandonnée de celui qui la devoit aimer, & d'autre côté aimée & sollicitée par un seigneur si bien fait, se crut heureuse d'avoir fait une conquête de cette conséquence. Quoi qu'elle desirât toujours de conserver son honneur, elle prenoit néanmoins grand plaisir de lui parler, & de se voir aimée, de quoi elle étoit pour ainsi dire affamée. Cette amitié dura quelque tems; mais le roi qui aimoit fort le mari, & qui ne vouloit pas que personne lui fit affront ni déplaisir, s'en étant apperçu, pria le prince de discontinuer ses soins sous peine d'encourir son indignation. Le prince qui aimoit plus les bonnes graces du roi que toutes les dames du monde, lui promit d'abandonner son dessein puisqu'il le souhaitoit, & d'aller dès le soir même prendre congé de la belle: Ce qu'il fit aussi-tôt qu'il sut qu'elle s'étoit retirée à son logis, où logeoit aussi le mari qui avoit sa chambre au-dessus de celle de sa femme. Sur le soir étant à la fenêtre il vit entrer le prince dans la chambre de sa femme; Le prince qui le

vit bien ne laiſſa pas pour cela d'entrer. En diſant adieu à celle qu'il ne commençoit que d'aimer, il lui allégua pour toutes raiſons de ſon changement le commandement du roi. Après bien des larmes & bien des regrets qui durerent juſques à une heure après minuit, la belle lui dit en ſe ſéparant. Je loue Dieu, monſr. de la grace qu'il me fait de me priver de votre amitié, puiſqu'elle eſt ſi médiocre & ſi foible, qu'elle n'eſt pas à l'épreuve du commandement des hommes. Pour moi je n'ai conſulté pour vous aimer ni maîtreſſe, ni mari, ni moi-même. L'amour, votre honnêteté, & votre bonne mine ont gagné mon cœur: Mais puiſque le vôtre eſt moins amoureux que craintif, vous ne pouvez pas aimer parfaitement, & je ne veux point d'ami qui ne ſoit à toute épreuve. J'aime parfaitement comme j'avois réſolu de vous aimer: Mais, monſr. je ſuis contrainte de vous dire adieu, & de vous déclarer que votre timidité ne mérite pas un amour auſſi ſincere que le mien. Le prince ſortit les larmes aux yeux, & regardant derriere lui il vit encore le mari qui l'avoit vu entrer & ſortir. Il lui dit le lendemain pourquoi il étoit allé voir ſa femme, & lui apprit le commandement que le roi lui avoit fait. Le gentilhomme en fut fort content, & en remercia le roi. Mais voyant que ſa femme embelliſſoit tous

les jours, & qu'il devenoit vieux & laid, il commença à changer de rôle, & à prendre celui qu'il faisoit depuis long-tems jouer à sa femme; car il l'aimoit plus que de coutume, & prenoit plus garde à elle. Mais plus elle voyoit qu'il la recherchoit, plus elle le fuyoit, étant bien aise de lui rendre une partie des ennuis qu'il lui avoit donné par son indifférence. Pour ne goûter pas si-tôt le plaisir que l'amour commençoit à lui donner, elle s'adressa à un jeune gentilhomme, si bien fait, parlant si bien, & ayant si bon air, qu'il étoit aimé de toutes les dames de la cour. En se plaignant à lui des duretés qu'on avoit eu pour elle, elle lui fit naître l'envie d'avoir pitié d'elle, & le fit si bien qu'il n'oublia rien pour tâcher de la consoler. La belle de son côté pour se dédommager du prince qu'elle avoit perdu, aima si fort ce nouveau venu, qu'elle oublia ses chagrins passés, & ne songeoit qu'aux moyens de ménager son intrigue avec adresse. Elle y réussit si bien que sa maîtresse ne s'en apperçut jamais, se donnant bien de garde de parler en sa présence à son amant. Quand elle avoit quelque chose à lui dire elle alloit voir certaines dames de la cour, entre lesquelles il y en avoit une dont son mari faisoit semblant d'être amoureux. Un soir après soupé que la nuit étoit fort obscure, la belle se déroba,

& entra toute ſeule dans la chambre des dames, où elle trouva celui qu'elle aimoit plus qu'elle même. Elle s'aſſit auprès de lui, & appuyée ſur une table ils s'entretenoient enſemble faiſant ſemblant de lire un livre. Quelqu'un que le mari avoit mis en ſentinelle, vint lui dire où ſa femme étoit allée, & lui qui étoit ſage la ſuivit le plus promptement qu'il put. Il entre dans la chambre, & voit ſa femme qui liſoit un livre. La belle feignant de ne le point voir alla d'un autre côté parler aux dames. La belle voyant que ſon mari l'avoit trouvée avec un homme auquel elle n'avoit jamais parlé en ſa préſence, ſe trouva ſi déconcertée, qu'elle perdit la tramontane, & ne pouvant paſſer le long d'un banc, ſe gliſſa le long d'une table, & s'enfuit comme ſi ſon mari l'eût pourſuivie l'épée à la main. Elle alla retrouver ſa maîtreſſe qui étoit ſur le point de ſe retirer Après l'avoir deshabillée elle ſortit, & rencontra une de ſes femmes qui lui venoit dire, que ſon mari la demandoit. Elle répondit franchement qu'elle ne vouloit point y aller, parce qu'étant auſſi bizarre & auſſi dur qu'il l'étoit, elle craignoit qu'il ne lui fît quelque violence. Elle y alla pourtant enfin de peur de pis. Son mari ne lui en dit pas un ſeul mot que quand ils furent couchés. Elle qui ne voyoit pas lieu de diſſimuler, s'en prit à ſes yeux, & ſe mit tendrement à pleurer. Il lui

demanda le ſujet de ſes larmes, & elle répondit qu'elle pleuroit parce qu'elle avoit peur qu'il fût fâché contre elle de ce qu'il l'avoit trouvée liſant avec un gentilhomme. Le mari repliqua qu'il ne lui avoit jamais défendu de parler à perſonne; & qu'il n'avoit point trouvé mauvais qu'elle parlât à ce gentilhomme; mais qu'il avoit été ſurpris de la voir fuir comme ſi elle avoit fait quelque choſe digne de cenſure; & que cela lui avoit fait croire qu'elle aimoit le gentilhomme. Le tout aboutit à lui défendre de ne parler deſormais à homme ni en public ni en particulier, l'aſſurant qu'en cas qu'elle en uſât autrement il la tueroit ſans miſéricorde. Elle accepta volontiers le parti comptant de prendre mieux ſes meſures à l'avenir. Mais comme il ſuffit de nous défendre les choſes que nous voulons pour nous les faire deſirer avec plus d'empreſſement, la pauvre femme eut bientôt oublié les menaces de ſon mari. Dès le ſoir même étant retournée coucher en une autre chambre avec d'autres demoiſelles & ſes gardes, elle envoya prier le gentilhomme de la venir voir la nuit. Le mari que la jalouſie empêchoit de dormir, & qui avoit entendu dire que le gentilhomme alloit voir ſa femme de nuit, s'enveloppe dans une cape, prend avec lui un valet de chambre, & va frapper à la porte de ſa femme. Elle qui n'attendoit rien moins que

lui, ſe leva toute ſeule en brodequins & en manteau, & voyant ſes femmes endormies, elle ſort, & s'en va droit à la porte où elle avoit entendu heurter. Au qui va là fut répondu le nom de celui qu'elle aimoit : mais pour en être plus aſſurée, elle entr'ouvrit le guichet, & dit. Si vous êtes celui que vous dites donnez-moi la main, je connoîtrai bien ſi vous dites vrai. Elle n'eut pas plutôt touché la main de ſon mari qu'elle le reconnut, & refermant vîte le guichet elle s'écria. Ha, monſieur! c'eſt votre main. Oui, repliqua le mari fort en colere, c'eſt la main qui vous tiendra parole: Ainſi ne manquez pas de venir quand je vous manderai. En diſant cela il s'en retourna, & elle regagna ſa chambre plus morte que vivante. Levez-vous, mes amies dit-elle tout haut en entrant à ſes femmes, levez-vous : vous avez trop dormi pour moi. J'ai voulu vous tromper, & je me ſuis trompée moi-même. En achevant elle tomba évanouie. A ce cri ſes femmes ſe leverent, ſi étonnées de voir leur maîtreſſe comme morte, & d'entendre ce qu'elle avoit dit, que le plus preſſé pour elles fut de courir aux remedes pour tâcher de la faire revenir. Quand elle eut recouvré l'uſage de la parole elle leur dit. Vous voyez aujourd'hui, mes amies, la plus malheureuſe créature qu'il y ait au monde. Sur cela elle leur conta ſon aventure, les priant

de la fecourir, car elle fe regardoit déja comme une femme morte. Dans le tems que fes femmes fe mettoient en devoir de la confoler, il arriva un valet de chambre de fon mari qui lui mandoit d'aller incontinent le trouver. D'abord elle embraffa deux de fes femmes, & fe mit à crier & à pleurer, les priant de ne la laiffer point aller, étant bien affurée qu'elle ne reviendroit point. Mais le valet de chambre la raffura, & lui dit qu'il répondoit fur fa vie qu'elle n'auroit aucun mal. Voyant donc que la réfiftance étoit inutile, elle fe jetta entre les bras du valet & lui dit. Puifqu'il le faut, mon ami, portez ce malheureux corps à la mort. Le valet l'emporta demi-évanouie de trifteffe. Elle ne fut pas plutôt dans la chambre de fon mari, qu'elle fe jetta à fes pieds & lui dit. Ayez pitié de moi, monfieur, je vous en fupplie, & je vous jure, devant Dieu que je vous dirai la vérité de tout. Je prétens bien que vous me la difiez, repliqua le mari comme un homme outré de colere; & là deffus il fit fortir tout le monde. Comme fa femme lui avoit toujours paru fort dévote il crut qu'elle ne fe parjureroit point s'il la faifoit jurer fur la croix. Il en fit donc apporter une fort belle qu'il avoit empruntée, & étant tous deux feuls il la fit jurer fur cette croix qu'elle lui diroit la vérité fur ce qu'il lui demanderoit. Elle qui avoit eu le tems de fe recueillir,

cueillir, & qui n'étoit plus dans les premiers mouvemens de la crainte de la mort, reprit courage, & résolut de ne lui rien cacher, mais en même tems de ne rien dire qui pût exposer son amant. Après qu'il eut fait les questions qu'il jugea nécessaires. Voici comme elle y répondit.

Je ne veux point me justifier, monsieur, ni diminuer l'amour que j'ai eu pour le gentilhomme qui cause votre jalousie. Quelque chose que je pûsse vous dire à cet égard, vous ne pourriez & ne devriez pas le croire après ce qui vient d'arriver: Mais je dois vous dire ce qui a donné lieu à cet amour. Jamais femme n'aima tant son mari que je vous aime; & sans les duretés que vous avez eu pour moi je n'aurois jamais aimé autre que vous. Vous savez qu'étant encore enfant, mes parens vouloient me marier à un homme de plus grande maison que vous; mais jamais ils ne purent m'y faire consentir dès le moment que je vous eu parlé. Je me déclarai pour vous malgré tout ce qu'ils purent me dire sans avoir égard à votre pauvreté. Vous savez de quelle maniere vous m'avez traitée jusqu'ici. Cela m'a causé tant d'ennui & de déplaisir, que sans le secours de madame avec laquelle vous m'avez mise, j'aurois presque succombé à mon désespoir. Mais enfin me voyant grande,

& eftimée belle de chacun fi ce n'eft de vous, je commençai à fentir fi vivement le tort que vous me faifiez, que l'amour que j'avois pour vous s'eft converti en haine, & le defir de vous plaire en celui de me venger. Dans ce défefpoir j'eus occafion de voir un prince, qui plus foumis au roi qu'à l'amour, me quitta dans le tems qu'un commerce honnête commençoit à me faire fentir des confolations. Après avoir perdu le prince je trouvai celui-ci qui n'eut pas la peine de me prier; car il eft affez bien fait, affez honnête & a affez de vertus pour être recherché de toutes les femmes de bon fens. A ma priére & non à la fienne il m'a aimée avec tant d'honnêteté, qu'il ne m'a jamais rien demandé qui foit contraire à mon honneur. Quoi que le peu d'amour que j'ai fujet d'avoir pour vous me donnât lieu de ne vous pas garder la foi matrimoniale, celui que j'ai pour Dieu & pour mon honneur m'a empêchée jufqu'ici de rien faire dont j'aye befoin de me confeffer, ou qui puiffe me faire apréhender l'infamie. Je ne nie point que feignant d'aller faire mes oraifons, je ne me fois retirée le plus fouvent que j'ai pu dans une garderobe pour lui parler; car je n'ai jamais confié à perfonne la conduite de cette intrigue. Je ne nie point auffi, qu'étant dans un lieu fi retiré, & hors de tout

ſoupçon, je ne l'aye baiſé de meilleur cœur que je ne vous baiſai jamais. Mais que Dieu ne me faſſe jamais miſéricorde, ſi jamais il s'eſt paſſé autre choſe dans nos tête à tête, ſi jamais il m'a demandé rien de plus, & ſi mon cœur même a eu deſſein de lui accorder autre choſe: Car j'étois ſi aiſe, qu'il ne me ſembloit pas qu'il y eût au monde de plus grand plaiſir. Et vous, monſieur, qui êtes la ſeule cauſe de mon malheur, voudriez-vous vous venger d'une action dont il y a ſi long-tems que vous me donnez l'exemple, avec cette différence que ce que vous avez fait eſt ſans honneur & ſans conſcience? Vous ſavez, & je le ſai auſſi, que celle que vous aimez ne ſe contente pas de ce que Dieu & la raiſon commandent. Quoi que la loi des hommes condamne à l'infamie les femmes qui en aiment d'autres que leurs maris, la loi de Dieu plus vénérable & plus auguſte mille fois, condamne les hommes qui aiment d'autres femmes que les leurs. S'il faut mettre à la balance la faute que nous avons tous deux commiſe, vous vous trouverez plus coupable que moi. Vous êtes un homme ſage: vous avez de l'expérience & de l'âge pour connoître le mal, & le ſavoir éviter: mais je ſuis jeune, & n'ai aucune expérience de la force & de la puiſſance de l'amour. Vous avez une

femme, qui vous aime, & vous chérit plus que ſa propre vie; & j'ai un mari qui me fuit, qui me hait, & me fait des duretés qu'il ne voudroit pas faire à une ſervante. Vous aimez une femme âgée, maigre & moins belle que moi; & j'aime un gentilhomme plus jeune que vous, mieux fait, & plus aimable que vous. Vous aimez la femme d'un de vos meilleurs amis, & violez d'un côté les devoirs de l'amitié, & contrevenez de l'autre aux égards que vous devez avoir pour tous deux; & j'aime un gentilhomme qui n'eſt attaché à rien qu'à l'amour qu'il a pour moi. Jugez ſur ce pied-là, monſr. ſans prévention, lequel de nous eſt le plus condamnable, ou le plus excuſable. Je ne crois pas qu'il y ait d'homme ſage & entendu qui ne vous donne le tort, conſidérant que je ſuis jeune & peu éclairée, mépriſée de vous, & aimée du gentilhomme de France, le mieux fait & le plus honnête, & que je n'aime nonobſtant tout cela que parce que je déſeſpere d'être aimée de vous.

A tant de vérités étalées par une belle femme avec tant de grace & d'aſſurance, qu'on voyoit aiſément qu'elle ne croyoit mériter aucune punition, le mari ſe trouva ſi ſurpris, qu'il ne

fut que lui répondre, ſinon que l'honneur d'un homme & d'une femme n'étoit pas la même choſe. Que cependant puiſqu'elle juroit qu'il ne s'étoit rien paſſé de criminel entre ſon amant & elle, il n'avoit pas réſolu de l'en aimer moins; mais qu'il la prioit de n'y revenir plus, & d'oublier l'un & l'autre le paſſé. Elle promit, & le racommodement étant fait, ils s'en allerent coucher enſemble.

Le lendemain une vieille demoiſelle qui craignoit beaucoup pour la vie de ſa maîtreſſe, vint à ſon lever, & lui dit. Eh! bien, madame, comment vous portez-vous? Il n'y a point, ma mie, répondit-elle en riant, de meilleur mari que le mien; car il m'en a cru à mon ferment. Ainſi ſe paſſerent cinq ou ſix jours. Le mari cependant ne diminuant rien de ſes ombrages, obſervoit de ſi près ſa femme qu'il la faiſoit garder la nuit & le jour: Mais quelque vigilans que fuſſent ſes argus, ils ne le furent pas aſſez pour empêcher qu'elle n'entretînt encore ſon amant dans un lieu obſcur & ſuſpect. Toutefois la belle conduiſit ſon affaire ſi ſecrétement, que perſonne n'en a jamais pu ſavoir la vérité. Ce ne fut qu'un valet qui fit courre le bruit, qu'il avoit trouvé un gentilhomme &

une demoiſelle dans une écurie qui étoit ſous la chambre de la maîtreſſe de la dame dont il s'agit. La jalouſie du mari en augmenta tellement, qu'il réſolut de faire aſſaſſiner le galant ; & aſſembla pour cette belle expédition grand nombre de parens & d'amis, qui devoient l'expédier en cas qu'ils le rencontraſſent : mais le principal des parens étoit ſi intime ami de celui dont on minutoit la mort, & qu'il faiſoit chercher, qu'au lieu de le ſurprendre, il l'avertiſſoit de tout ce qu'on tramoit contre lui. Il étoit ſi fort aimé à la cour, & avoit toujours ſi bonne compagnie, qu'il ne craignoit point ſon ennemi. Auſſi ne fut-il point rencontré. Mais il alla dans une égliſe où il ſavoit qu'étoit la maîtreſſe de celle qu'il aimoit, & qui n'avoit point entendu parler de ce qui s'étoit paſſé ; parce qu'il n'avoit jamais parlé à la jeune dame devant elle.

Il lui apprit la jalouſie du mari, & le deſſein qu'il avoit fait ſur ſa vie, & lui dit qu'encore qu'il fut innocent il étoit réſolu d'aller voyager dans les pays étrangers pour étouffer le bruit qui commençoit à devenir grand. La princeſſe fut fort étonnée d'apprendre une telle nouvelle, & jura que le mari avoit grand tort de ſoupçonner une femme ſi ſage, & en qui elle n'avoit

rien connu que vertu & honnêteté. Cependant vu le crédit du mari, & pour faire cesser le bruit, elle lui conseilla de s'éloigner pour quelque tems, l'assurant qu'elle ne croiroit jamais ces folies & ces soupçons. Le gentilhomme & sa maîtresse qui étoit avec la princesse furent bien aises que la princesse eût bonne opinion d'eux, & leur promît la continuation de sa bienveillance. Elle conseilla à l'amant de parler au mari avant son départ. Il suivit ce conseil, & rencontrant le mari dans une galerie près de la chambre du roi, il lui dit d'un visage assuré, & avec le respect dû à un homme de son rang. J'ai toute ma vie souhaité, monsieur, de vous rendre service, & j'apprens qu'en récompense vous me faites chercher pour m'ôter la vie. Je vous prie de considérer, monsieur, que vous avez plus de pouvoir & d'autorité que moi; cependant je suis gentilhomme aussi bien que vous, & il me fâcheroit fort de donner ma vie *gratis*. Je vous supplie encore de considérer que vous avez une femme de bien, & si quelqu'un veut dire le contraire je suis prêt à lui dire qu'il en a faussement menti. Pour moi je ne sache pas avoir rien fait capable de vous donner sujet de me vouloir mal: ainsi si vous le voulez bien je demeurerai votre serviteur, ou sinon, je le suis du roi, & j'ai sujet

de me contenter. Le mari répondit, qu'à la vérité il l'avoit ſoupçonné; mais qu'il aimoit mieux être ſon ami que ſon ennemi, & en lui diſant adieu le bonnet à la main, il l'embraſſa comme ſon ami. Vous pouvez penſer ce que diſoient ceux qui le ſoir précédent avoient eu commiſſion de le tuer, en voyant tant de démonſtrations d'eſtime & d'amitié. Chacun en parloit à ſa maniere. L'amant partit donc : mais comme il avoit moins d'argent que de bonne mine, ſa maîtreſſe lui donna une bague de trois mille écus, qu'il mit en gage pour quinze cents. Quelque tems après ſon départ le mari alla voir la princeſſe de ſa femme, & la pria de lui permettre d'aller paſſer quelques mois avec une de ſes ſœurs. La princeſſe ſurpriſe d'une propoſition ſi peu attendue le pria tant de lui en dire le ſujet, qu'il lui en dit une partie. La belle ayant donc pris congé de ſa maîtreſſe & de toute la cour ſans pleurer ni ſans montrer le moindre ſigne de chagrin, s'en alla où ſon mari vouloit l'envoyer, ſous la conduite d'un gentilhomme qui eut ordre exprès de la garder avec ſoin, & ſur-tout de faire en ſorte qu'elle ne parlât en chemin à la perſonne ſuſpecte. Elle qui ſavoit les ordres qu'on avoit donné à ſon égard leur donnoit tous les jours des allarmes, & ſe moquoit de leur vigilance. Le jour qu'elle partit

entr'autres elle rencontra un cordelier à cheval, & l'entretint chemin faisant montée sur une haquenée, depuis la dînée jusques à la couchée. A une bonne lieue de l'auberge elle lui dit. Voilà, mon pere, deux écus que je vous donne pour les consolations que vous m'avez données. Je les ai enveloppés de papier comme vous voyez, parce que je sai que vous n'oseriez y toucher autrement. Je vous prie de vous en aller au galop à travers les champs incontinent que vous m'aurez quittée. Il ne fut pas plutôt parti qu'elle dit à ses gens. Vous êtes de bons serviteurs & des gardes bien vigilans qui exécutez en perfection les ordres de votre maître qui se fie en vous. Celui auquel on vous a tant recommandé de ne me laisser point parler m'a entretenue toute la journée, & vous l'avez laissé faire. Vous mériteriez des coups de bâton, & non pas des gages. Le gentilhomme auquel on avoit confié la garde de la belle entendant cela, en eut tant de dépit qu'il ne put répondre un seul mot. Il prit donc deux hommes avec lui, donna des deux, courut après le cordelier qui fuyoit de son mieux se voyant poursuivi; mais comme ils étoient mieux montés que lui, ils firent tant qu'ils le joignirent. Le bon pere qui ne savoit pourquoi on lui donnoit ainsi la chasse, cria d'abord miséricorde ; & pour la demander

avec plus d'humilité, il abattit son chaperon, & demeura la tête nue. Ils connurent par-là que ce n'étoit pas celui qu'ils cherchoient, & que leur maîtresse les avoit joués; ce qu'elle fit bien plus cruellement encore à leur retour. C'est bien à vous, leur dit-elle, qu'il faut donner des femmes à garder. Vous les laissez parler sans savoir à qui, & puis croyant ce qu'elles vous disent, vous allez faire affront aux serviteurs de Dieu.

Après quelques autres plaisanteries de la même force elle arriva au lieu où son mari l'envoyoit, & où ses deux belles-sœurs, & le mari d'une d'elles la tenoit fort sujette. Le mari apprit en ce tems-là que sa bague étoit en gage pour quinze cents écus, & en fut fort chagrin. Pour sauver l'honneur de sa femme & ravoir sa bague, il lui fit dire de la retirer, & qu'il payeroit les quinze cents écus. Elle qui ne se soucioit pas de la bague puisque l'argent demeuroit à son amant, lui écrivit que son mari la contraignoit de retirer la bague: & afin qu'il ne crût pas qu'elle l'aimât moins qu'auparavant, elle lui envoya un diamant que sa maîtresse lui avoit donné, & qu'elle aimoit plus que tous ses-autres bijoux. Son amant lui envoya volontiers l'obligation du marchand, bien aise d'avoir eu quinze cents écus, & un diamant,

mais ſur-tout d'être aſſuré que ſa maîtreſſe l'aimoit toujours. Tant que le mari vécut ils demeurerent éloignés l'un de l'autre, & ne purent ſe parler que par lettres. Le mari étant mort, l'amant croyant que ſa maîtreſſe avoit toujours pour lui les ſentimens qu'elle lui avoit promis, ne perdit pas de tems à la demander en mariage : mais il trouva que la longue abſence lui avoit donné un rival qui étoit plus aimé que lui. Il en eut tant de chagrin, que fuyant le commerce des dames, il chercha lês périls, & mourut enfin après s'être autant ſignalé que jeune homme ait jamais fait.

Ce conte, meſdames, où le ſexe n'eſt pas épargné, fait voir aux maris que les femmes qui ont le cœur grand ſe laiſſent plutôt vaincre par la colere & par la vengeance, que par les charmes de l'amour. L'héroïne de cette nouvelle réſiſta long-tems à cette douce paſſion ; mais enfin elle s'abandonna à ſon déſeſpoir. Une femme de bien n'en doit pas faire de même, parce qu'il n'y a point d'excuſe à une mauvaiſe action. Plus on eſt expoſé à faire le mal, plus y a-t-il de vertu à ſe vaincre & à faire le bien, au lieu de rendre le mal pour le mal ; d'autant plutôt que le mal qu'on croit faire à autrui retombe ſouvent ſur celui qui le fait. Heureuſes ſont celles en qui éclate la vertu

de Dieu en chasteté, en douceur, & en patience. Il me semble, Longarine, dit Hircan, que la dame dont vous venez de parler a été plus animée de dépit que d'amour ; car enfin si elle eut aimé le gentilhomme autant qu'elle en faisoit semblant, elle ne l'auroit jamais quitté pour un autre, & partant on la peut nommer dépiteuse, vindicative, opiniâtre, & changeante. Vous en parlez bien à votre aise, répondit Emarsuitte ; mais vous ne savez pas quel creve-cœur c'est d'aimer sans être aimé. Il est vrai, repliqua Hircan, que je ne l'ai guere éprouvé ; car on ne me sauroit faire si peu froide mine, que je ne laisse d'abord là & l'amour & la dame. C'est fort bien, dit Parlamente, pour un homme comme vous qui n'aime que son plaisir ; mais une honnête femme ne doit pas laisser son mari. Cependant, repartit Simontault, la belle dont il est question, oublia pour quelque tems qu'elle étoit femme, car un homme n'auroit su se venger avec plus d'éclat. Pour une qui n'est pas sage, dit Oysille, il ne faut pas conclure que les autres soient de même. Vous êtes pourtant toutes femmes, repliqua Saffredant, & quelque parées que vous soyez, qui chercheroit bien avant sous vos jupes, trouveroit que vous êtes telles. Qui voudroit vous écouter, dit alors Nomerside, on passeroit la journée à se chicaner.

Mais j'ai tant d'impatience d'entendre encore une nouvelle, que je prie Longarine de donner ſa voix à quelqu'un. Longarine jettant alors les yeux ſur Guebron lui dit : ſi vous avez quelque hiſtoire à conter de quelque honnête femme, je vous prie de le faire. Puiſque vous voulez que je parle, répondit Guebron, je vais vous faire un conte qui eſt arrivé à Milan.







XVI. NOUVELLE.

Une Milanoiſe approuva la hardieſſe & le grand courage de ſon amant & l'aima depuis de fort bon cœur.

DU tems que le grand maître de Chaumont étoit gouverneur de Milan, il y avoit une dame qui paſſoit pour une des plus honnêtes femmes de la ville. Elle étoit veuve d'un comte Italien, & demeuroit chez ſes beaux-freres ne voulant point entendre parler de ſecondes nôces. Sa conduite étoit ſi ſage & ſi réglée, qu'elle étoit généralement eſtimée de tous les François & Italiens qui étoient dans le duché. Ses beaux-freres

& belles-sœurs régalant un jour le grand maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver ; ce qu'elle n'avoit pas coutume de faire en quelque endroit que se fit le régal. Les François ne purent la voir sans louer sa beauté & sa bonne grace, & un entr'autres dont je ne dirai pas le nom. Il suffira de vous avertir, qu'il n'y avoit point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puisque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme aimable. Quoi qu'il vît la veuve en crêpe noir, séparée de la jeunesse, & retirée dans un coin avec plusieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoit fait peur, il se mit à l'entretenir, ôta son masque, & quitta la danse pour avoir sa conversation. Il passa toute la soirée avec elle & avec les vieilles de sa compagnie, & y trouva plus de plaisir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes & les plus lestes de la cour. Cette conversation le charma si fort, que quand il fallut se retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loisir de s'asseoir. Quoi qu'il n'entretînt la veuve que de choses communes, & à la portée d'une pareille compagnie, elle ne laissa pas de s'appercevoir qu'il avoit envie de faire connoissance avec elle ; ce qu'elle résolut si bien d'éviter, que jamais depuis il ne put la voir

voir ni en feſtin, ni en groſſe compagnie. Il s'informa de ſa maniere de vivre, & apprit qu'elle alloit ſouvent aux égliſes & maiſons religieuſes. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller ſi ſecrétement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, & n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit ſi bien du tems, & la regardoit de ſi bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prévenir ces rencontres elle réſolut de feindre pendant quelque tems d'être malade, & d'entendre la meſſe chez elle. Le gentilhomme en eut un chagrin extrême; car il ne pouvoit la voir que par ce ſeul moyen-là. Elle penſant avoir rompu ſes meſures, retourna aux égliſes comme auparavant. L'amour prit incontinent ſoin d'en avertir le gentilhomme, qui reprit auſſi ſa premiere dévotion. Craignant qu'elle ne fît naître quelqu'autre obſtacle, & qu'il n'eût pas le tems de lui faire ſavoir ce qu'il ſentoit pour elle, un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite chapelle, où elle entendoit la meſſe, il alla ſe mettre au bout de l'autel; & la voyant peu accompagnée ſe tourna vers elle dans le tems que le prêtre faiſoit l'élevation, & lui dit d'une voix douce & pleine d'affection. Je jure, madame, par celui que le prêtre tient, que vous êtes ſeule la cauſe de ma

mort. Quoi que vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la paſſion que j'ai pour vous, mes yeux languiſſans & mon air moribond vous l'ont aſſez expliquée. La dame faiſant ſemblant de ne rien entendre, ſe contenta de lui dire qu'il ne falloit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les dieux à ce que les poëtes diſent ſe moquent des ſermens & des menſonges des amans : ainſi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni crédules, ni pitoyables. En diſant cela elle ſe leva, & s'en retourna chez elle. Ceux qui ont paſſé par là croiront ſans peine que le gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponſe. Cependant comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponſe chagrinante, que d'avoir manqué l'occaſion de lui déclarer ſon amour. Il fut conſtant trois ans durant, & ne perdit pas un moment à l'entretenir de ſon glorieux martyre & par lettres, & par tous les autres moyens qui ſe préſentoient : mais durant tout ce tems-là elle ne lui répondit autre choſe ſinon qu'elle le fuyoit comme le loup fait le mâtin ; & cela non par averſion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'expoſer ſon honneur & ſa réputation. Le gentilhomme ſentit ſi bien que c'étoit là le nœud de la difficulté, qu'il pouſſa les affaires

plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Après bien des peines, des refus, & des souffrances la belle fut touchée de sa constance, eut pitié de lui, & lui accorda enfin ce qu'il avoit si long-tems desiré & attendu. Etant convenus des moyens, le gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la belle quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant comme il étoit aussi fin qu'agréable, il fit sa manœuvre avec tant d'adresse & de prudence, qu'il entra dans sa chambre à l'heure marquée. Il la trouva seule couchée dans un beau lit. Comme il se pressoit de se déshabiller pour se coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, & des épées dont on ferrailloit les murailles. Nous sommes perdus, lui dit alors la belle plus morte que vive. Votre vie & mon honneur sont en grand danger: Mes freres vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous sous le lit, je vous prie; car ne vous trouvant point je serai en droit de me plaindre de l'alarme qu'ils m'auront donné sans sujet. Le gentilhomme qui n'étoit pas aisé à épouvanter, lui répondit froidement. Vos freres sont-ils gens à faire peur à un honnête homme? Quand toute leur race seroit assemblée, je suis assuré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatriéme

coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, & me laiſſez garder la porte. Il mit alors l'épée à la main, s'enveloppa le bras de ſa cape, & ouvrit la porte pour voir de plus près les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte il vit que c'étoit deux ſervantes qui avec deux épées lui donnoient cette alarme. Pardonnez-nous, Monſr. lui dirent-elles en le voyant. Nous ne faiſons ceci que par ordre de notre maîtreſſe: Mais c'eſt le ſeul obſtacle que nous vous ferons. Le gentilhomme voyant que c'étoit des femmes ſe contenta de leur faire une groſſe imprécation, & de leur fermer la porte au nez. Il ſe coucha auprès de ſa maîtreſſe le plus promptement qu'il lui fut poſſible. La peur n'avoit point diminué ſon amour, & ſans s'amuſer à lui demander la raiſon de ces eſcarmouches, il ne ſongea qu'à ſatisfaire ſa paſſion. Comme le jour approchoit il lui demanda pourquoi elle avoit ſi long-tems différé ſon bonheur, & quelle raiſon elle avoit eu de faire faire un tel manége aux ſervantes? J'avois réſolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, & j'ai exécuté ma réſolution depuis que je ſuis veuve: mais dès la premiere fois que vous me parlâtes, je trouvai tant d'honnêteté en vous, que je changeai d'avis, & commençai dès-lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il eſt

vrai que l'honneur qui a toujours été le principe de ma conduite, ne pouvoit consentir que l'amour me fit faire quelque chose qui pût donner atteinte à ma réputation. Mais comme la biche mortellement blessée croit changer son mal en changeant de lieu; de même j'allois d'église en église pensant fuir celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien présentement que je vous aimois de la bonne sorte, puisque j'ai trouvé le secret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien assurée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnête homme, j'ai donné ordre à mes servantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous assurer que si vous aviez eu peur jusques à vous cacher sous le lit, mon dessein étoit de me lever, de passer dans une autre chambre, & de ne vous voir jamais de plus près: Mais comme je vous ai trouvé bien fait, de bonne mine, & plein de vertu & d'intrépidité au-delà même de ce que la renommée m'en avoit dit; & que la peur n'a pu vous ébranler, ni refroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi, j'ai résolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours; persuadée que je ne saurois mettre en de meilleures mains ma vie & mon honneur, que de les confier à l'homme du monde qui a je crois, le plus de vertu. Comme

ſi la volonté des hommes étoit immuable, ils ſe promirent & ſe jurerent une choſe qui n'étoit pas en leur pouvoir, je veux dire une amitié perpétuelle, qui ne peut ni naître, ni demeurer dans le cœur des hommes; comme le ſavent celles qui en ont fait l'expérience, & qui vous diront que ces ſortes d'engagemens ne ſont pas de longue durée.

Ainſi, meſdames, vous vous donnerez de garde de nous, comme feroit le cerf du chaſſeur s'il avoit de la raiſon; Car notre félicité, notre gloire, & notre intelligence eſt de vous voir priſes, & de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand, Guebron, dit Hircan, êtes-vous devenu prédicateur? Vous n'avez pas toujours parlé de même. Il eſt vrai, repliqua Guebron, que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage: mais comme j'ai les dents foibles, & que je ne puis plus mâcher la venaiſon, j'avertis les pauvres biches de ſe donner de garde des veneurs, pour réparer dans ma vieilleſſe les maux que j'ai faits durant ma jeuneſſe. Nous vous remercions, Guebron, repartit Nomerfide, de nous avertir de notre profit: mais nous ne croyons pas vous en être fort obligées; car vous n'avez pas ainſi parlé à celle que

vous avez tant aimée ; ainſi c'eſt une marque que vous ne nous aimez gueres. N'êtes vous point encore fâché que nous ſoyons aimées ? Nous nous croyons cependant auſſi ſages & auſſi vertueuſes que celle que vous avez ſi long-tems recherchée étant jeune. Mais c'eſt la vanité ordinaire aux vieillards qui croient toujours avoir été plus ſages que ceux qui viennent après eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos ſoupirans, repartit Guebron, vous aura fait connoître la malice des hommes, vous croirez alors, Nomerfide, que je vous aurai dit la vérité. Il me ſemble, dit alors Oyſille, que le gentilhomme dont vous vantez tant la hardieſſe, devroit plutôt être doué de fureur d'amour ; paſſion ſi violente, qu'elle fait entreprendre aux plus poltrons des choſes auxquelles les plus hardis penſeroient deux fois. S'il n'avoit pas cru, madame, repartit Saffredant, que les Italiens ſont gens à mieux payer de la langue que du bras, il me ſemble qu'il auroit dû avoir peur. Oui, reprit Oyſille, s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui diſſipe la crainte. Puiſque vous ne trouvez pas la hardieſſe de ce gentilhomme aſſez louable, vous en ſavez apparemment un autre, dit Hircan, qui vous paroît plus digne de louange. Il eſt vrai, répondit Oyſille, que celui-ci eſt louable,

mais j'en ſai un qui mérite d'être admiré. Je vous prie donc, reprit Guebron, de prendre ma place, & de nous dire comme vous nous promettez, quelque choſe de grand, & digne d'un homme de grand cœur. Si un homme a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour ſa vie & pour l'honneur de ſa maitreſſe, & qu'il paſſe pour ſi hardi, que ne doit-on point dire, ajouta Oyſille, d'un autre qui ſans néceſſité & par pure valeur a fait le tour que je vais vous conter.







XVII. NOUVELLE.

Le roi François donna une preuve ſignalée de ſa générosité au comte Guillaume qui vouloit le faire mourir.

UN comte Allemand nommé Guillaume, de la maiſon de Saxe, dont celle de Savoye eſt ſi alliée, que ces deux maiſons n'en faiſoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans la duché de Bourgogne & ſe mit au ſervice du roi François. Ce comte qui paſſoit pour un des hommes auſſi bien faits, & auſſi hardis qu'il y eût en Allemagne, fut ſi favorablement reçu du roi, qu'il le prit non-ſeulement à ſon ſervice, mais le tint

près de ſa perſonne & de ſa chambre. Le ſeigneur de la Trimouille gouverneur de Bourgogne, ancien chevalier, & fidele ſerviteur du roi, naturellement ſoupçonneux, & attentif aux intérêts de ſon maître, avoit toujours bon nombre d'eſpions chez les ennemis, pour découvrir leurs intrigues, & ſe conduiſoit avec tant de prudence que peu de choſe lui échappoit. On lui écrivit un jour entr'autres choſes, que le comte Guillaume avoit déja touché quelques ſommes d'argent, avec promeſſe d'en recevoir de plus grandes, pourvu qu'il fît mourir le roi de quelque maniere que ce pût être. Le ſeigneur de la Trimouille ne manqua pas d'en donner avis au roi, & n'en fit pas un ſecret à madame Louiſe de Savoye ſa mere, qui oubliant qu'elle étoit alliée de l'Allemand, pria le roi de le chaſſer incontinent. Le roi au lieu de chaſſer le comte, pria madame Louiſe de n'en point parler, diſant qu'il étoit impoſſible qu'un ſi honnête homme fît une ſi vilaine action. Quelque tems après on reçut encore un ſecond avis confirmatif du premier. Le gouverneur tout de feu pour la conſervation de ſon maître, lui demanda permiſſion, ou de le chaſſer, ou d'y donner ordre : mais le roi lui commanda expreſſément de ne faire ſemblant de rien, ne doutant pas d'en ſavoir la vé-

rité par quelqu'autre moyen. Un jour que le roi alloit à la chasse, il prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le comte Guillaume avec lui, & lui commanda de le suivre le premier & de près. Après avoir couru le cerf durant quelque tems, le roi voyant ses gens éloignés, & se trouvant seul avec le comte, se détourna du chemin. Quand ils furent bien avant dans la forêt, le roi tira son épée, & dit au comte. N'est-il pas vrai que cette épée est belle & bonne. Le comte la prenant par le bout, répondit, qu'il n'en avoit point vu qui lui parût meilleure. Vous avez raison, repliqua le roi, & il me semble que si quelqu'un avoit fait dessein de me tuer, & qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur & cette épée, il y penseroit deux fois avant que de m'attaquer : cependant je le regarderois comme un grand scélerat, si étant tête à tête, & sans témoin, il n'osoit exécuter son dessein. Le dessein seroit bien scélerat, sire, répondit le comte bien étonné ; mais l'exécution seroit encore plus scélerate & plus folle. Le roi remit en riant son épée dans le foureau, & entendant le bruit de la chasse bien près de lui, il piqua de ce côté-là le plus promptement qu'il put.

Quand il eut rejoint ſes gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit paſſé, perſuadé que le comte Guillaume quelque vigoureux & diſpos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup ſi déterminé. Cependant le comte ne doutant pas qu'il ne fût ſuſpect, & craignant beaucoup d'être découvert, alla dès le lendemain trouver Robertet ſécretaire des finances, & lui dit qu'ayant penſé aux bienfaits & appointemens que le roi lui avoit propoſé pour demeurer à ſon ſervice, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année; & que s'il ne plaiſoit pas à ſa majeſté de lui faire donner le double, il ſeroit contraint de ſe retirer: priant Robertet de ſavoir ſur cela la volonté du roi le plutôt qu'il pourroit. Robertet répondit qu'il ne ſauroit faire plus de diligence que d'aller ſur-le-champ en parler au roi; commiſſion qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vu les avis que la Trimouille avoit donnés. Le roi ne fut pas plutôt éveillé que Robertet fit ſon compliment en préſence de monſieur de la Trimouille & de l'amiral de Bonnivet, qui ne ſavoient pas ce que le roi avoit fait. Vous avez envie, dit le roi, de chaſſer le comte Guillaume, & vous voyez qu'il ſe chaſſe ſoi-même. Ainſi vous lui direz que s'il n'eſt pas content de ce que j'ai fait pour lui

lorſqu'il eſt entré à mon ſervice ; ce que quantité de gens de bonne maiſon s'eſtimeroient heureux d'avoir, il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empêcher, je ſerai bien aiſe qu'il trouve un auſſi bon parti qu'il le mérite. Robertet fut auſſi diligent à porter cette réponſe au comte, qu'il l'avoit été d'en faire la propoſition au roi. Puiſqu'ainſi eſt, dit le comte, il faut donc ſe retirer. Comme la peur le preſſoit de partir, vingt-quatre heures ſuffirent pour faire le reſte. Il prit congé du roi comme ſa majeſté ſe mettoit à table, feignant un ſenſible regret de ce que la néceſſité le privoit de ſa préſence. Il prit auſſi congé de la mere du roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçu comme parent & ami. Ainſi le comte ſe retira chez lui. Le roi voyant que ſa mere & ſes ſerviteurs étoient ſurpris d'un départ ſi précipité, leur apprit l'alarme qu'il avoit donnée au comte, ajoutant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins aſſez de peur pour s'éloigner d'un maître, dont il ne connoiſſoit pas encore le tempérament.

Je ne vois point de raiſon, meſdames, qui pût obliger le roi à expoſer ainſi ſa perſonne

contre un homme ſi eſtimé, ſi ce n'eſt que par pure grandeur d'ame il voulût quitter la compagnie & les lieux, où les rois ne trouvent point d'inférieurs qui leur préſentent le combat, pour ſe rendre égal à un homme qu'il prenoit pour ſon ennemi, & pour éprouver en perſonne ſa hardieſſe & ſon grand courage. Il avoit ſans contredit raiſon, dit Parlamente: Car les louanges de tous les hommes ne ſatisfont pas un grand cœur, comme l'expérience qu'il fait des vertus que Dieu a miſes en lui. Il y a longtems, dit Guebron, que les poëtes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au temple de la renommée ſans paſſer par celui de la vertu. Comme je connois les deux perſonnes dont vous avez fait le conte, je ſai fort bien que le roi eſt l'homme le plus hardi de ſon royaume. Quand le comte Guillaume vint en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de ſon épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la cour. Vous ſavez bien, répondit Emarſuitte, que le roi eſt ſi eſtimé, que toutes les louanges que nous pourrions lui donner feroient fort au-deſſous de ſon mérite, & que la journée ſeroit paſſée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainſi, madame, donnez votre voix à quelqu'un qui diſe encore du bien des hommes,

s'il y en a à dire. Il me ſemble, dit Oyſille à Hircan, qu'il vous eſt ſi ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes : C'eſt pourquoi je vous donne ma voix. Il me ſera d'autant plus aiſé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de tems qu'on m'a fait un conte à la louange d'un gentilhomme, dont l'amour, la fermeté, & la patience ſont ſi louables, que je n'en dois pas laiſſer perdre la mémoire.





J. Freudenberg inv. *B. L. Henriquez Sculp.*



XVIII. NOUVELLE.

Une jeune dame éprouve la fidélité d'un jeune Ecolier son Amant, avant que de lui laisser prendre avantage sur son honneur.

IL y avoit dans une des bonnes villes de France un seigneur de bonne maison qui étoit aux écoles, desirant d'acquérir la science qui acquiert aux honnêtes gens l'honneur & la vertu. Quoi quil fut déja si savant, qu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans il sembloit qu'il fût la science & l'exemple des autres ; l'amour ne laissa pas néanmoins de lui faire encore d'autres leçons. Pour se faire mieux écouter & mieux recevoir, il se

cacha ſous le viſage & dans les yeux de la plus belle dame du pays, qu'un procès avoit amenée en ville. Avant que l'amour ſe ſervît des charmes de cette belle pour ſoumettre ce jeune ſeigneur à ſon empire, il avoit gagné le cœur de la dame en lui faiſant voir les perfections du gentilhomme, qui pour la bonne mine, les agrémens, le bon ſens, & le beau parler n'avoit perſonne qui le ſurpaſſât. Vous qui ſavez combien ce feu fait de chemin en peu de tems dès qu'une fois il commence à brûler les fauxbourgs d'un cœur, vous jugerez ſans peine que l'amour ne tarda gueres à ſe rendre maître de deux ſujets ſi accomplis, & à les remplir tellement de lumiere, que leur penſée, leur volonté, leur parole n'étoient que flamme de cet amour, qui avec la jeuneſſe, mere de la crainte, lui faiſoit pouſſer les affaires le plus doucement qu'il lui étoit poſſible. Mais il n'étoit pas néceſſaire de faire violence à la belle, puiſque l'amour en avoit déja fait la conquête. Cependant la pudeur, compagne inſéparable des dames, l'obligea de cacher le plus long-tems qu'elle put les ſentimens de ſon cœur. Mais enfin la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruinée de telle ſorte, que la pauvre dame donna ſon conſentement aux choſes auxquelles elle n'a-

voit jamais refusé de consentir. Cependant pour éprouver la patience, la fermeté, & la passion de son amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui : Et moyenant qu'il remplît la condition, elle l'assura de l'aimer toujours très-parfaitement ; mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui parler tous deux couchés en chemise dans le même lit, & qu'il ne lui demanderoit que des baisers & des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à ce qu'elle lui offroit, ne balança point à promettre. Le soir venu on fit ce qu'on avoit arrêté. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole quelques mouvemens que la nature lui fît sentir. Quoi qu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du purgatoire, son amour étoit si grand, & son espérance si forte, que comptant sur la perpétuelle amitié qui lui coûtoit tant à acquérir, il triompha par sa patience, & se leva d'auprès d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La belle à mon avis plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête ou que son amour étoit moins grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'hon-

nêteté, la patience, & la religieuſe fidélité de ſon amant. Elle réſolut donc avant que de ſe rendre, d'éprouver encore une fois l'amour qu'il diſoit avoir. Pour cet effet elle le pria de galantiſer une fille qu'elle avoit à ſon ſervice belle & bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir ſouvent chez elle, on crût qu'il y venoit pour ſa demoiſelle, & non pas pour elle. Le jeune ſeigneur bien perſuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tout ce qu'on exigeoit de lui, & en conta à cette fille à la ſollicitation de ſa maîtreſſe. La jeune fille le voyant bien fait & bien parleur prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, & l'aima comme ſi elle en avoit été bien aimée. La maîtreſſe voyant qu'on en étoit venu ſi avant, & que ſon amant ne laiſſoit pas néanmoins de la ſommer de ſa parole ; conſidérant d'ailleurs qu'après avoir mis à d'aſſez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juſte enfin de récompenſer ſa conſtance & ſa ſoumiſſion, elle lui promit de la venir voir à une heure après minuit. Si cet amant paſſionné eut de la joie, & s'il fut ponctuel à ſe trouver au rendez-vous, cela s'en va ſans dire. La belle pour éprouver tout de nouveau la violence de ſon amour, dit à ſa demoiſelle. Je ſai l'amour qu'un tel ſeigneur

a pour vous, & je ſai auſſi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos intérêts, que j'ai réſolu de vous faciliter à l'un & à l'autre une longue converſation où vous puiſſiez vous entretenir à votre aiſe. La demoiſelle fut ſi tranſportée, qu'elle ne put lui déguiſer ſa paſſion. Suivant donc le conſeil de ſa maîtreſſe & pour lui obéir, elle ſe coucha dans un beau lit, ſeul & unique dans la chambre, dont la dame laiſſa la porte ouverte après avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la demoiſelle. Enſuite elle fit ſemblant de s'en aller, & ſe cacha ſi bien auprès du lit, qu'il n'étoit guere poſſible de la voir. L'amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il put. Après avoir fermé la porte, & s'être déshabillé, il ſe mit au lit penſant y trouver ce qu'il deſiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embraſſer celle qu'il prenoit pour ſa maîtreſſe, que la pauvre fille qui le croyoit tout à elle, lui porta les ſiens au cou, & lui parla avec tant d'affection, & avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de ſaint hermite qui n'en eût perdu ſes patenôtres. Mais la reconnoiſſant à la vue & à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le

fit lever bien plus vîte qu'il ne s'étoit couché, dès qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait souffrir. Pestant donc & contre la maîtresse, & contre la demoiselle. Votre folie, dit-il à celle-ci, & la malice de celle qui vous a fait mettre-là, ne sauroient me rendre autre que je suis. Tâchez à être femme de bien; car ce ne sera pas moi qui vous en empêcherai. Et en disant cela il sortit en très-grosse colere, & fut long-tems sans revenir voir sa maîtresse. Cependant l'amour qui n'est jamais sans espérance, lui représenta que plus sa constance étoit grande & connue par tant d'expériences, plus la jouissance seroit-elle longue & heureuse. La dame qui avoit tout entendu fut si contente & si surprise de l'excès & de la solidité de son amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour lui faire réparation des maux qu'elle lui avoit fait souffrir pour éprouver son amour. D'abord qu'elle le vit elle lui parla si honnêtement & avec tant de tendresse, que non-seulement il oublia tout ce qu'il avoit souffert; mais même s'en félicita, voyant qu'on en faisoit honneur à sa constance, & qu'on en demeuroit convaincu de son parfait amour. Il ne lui arriva depuis aucun contre-tems; ses travaux & son amour

furent couronnés, & il eut de la belle tout ce qu'il pouvoit ſouhaiter.

Trouvez-moi, je vous prie, meſdames, une femme qui ait eu en amour la même fermeté, la même patience, & la même fidélité. Ceux qui ont été expoſés à de pareilles tentations, trouvent bien petites en comparaiſon celles que la peinture donne à ſaint Antoine. Car qui peut être chaſte & patient avec la beauté, l'amour, le tems, & le loiſir des femmes, peut compter qu'il aura aſſez de vertu pour vaincre tous les diables enſemble. C'eſt dommage, dit Oyſille, qu'il ne s'adreſſât à une femme auſſi vertueuſe que lui. C'eût été l'amour le plus honnête & le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi je vous prie, dit Guebron, lequel des deux vous trouvez le plus difficile? Il me ſemble, dit Parlamente, que c'eſt le dernier; car le dépit & la colere eſt la plus terrible de toutes les tentations. Longarine dit, qu'elle croyoit que ce fût le premier, parce que pour tenir ſa parole il avoit à vaincre l'amour & ſoi-même. Vous en parlez bien à votre aiſe, répondit Simontault: mais nous qui ſavons ce que la choſe vaut, en devons dire notre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la premiere fois,

& la derniere ſot. Je crois qu'en tenant parole à ſa maîtreſſe elle en ſouffroit autant ou plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit, car elle n'ignoroit pas qu'il n'y a ni commandement, ni ſerment, ni rien au monde, qui puiſſe arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien aiſe de couvrir ſon vice d'une apparence de vertu, & faire accroire qu'elle n'étoit acceſſible qu'à une vertu héroïque. Il fut ſot la ſeconde fois de laiſſer celle qui l'aimoit, & qui valoit mieux que l'autre, ayant ſur-tout une auſſi bonne excuſe que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagoucin. La premiere fois il parut ferme, patient, & homme de parole; & la ſeconde fidéle & aimant en perfection. Et que ſait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un Chapitre nomme *de frigidis & maleficiatis?* Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce héros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit ſon devoir quand il eut ce qu'il demandoit. On auroit alors jugé ſans peine s'il fut ſage par vertu ou par impuiſſance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que ſi l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reſte: mais connoiſſant comme je fais, l'homme & ſa complexion, j'attribue ſon action à la force de ſon amour, & nullement à l'impuiſſance & à la froideur. Si

cela eſt, reprit Saffredant, il devoit ſe moquer de ſa parole. Si la belle s'en étoit offenſée, il n'y auroit pas eu grand-peine à l'appaiſer. Mais, repartit Emarſuitte, peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raiſon ! dit Saffredant. N'étoit-il pas aſſez fort pour la forcer, puiſqu'elle lui avoit donné camp? Vertubleu, dit Nomerfide, comme vous y allez. Eſt-ce ainſi qu'il faut acquérir la bienveillance d'une femme qu'on croit ſage & honnête ? Il me ſemble, reprit Saffredant, que l'on ne ſauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque choſe de pareil, que de la prendre par force; car il n'y a ſi petite demoiſelle qui ne ſoit bien aiſe de ſe faire long-tems prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de préſens. D'autres ſont ſi bêtes qu'elles ne ſont preſque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penſer qu'à chercher des moyens. Mais quand on a affaire à une prude, ſi ſage qu'on ne peut la tromper, & ſi bonne qu'on ne peut en venir à bout ni par paroles ni par préſens, n'eſt-il pas juſte de chercher tous les moyens poſſibles pour l'emporter? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme, concluez qu'elle ne lui avoit laiſſé que ce ſeul moyen d'en venir à bout, & n'ayez pas moins d'eſtime pour un homme qui a expoſé ſa vie pour ſatisfaire à ſon amour. J'ai vu autrefois, dit Guebron en riant,

aſſiéger & prendre des places par force, parce qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les gouverneurs à compoſition, ni par argent, ni par menaces; car on dit que place qui parlemente eſt à demi-rendue. Il ſemble, dit Emarſuitte, que l'amour ne ſoit fondé que ſur ces folies. Il y a bien des gens qui ont conſtamment aimé avec d'autres intentions. Si vous ſavez quelque hiſtoire là deſſus, dit Hircan, dites la, je vous donne ma voix. J'en ſai une, répondit Parlamente, que je dirai bien volontiers.







S. Freudenberg inv. *E.^{ne} Thiebault Sculp.*



XIX. NOUVELLE.

Un homme & une femme au défeſpoir de ne s'être pas mariés, ſe mettent en religion, l'homme à St. François, & la femme à Ste. Claire.

DU tems du marquis de Mantoue qui avoit épouſé la ſœur du duc de Ferrare, il y avoit chez la ducheſſe une demoiſelle nommée Pauline, tellement aimée d'un gentilhomme qui étoit au ſervice du marquis, que tout le monde étoit ſurpris de l'excés de ſon amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de ſa perſonne, & de plus fort aimé de ſon maître, il devoit s'attacher à une femme qui eût aſſez de bien pour tous deux : Mais il croyoit

que Pauline étoit un trésor qu'il espéroit de posséder à la faveur du sacrement. La marquise qui aimoit Pauline, & qui vouloit qu'elle se mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, & les empêchoit souvent de parler ensemble, leur représentant que s'ils se marioient il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre & de plus misérable qu'eux. Mais le gentilhomme ne pouvoit goûter cette raison. Pauline de son côté dissimuloit son amour du mieux qu'il lui étoit possible; mais pour tout cela elle n'en pensoit pas moins. Leur commerce fut long, & ils espéroient que le tems amélioreroit leur fortune. Durant cette attente la guerre survint, & le gentilhomme fut fait prisonnier avec un François, aussi amoureux en France, que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même disgrace, ils commencerent à se découvrir réciproquement leurs secrets. Le François lui dit que son cœur étoit esclave aussi bien que le sien, sans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au service du marquis de Mantoue, le François savoit que son camarade aimoit Pauline; & ses intérêts lui étant chers il lui conseilla d'abandonner ce commerce; ce que l'Italien juroit n'être pas en son pouvoir de faire, ajoutant que si le marquis de Mantoue en récompense de sa prison & des bons services qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas

ſa maîtreſſe à ſon retour, il ſe feroit cordelier, & ne ſerviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun ſigne de religion à la dévotion près qu'il avoit en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté, & fit tant qu'il la procura auſſi à ſon camarade, qui ne fut pas plutôt libre, qu'il recommença ſes ſollicitations auprès du marquis & de la marquiſe pour ſon mariage avec Pauline. On avoit beau lui repréſenter la pauvreté où ils ſeroient réduits, & les parens de part & d'autre qui ne vouloient pas y conſentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline afin que l'abſence & l'impoſſibilité le guerît de cet entêtement, tout cela n'étoit pas capable de l'arrêter. Se voyant forcé d'obéir il demanda permiſſion à la marquiſe de prendre congé de Pauline, puiſqu'il ne devoit plus lui parler; ce qui lui fut incontinent accordé. Puiſque le ciel & la terre ſont contre nous, dit-il à Pauline en l'abordant, & que non-ſeulement on ne veut pas que nous nous marions, mais même que nous nous voyions & que nous nous parlions, le marquis & la marquiſe nos maîtres qui exigent de nous une ſi cruelle obéiſſance, peuvent bien ſe vanter d'avoir d'une ſeule parole bleſſé deux cœurs, dont les corps ne ſauroient plus que languir; & font bien voir par

un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais connu ni l'amour ni la pitié. Je sai bien que leur vue est de nous bien & richement marier l'un & l'autre ; mais ils ne savent pas qu'on est véritablement riche dès qu'on est content : cependant ils m'ont tant fait de mal & de déplaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus long-tems à leur service. Je crois bien que si jamais je n'avois parlé de me marier avec vous, ils n'auroient pas porté le scrupule jusqu'à nous défendre de nous parler : Mais enfin pour moi je puis vous assurer qu'après vous avoir aimée avec tant d'honnêteté & de vertu, je vous aimerai toute ma vie. Et parce qu'en vous voyant je ne saurois soutenir une si grande dureté, & que ne vous voyant pas, mon cœur qui ne sauroit être vuide, se rempliroit d'un désespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai résolu depuis long-tems de me mettre en religion. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'on peut se sauver en toute sorte d'états ; mais je crois que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté, qui aura j'espere, pitié des fautes de ma jeunesse, & disposera mon cœur à autant aimer les choses du ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir savant, mon occupation continuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous supplie par l'amour fidele & constant que nous

avons eu l'un pour l'autre, de vous ſouvenir de moi dans vos oraiſons, & de prier le ſeigneur de me donner autant de conſtance en ne vous voyant pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai eſpéré toute ma vie d'avoir de vous par mariage, ce que l'honneur & la conſcience permettent, & que je me ſuis contenté de l'eſpérance : maintenant que je la perds cette eſpérance, & que je ne puis jamais être traité de vous comme mari, je vous prie en vous diſant adieu de me traiter comme frere, & de m'accorder un baiſer. La pauvre Pauline qui lui avoit toujours témoigné aſſez de rigueur, voyant l'extrémité de ſa douleur & la juſtice de ſa demande, conſidérant que dans le déſeſpoir où il étoit il ſe contentoit d'une choſe ſi raiſonnable, & ne pouvant lui répondre que par des larmes, ſe jetta à ſon cou le cœur ſi ſaiſi, que la parole, le ſentiment, & les forces l'abandonnant, elle tomba évanouie entre ſes bras, & l'amour, la triſteſſe, & la pitié lui en firent faire autant. Une des compagnes de Pauline qui les vit tomber l'un d'un côté, l'autre de l'autre, appella du ſecours qui les fit revenir à force de remedes. Pauline qui vouloit cacher ſon affection, eut honte quand elle s'apperçut qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de vehémence. Cependant la pitié qu'elle avoit eu de l'évanouiſſement du gentil-

homme fut pour elle une bonne excuſe. Cet amant affligé au dernier point, & ne pouvant ſoutenir ce mot de dire adieu pour jamais, s'en alla tout au plus vîte le cœur & les dents ſi ſerrés, qu'entrant dans ſa chambre comme un mort, il ſe laiſſa tomber ſur ſon lit, & paſſa la nuit à faire de ſi triſtes lamentations, que ſes domeſtiques crurent qu'il avoit perdu tous ſes parens & amis, & tout ce qu'il avoit de bien au monde. Le lendemain au matin il ſe recommanda à notre ſeigneur, & après avoir diſtribué à ſes domeſtiques le peu de bien qu'il avoit, ſans en retenir que quelque peu d'argent dont il crut avoir beſoin, il défendit à ſes gens de le ſuivre, & s'en alla ſeul au couvent de l'Obſervance demander l'habit de religieux, réſolu de n'en porter d'autre de ſa vie. Le gardien qui l'avoit connu autrefois crut d'abord qu'il vouloit rire, ou qu'il rêvoit lui-même: en effet il n'y avoit point d'homme dans tout le pays qui eût moins la mine d'un cordelier, & qui fût mieux partagé des agrémens & des vertus qu'on pouvoit deſirer en un gentilhomme: mais après l'avoir entendu, & l'avoir vu répandre des ruiſſeaux de larmes ſans ſavoir d'où en venoit la ſource, il le reçut humainement. Voyant ſa perſévérance il lui donna l'habit bientôt après, qu'il reçut avec beaucoup de dévotion. Le marquis & la marquiſe en

eurent avis, & en furent ſi ſurpris qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline pour faire voir qu'elle étoit ſans paſſion, diſſimula du mieux qu'elle put le regret qu'elle avoit de ſon amant, & le fit ſi bien que chacun diſoit qu'elle l'avoit bientôt oublié. Elle paſſa cinq à ſix mois de cette maniere, durant leſquels un religieux lui donna une chanſon que ſon amant avoit faite peu de jours après qu'il eut pris l'habit. L'air en eſt italien & commun. J'ai traduit les paroles en françois, & le plus près de l'italien qu'il m'a été poſſible.

Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand me verra de ſes deux yeux
Religieux ?
Las ! la pauvrette,
Toute ſeulette
Sans parler long-tems ſera,
Echevelée,
Déconſolée,
Etranges choſes penſera.
Son penſer par aventure
En monaſtere & clôture
A la fin la conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand elle me verra de ſes yeux
Religieux ?

Que diront ceux
Qui de nos feux
Ont traverſé l'innocence,
De voir qu'amour
Par un tel tour
En ſantifie la conſtance.
Chacun d'eux en pleurera,
Et voyant ma conſcience
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, &c.

Mais s'ils venoient
Et nous tenoient
Propos de réjouiſſance,
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette maiſon d'abſtinence.
Puiſque leur rigueur cruelle
Nous fait prendre robe telle
Chacun de nous la gardera.
Que dira-t-elle, &c.

Et ſi prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter,
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que notre ame
Qui ſent la divine flâme
A jamais la chérira.
Que dira-t-elle, &c.

O amour forte !
Qui cette porte
De dépit m'as fait paſſer,
Fais qu'en ce lieu
De prier Dieu
Je ne puiſſe me laſſer,
Car notre amour mutuel
Sera tant ſpirituel
Que Dieu s'en contentera.
Que dira-t-elle, &c.

Laiſſons les biens,
Ce ſont liens
Plus durs à rompre que le fer;
Quittons la gloire
Que l'ame noire
Par orgueil mene en enfer:
Fuyons la concupiſcence,
Gardons la chaſte innocence
Que Jéſus nous donnera.
Que dira-t-elle, &c.

Suis donc amie
La ſainte vie
De ton bon & fidéle ami.
Ne crains de prendre
L'habit de cendre,
Et fuis le monde ennemi;
Car d'amitié vive & forte
De ſa cendre faut que ſorte
Le Phœnix qui durera.
Que dira-t-elle, &c.

Ainſi qu'au monde
Fut pure & monde
Notre parfaite amitié,
Faiſons paroître
Dans notre cloître
Qu'elle eſt plus grande de moitié.
Car l'amour fidéle & ferme
Qui n'a jamais fin ni terme
Droit au ciel nous conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
En me voyant de ſes yeux
Religieux ?

Après avoir lu & relu cette chanſon dans un coin de la chapelle, elle ſe mit ſi fort à pleurer, qu'elle mouilla tout le papier de ſes larmes. Et ſans qu'elle eût peur de paroître plus paſſionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner ſur le champ dans quelque hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoi qu'elle eût déjà réſolu de renoncer entiérement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, & ſe contraïgnoit de maniere, qu'elle ne paroiſſoit plus la même. Elle fit ce perſonnage durant cinq à ſix mois, faiſant paroître plus d'enjouement qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la meſſe à l'Obſervance avec ſa maîtreſſe, comme le prêtre, le diacre, & le ſous-

diacre ſortoient du reveſtiaire pour aller au grand autel, ſon amant qui n'avoit pas encore achevé l'année de ſon noviciat, ſervoit d'acolyte, & portant à ſes deux mains les deux canettes, couvertes d'une toile de ſoie, marchoit le premier les yeux baiſſés vers terre. Pauline le voyant en cet équipage qui augmentoit plutôt que de diminuer ſa bonne mine & ſes agrémens, fut ſi ſurpriſe & ſi troublée, que pour couvrir la véritable cauſe de la rougeur qui lui montoit au viſage, elle ſe mit à touſſer. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce ſon-là, que celui des cloches de ſon monaſtere, n'oſa tourner la tête; mais paſſant devant elle il ne put empêcher que ſes yeux ne priſſent le chemin qu'ils avoient ſi long-tems pratiqué. En regardant triſtement ſa maîtreſſe, il fut ſi ſaiſi du feu qu'il croyoit preſque éteint, que le voulant cacher plus qu'il ne pouvoit, il ſe laiſſa tomber tout de ſon long. La crainte qu'il eut que la cauſe en fût connue, lui fit dire que le pavé de l'égliſe qui étoit rompu en cet endroit-là, l'avoit fait tomber. Pauline connoiſſant par-là que pour avoir changé d'habit, il n'avoit pas changé de cœur, & croyant qu'il y avoit ſi long-tems qu'il avoit quitté le commerce du monde, que chacun s'imaginoit qu'elle l'eût oublié, réſolut d'exécuter le deſſein qu'elle avoit formé d'imiter ſon amant

du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit néceſſaire pour entrer en religion, elle demanda un matin permiſſion à la marquiſe d'aller à la meſſe à ſainte Claire; ce qui lui fut accordé ne ſachant pourquoi elle le demandoit. En paſſant par les cordeliers, elle pria le gardien de lui faire venir ſon amant, qu'elle appelloit ſon parent. Elle le vit en particulier dans une chapelle, & lui dit. Si j'avois pu avec honneur me mettre en religion auſſi-tôt que vous, il y a long-tems que j'y ſerois. Mais à préſent que j'ai prévenu par ma patience les diſcours de ceux qui donnent aux choſes un mauvais ſens plutôt qu'un bon, je ſuis réſolue de renoncer au monde, & de prendre l'ordre, l'habit & la vie que vous avez choiſis. Si vous avez du bien j'y aurai part, & ſi vous avez du mal je ne veux pas en être exempte. Je veux aller en paradis par le même chemin que vous; perſuadée que l'Etre ſouverainement parfait, & le ſeul digne d'être nommé amour, nous a attirés à ſon ſervice par une amitié honnête & raiſonnable, qu'il convertira toute en lui par ſon Saint Eſprit. Oublions vous & moi, je vous prie, ce corps qui périt, & qui tient du vieux Adam, pour recevoir & revêtir celui de Jeſus-Chriſt

qui eſt notre eſprit. Cet amant à froc fut ſi aiſe & ſi content d'apprendre un déſir ſi ſaint, qu'il en pleura de joie, & la confirma du mieux qu'il put dans ce pieux ſentiment. Puiſque je ne puis jamais eſpérer que la ſatisfaction de vous parler, je m'eſtime bienheureux d'être en lieu où je puiſſe toujours avoir occaſion de vous revoir. Nos converſations ſeront telles, que nous en vaudrons mieux l'un & l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur, & d'un eſprit, tirés & conduits par la bonté de Dieu, que je ſupplie de les tenir en ſes bonnes mains, où perſonne ne périt. En diſant cela, & pleurant d'amour & de joie, il lui baiſa les mains; mais elle baiſſa le viſage juſques à la main, & ils ſe donnerent par vraie charité le baiſer d'amour. Pauline partant de là s'en alla dans le couvent de ſainte Claire, où elle fut reçue & voilée. Quand elle y fut une fois elle en fit donner avis à la marquiſe, qui en fut ſi ſurpriſe, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtreſſe l'alla voir le lendemain, & fit ce qu'elle put pour la détourner de ſon deſſein. Toute la réponſe qu'elle eut de Pauline fut, qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, ſans chercher encore à la

féparer de celui qui eft immortel & invifible, ce que ni elle, ni toutes les créatures ne pouvoient pas faire. La marquife voyant une réfolution fi forte & fi bonne, la baifa & la laiffa dans fon monaftere avec un regret extrême. Ces deux perfonnes vécurent depuis fi faintement & fi dévotement, qu'il ne faut point douter que celui duquel la fin de la loi eft charité, ne leur ait dit à la fin de leur courfe comme à la Madeleine, vos péchés vous font pardonnés, puifque vous avez beaucoup aimé, & ne les ait retirés en paix dans l'heureux féjour, où la récompenfe furpaffe infiniment tous les mérites des hommes.

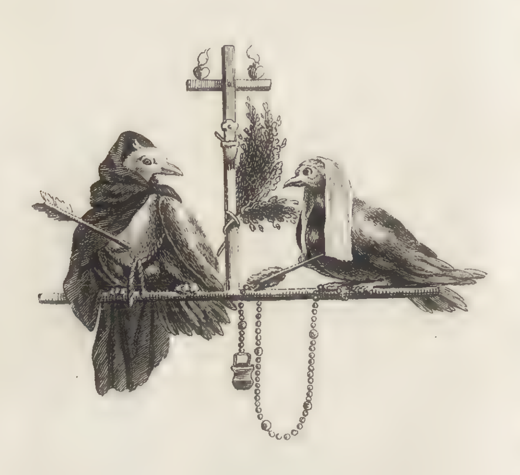
Vous ne pouvez difconvenir, mefdames, que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand; mais il lui fut fi bien rendu, que je voudrois que tous ceux qui s'en mêlent en fuffent fi richement récompenfés. Il y auroit donc, dit Hircan, plus de fous & de folles qu'il n'y en eut jamais. Appellez-vous folie, répliqua Oyfille, d'aimer honnêtement durant la jeuneffe, & puis borner tout cet amour à Dieu ? Si le dépit & le défefpoir font louables, répondit Hircan en riant, je dirai que Pauline & fon amant méritent fort d'être loués. Cependant, dit Guebron, Dieu a

plusieurs moyens pour nous attirer à lui ; & quoi qu'il semble que les commencemens en soient mauvais , la fin en est néanmoins très-bonne. Je crois encore , dit Parlamente , que jamais personne n'a parfaitement aimé Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde. Qu'appellez-vous aimer parfaitement, repartit Saffredant ? croyez-vous que ces amoureux transis, qui adorent les dames de cent pas , sans oser s'expliquer , aiment parfaitement ? J'appelle parfaits amans, répondit Parlamente, ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection , soit la bonté, la beauté , ou le bon air , qui vont toujours à la vertu , & qui ont le cœur si noble & si honnête, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur & la conscience ne permettent pas : car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien , ne fait, tant qu'elle est dans la prison du corps, que desirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles, sont obscurs & charnels depuis le péché du premier pere , ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection : Après cela l'ame court, & croit trouver dans la beauté extérieure, dans les agrémens visibles, & dans les

vertus morales, la beauté, la grace, & la vertu ſouveraine. Mais après les avoir cherchées & éprouvées, & n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime, elle paſſe outre comme l'enfant, qui aime les pommes, les poires, les poupées, & autres petites choſes les plus belles que ſon œil peut voir ; & qui croit que c'eſt être riche que d'aſſembler de petites pierres : mais à meſure qu'il devient grand il aime les poupées vivantes, & amaſſe les biens néceſſaires à la vie humaine. Après qu'une plus longue expérience lui a fait connoître, qu'il n'y a ni perfection ni félicité dans les choſes de la terre, il cherche la véritable félicité, & celui qui en eſt la ſource & le principe. Cependant ſi Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi, il courroit riſque de devenir d'ignorant infidele philoſophe : car c'eſt la foi ſeule qui montre & fait recevoir le bien que l'homme charnel & animal ne peut connoître. Ne voyez-vous pas, dit alors Longarine, qu'encore que la terre inculte produiſe quantité d'arbres & d'herbes inutiles, on ne laiſſe pas de la ſouhaiter dans l'eſpérance que quand elle ſera bien cultivée & enſemencée elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme qui ne ſent que les choſes viſibles, ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la ſemence de la parole ; car ſon cœur eſt un terroir ſtérile,

froid, & corrompu. De-là vient, repartit Saffredant, que la plupart des hommes ſont trompés, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, & mépriſent l'intérieur qui eſt le plus précieux. Si je ſavois parler latin, repliqua Simontault, je vous citerois ſaint Jean qui dit: *Comment celui qui n'aime point ſon frere qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point?* En aimant les choſes viſibles on vient à aimer les inviſibles. Qui eſt-ce qui eſt auſſi parfait que vous le dites, *& laudabimus eum*, repartit Emarſuitte? Il y en a répondit Dagoucin, qui aiment ſi fortement & ſi parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir que d'avoir des deſirs contraires à l'honneur & à la conſcience de leurs maîtreſſes, & qui ſeroient néanmoins fâchés que ni elles ni autres s'en apperçuſſent. Ceux-là, répondit Saffredant, ſont comme le caméléon qui vit de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne ſoit bien aiſe qu'on ſache qu'il aime, & qui ne ſoit ravi de ſavoir qu'il eſt aimé. Auſſi ſuis-je perſuadé qu'il n'y a point de ſi forte fievre d'amitié, qui ne paſſe d'abord qu'on ſait qu'on eſt le ſeul fiévreux. Pour moi j'en ai vu des miracles évidens. Je vous prie, dit Emarſuitte, prenez ma place, & nous faites une hiſtoire de quelqu'un qui ſoit revenu de mort à vie, pour avoir connu en ſa maîtreſſe le contraire de

ce qu'il desiroit ; je crains tant, dit Saffredant, de déplaire aux dames, de qui j'ai été & serai toujours le très-humble serviteur, que sans un commandement exprès je n'aurois osé parler de leurs imperfections : Mais par obéissance je dirai la vérité.





J. Freudenberg inv. *L. Halbou Sculp*



XX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme trouve ſon inhumaine entre les bras de ſon Palfrenier, & ſe guérit tout à coup de ſon amour.

IL y avoit un Gentilhomme en Dauphiné nommé du Ryant, qui étoit de la maiſon du roi François I, & un des hommes de ſon tems auſſi bienfait & auſſi honnête. Il ſervit fort long-tems une veuve de qualité, qu'il aimoit & reſpectoit ſi fort, que de peur de perdre ſes bonnes graces, il n'oſoit lui demander ce qu'il ſouhaitoit avec le plus de paſſion. Comme il ſe ſentoit bien fait & fort digne d'être aimé, il croyoit fortement ce qu'elle

lui juroit ſouvent, c'eſt qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde ; & que ſi elle étoit contrainte de faire quelque choſe pour quelqu'un ce ſeroit pour lui ſeulement qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de ſe contenter de cela, & de n'aller pas plus loin qu'à l'honnête amitié, l'aſſurant qu'elle ne s'appercevroit pas plutôt qu'il ſongeât à quelque choſe de plus, qu'elle étoit entiérement perdue pour lui. Non-ſeulement le pauvre gentilhomme ſe contentoit de ces belles paroles, mais auſſi ſe trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une perſonne qu'il croyoit ſi vertueuſe. Il ſeroit long de vous faire un détail circonſtancié de ſon amour, du long commerce qu'il eut avec elle, & des voyages qu'il faiſoit pour la venir voir. Il ſuffit de dire pour concluſion, que ce pauvre martir d'un feu ſi plaiſant, que plus on en brûle, plus on en veut brûler, cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver ſon martire. L'envie le prit un jour d'aller voir en poſte celle qu'il aimoit plus que ſoi-même, & dont il faiſoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle, il demanda où elle étoit ? On lui dit qu'elle ne faiſoit que d'arriver de vêpres, & qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ſes dévotions. Il deſcend de cheval, & s'en va droit

à la garenne, & trouva ſes femmes, qui lui dirent, qu'elle alloit ſeule ſe promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'eſpérer quelque bonne fortune, & continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut poſſible, deſirant ſur toutes choſes de pouvoir la trouver ſeule. Mais étant près d'un pavillon d'arbres pliés, lieu auſſi beau & agréable qu'il en fût, il y entra bruſquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit : Mais en entrant il vit la belle couchée ſur l'herbe entre les bras d'un palfrenier de la maiſon, auſſi laid, auſſi ſale, & auſſi infame, que le gentilhomme étoit bien fait, honnête, & aimable. Je n'entreprens pas de vous dire quel fut ſon dépit à un ſpectacle ſi peu attendu : Il ſuffira de vous dire qu'il fut ſi grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-tems. Grand bien vous faſſe, madame, lui dit-il, auſſi plein de dépit qu'il l'avoit été d'amour. Votre deshonnêteté connue me guérit aujourd'hui de la paſſion que la vertu que je croyois en vous m'avoit inſpirée: Et ſans autrement lui dire adieu, il s'en retourna plus vîte qu'il n'étoit venu. La pauvre femme ne lui répondit qu'en mettant la main devant ſon viſage, afin que ne pouvant couvrir ſa honte, elle couvrît au moins ſes yeux, pour ne voir

pas celui qui ne la voyoit que trop clairement, nonobſtant ſa longue diſſimulation.

Ainſi, meſdames, à moins que de vouloir aimer parfaitement, ne vous aviſez pas de diſſimuler avec un honnête homme, & de chercher du plaiſir dans le déplaiſir que vous pourriez lui faire; car l'hypocriſie eſt payée comme elle le mérite. Il faut avouer, dit Oyſille, que vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la journée. Si nous n'avions pas juré de dire la vérité, je ne ſaurois croire qu'une femme de cette importance eût pu s'oublier ſi fort que de quitter un gentilhomme ſi bien fait pour un vilain palfrenier. Si vous ſaviez, madame, répondit Hircan, la différence qu'il y a entre un gentilhomme qui a toute ſa vie porté le harnois, & ſuivi l'armée, & un valet qui a été ſédentaire, & bien nourri, vous excuſeriez cette pauvre veuve. Quelque choſe que vous en diſiez, répartit Oyſille, je doute que vous vouluſſiez recevoir pour elle aucune excuſe. J'ai entendu dire, continua Simontault, qu'il y a des femmes qui ſont bien aiſes d'avoir des Evangeliſtes pour prêcher leur vertu & leur chaſteté: elles les traitent le mieux & le plus familiérement qu'il leur eſt poſſible, & les aſſurent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent,

ſi la conſcience & l'honneur pouvoient le leur permettre. Quand les pauvres benets ſont en compagnie ils parlent d'elles, & jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles ſont femmes de vertu, ſe fondant ſur l'épreuve qu'ils croyent en avoir faite. Celles qui ſe découvrent à leurs ſemblables toutes telles qu'elles ſont, ſe font louer par ces bonnes gens, pendant qu'elles choiſiſſent pour donner leurs faveurs des gens qui n'ont pas la hardieſſe de parler, & d'une condition ſi abjecte, que quand ils parleroient ils ne feroient pas crus. Voilà une choſe, repliqua Longarine, que j'ai entendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre. Mais cela s'appelle ſe forger des monſtres; car quoi que cela ſoit arrivé à une malheureuſe, faut-il conclure de-là que les autres font la même choſe? Plus nous parlerons de cette matiere, interrompit Parlamente, & plus nous ſerons drapées. Il vaut mieux aller entendre vêpres, pour ne nous pas faire attendre auſſi longtems qu'on fit hier: chacun fut de ſon avis. Si quelqu'un de nous, dit Oyſille chemin faiſant, rend graces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la vérité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un ſi vilain conte contre les dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aye parlé que par ouï-dire, ce que j'ai dit

néanmoins eſt la vérité même: Mais ſi je voulois vous dire ce que je ſai des femmes pour l'avoir vu, je vous ferois faire plus de ſignes de croix, qu'on n'en fait pour ſacrer une égliſe. On eſt bien éloigné de ſe repentir quand la confeſſion aggrave le péché. Puiſque vous avez ſi mauvaiſe opinion des femmes, dit Parlamente, elles doivent vous bannir de leur ſociété. Il y en a, repliqua Saffredant, qui ont ſi bien pratiqué votre conſeil, que ſi je pouvois dire pis d'elles, & faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injuſtice, je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'égliſe, où l'on trouva vépres ſonnées, mais point de religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'aſſembloit dans le pré, & qu'on y diſoit des choſes fort agréables: Et comme ils préféroient le plaiſir à leurs oraiſons, ils s'étoient allés cacher ventre à terre dans un foſſé derriere une haie fort épaiſſe; & avoient écouté avec tant d'attention, qu'ils n'avoient pas entendu ſonner vépres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de précipitation, qu'ils furent quaſi hors d'haleine quand il fut queſtion de commencer vépres. Après qu'elles furent dites ils avouerent à ceux qui leur demanderent pourquoi ils avoient tant tardé à dire vépres, & pourquoi ils avoient ſi

mal chanté ? que c'étoit pour les avoir trop bien écoutés. On fit grace à leur bonne volonté, & on leur permit d'écouter à l'avenir derriere la haie, & de s'asseoir à leur aise. On soupa avec joie ; & ceux qui avoient oublié quelque chose dans le pré, le dirent alors ; ce qui emporta le reste de la soirée, jusques à ce qu'Oysille les pria de se retirer pour songer au lendemain : Et après un bon & long entretien, chacun prit le chemin de sa chambre.

Fin du Tome premier.



